LA VIE SPIRITUELLE

Dom Marmion

Un maître de la Spiritualité

par Dom Beauduin, Dom Capelle,
Dom Rousseau, Dom Ryelandt, Dom Thibaut,
les RR. PP. Buzy, S. C. J., Boularand, S. J.,
Philipon, O. P.

■

Un texte inédit de Dom Marmion :
LE CHRIST IDÉAL DU PRÊTRE

N° 325 JANVIER 1948

DUKE THEOLOGICAL UNION 1962

ÉDITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois

Directeurs : A. PLÉ et A.-M. HENRY, O. P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE :		*ÉTRANGER :*	
Un an.....	500 fr.	Un an.....	550 fr.
Abonnt de soutien..	700 fr.	*sauf :*	
Six mois	300 fr.	Angleterre	£ 1.5/.
Le numéro	50 fr.	Canada, U. S. A. (Amér. latine)	$.5.
		Suisse.....	F. S. 20.

Ce numéro spécial : 70 francs.

Pour la *Belgique*, s'abonner à
La pensée catholique, 33, Quai Mativa, Liége.
Un an : F. B. 225.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre.

■

La correspondance doit être adressée à

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e
Téléphone : INV. 23-86 et 07-45

■

Publicité LECOMTE, 37, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe**)**
Téléphone : TAIbout 61-17 — 52-39

■

LA VIE SPIRITUELLE

LXXVIII

1948

LA VIE SPIRITUELLE
Nº 325 — Janvier 1948

La doctrine spirituelle de DOM MARMION

Le 30 Janvier 1923, Dom Columba Marmion rendait son âme à Dieu.

Par la publication de ses ouvrages : Le Christ vie de l'âme (1918), Le Christ dans ses mystères (1919), Le Christ idéal du moine (1922), Sponsa Verbi (1923), *l'Abbé de Maredsous exerce depuis plus de vingt-cinq ans une action posthume dont il convenait, en cet anniversaire, de souligner l'importance.*

La spiritualité des premières années de ce siècle nous paraît maintenant bien pauvre : la piété, comme on disait alors, ne semblait pas devoir être nourrie de doctrine, mais de sentiment. La théologie ne franchissait pas le cercle de ses techniciens et le public de ses manuels. La Bible, les Pères, les grands maîtres spirituels n'étaient guère fréquentés. La liturgie, malgré le magnifique effort de Dom Guéranger, commençait à peine de retrouver, dans quelques oasis privilégiées, toute sa fécondité spirituelle.

En ouvrant les ouvrages de Dom Marmion, le lecteur y découvrait, enfin dépouillés de cette pseudo-littérature, de cette emphase sentimentale et de ce raffinement d'analyse intérieure à quoi s'était crus

obligés jusque-là les auteurs spirituels, les grands mystères de la foi, dans la pureté de ses sources et l'authentique travail d'élaboration de la grande tradition : les Pères et saint Thomas.

Nouvelles en 1918, *ces qualités, même si elles ne nous étonnent plus maintenant — et c'est en bonne partie à Dom Marmion que nous le devons — nous sont toujours bienfaisantes. Que de chrétiens n'ont-elles pas libérés et initiés à la vie spirituelle !*

Comment notre revue — qui a entrepris à la même époque (octobre 1919) *un effort semblable — aurait-elle pu passer sous silence un tel anniversaire ?*

Avec la collaboration si autorisée de Dom Thibaut, à qui nous exprimons ici toute notre gratitude, nous avons donc demandé aux plus fidèles et aux plus savants des admirateurs de Dom Marmion de présenter à nos lecteurs les traits essentiels de cette doctrine spirituelle dont l'originalité — qui n'est pas petite — est de n'en pas avoir. C'est en quoi elle est toujours actuelle.

LA VIE SPIRITUELLE.

SOMMAIRE

LES SOURCES

Dom Marmion et la Bible, par Dom Olivier Rousseau. 6
Saint Paul et Dom Marmion, par le T. R. P. Buzy, S.C.J. 21
Dom Marmion et la liturgie, par Dom Lambert Beauduin. 33

UN TEXTE INÉDIT

Le Christ idéal du prêtre, présentation par Dom Thibaut. 46
Le sacerdoce du Christ, par Dom Marmion 49

LA DOCTRINE

Le Christocentrisme de Dom Columba Marmion, par le R. P. Boularand, S. J. 62
Le docteur de l'adoption divine, par le T. R. P. Philipon, O. P. 83
L'enseignement de Dom Marmion sur la mystique, par Dom Ryelandt 100
La place de l'œuvre de Dom Marmion dans l'histoire de la spiritualité, par le Rme Père Dom Capelle 114

Dom Marmion et la Bibl

Aqui recherche les causes du succès passé et prése des œuvres spirituelles de Dom Marmion, une con tatation s'impose. Ces ouvrages ont apporté au publ religieux, avide de doctrine, une réponse dogmatique fond sur les mystères, et avant tout sur le mystère du Chris tel qu'il apparaît notamment dans les épîtres de sai Paul.

A ce point de vue, il n'est pas exagéré de dire que Do Marmion a inauguré une ère de rénovation spirituel dans la littérature chrétienne. Ses ouvrages ont tranc sur les œuvres moralisantes, ou de dogmatique abstracti ou encore de piété individualiste autour de la personne Dieu-Sauveur, qui étaient généralement les seules en vog chez les modernes jusqu'aux dix premières années de siècle. Comme l'écrivait jadis un des recenseurs des vrages du grand Abbé, « Celui qui assumera la cha d'écrire l'histoire de la vie religieuse du XX^e^ siècle dé commencer par les écrits de Dom Marmion » (1).

C'est le grand fait chrétien « existentiel » qui appar chez Dom Marmion : le Christ, Verbe incarné qui n mène au Père par son œuvre rédemptrice. Et tout exposé nous est livré sans fard, sans recherche ni prét tion, sans calcul oratoire, mais avec la simplicité d apôtre, qui est en même temps un théologien des E tures, vivant et pratiquant ce qu'il enseigne.

---

(1) D. C. Mohlberg, *Un Maître de la vie spirituelle, D. C. mion*, dans les *Ephemerides liturgicæ*, 1932, p. 408.

La doctrine de saint Paul est d'une importance capitale
ns l'œuvre de Dom Marmion. Il avait, étant séminariste,
pris par cœur les quatorze épîtres d'un bout à l'autre,
sa mémoire, remarquablement fidèle, lui garda ce trésor
ute sa vie. Mais, il est très important de le noter, ce
est pas la doctrine paulinienne exclusivement qui fait
fond de sa grande richesse. Dom Marmion n'est à propre-
ent parler ni un « spécialiste » ni un « spécialisé » de
int Paul. Toute l'Ecriture, Ancien et Nouveau Testament,
t le grand appui de sa pensée, et c'est dans cette pers-
ctive scripturaire totale que se meut son intelligence de
oyant. Cette habitude de la vision révélée, que nous
ncontrons à chaque page de son œuvre, l'apparente aux
ut grands écrivains du christianisme, et rapproche sa
éologie de celle des Pères de l'Eglise. La véritable raison
succès durable des ouvrages de Dom Marmion réside
tout dernier lieu dans cet accrochage complet de sa
octrine à la Révélation intégrale. Si saint Paul lui est
uverainement familier, si saint Jean est très souvent
té sous sa plume, si les paraboles évangéliques reviennent
nstamment dans ses exemples, si les psaumes affluent
jaillissent dans sa prière, toute la Bible fait écho, à
avers ces citations, et on la retrouve tout entière égrenée
ns son œuvre.

***

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont l'Ecri-
re fut utilisée par Dom Marmion. Sa formation théolo-
que, toute traditionnelle encore, ne l'avait guère orienté
rs les recherches historiques, comme le développement
s sciences critiques aurait pu le faire plus tard. S'il
prit à lire saint Thomas, suivant la méthode inaugurée
r les professeurs romains qu'il eut durant ses études —
tamment le célèbre Satolli — et qui furent les premiers
tisans de la rénovation thomiste prônée par Léon XIII,
n initiation à la théologie scolastique ne nuisit pas,
mme cela arrive, à son amour intègre et pur de la
ble, ni à son assiduité à s'en nourrir. Il lisait l'Ecriture,
il en était encore à la manière classique de la lire : peu
recours, en somme, aux traductions en langue vulgaire
aux textes originaux; utilisation constante de la Vulgate

suivant l'esprit du Concile de Trente, exercices de mémo pour en retenir par cœur de longs passages. Le cont suivi que Dom Marmion eut, dès son séminaire, avec saint texte dans sa version latine devait illustrer sing lièrement sa piété lorsque, devenu moine, il retrouver dans toute la largeur de la psalmodie monastique, le trés de ses réminiscences scripturaires. Ce n'est pas cependa qu'il eût dédaigné les approfondissements de la critiqu le grec, qu'il avait enseigné dans sa jeunesse, lui était re familier, et il y recourait dans certains passages denses saint Paul, pour en mieux pénétrer le texte.

Lor u'il était entré à Maredsous en 1886, une équi de jeu es travailleurs, passionnés pour les sciences sacré y exerçait un rayonnement considérable, venant parachev l'élan donné jadis à l'Ordre bénédictin par Dom Guéran et les fondateurs de Beuron. Il y avait là plus que de science : c'était tout un programme de vie spirituelle apparaissait. L'étude de l'Ecriture sainte, des psaumes particulier, des saints Pères et de la liturgie contribu en première ligne à la formation des novices, qui app naient par là à vivre et à prier avec l'Eglise. A cette éco le jeune religieux qu'était alors Dom Marmion trouva sa nul doute le développement connaturel aux énergies son esprit. En tout cas, cette formation fut capitale da son évolution.

*
**

Les premiers lecteurs de Dom Marmion ont subi surto l'attraction de sa théologie paulinienne. Ils ont souve reconnu que, dans leurs jeunes années, « on ne parlait p de saint Paul », comme on ne parlait pas non plus liturgie. Mais pour qui y regarde de plus près, derri saint Paul, derrière la liturgie, c'est toute l'Ecriture se cache. Les lecteurs d'aujourd'hui, qui entendent par de la Bible, peuvent témoigner aussi que dans leurs jeu années on n'en parlait guère; on se limitait à l'Evang et à saint Paul. Notre génération, qui est en train de redécouvrir tout entière, trouvera avec joie dans l'œuv de Dom Marmion cette ample connaissance scriptura surgissant à chaque page, aussi bien de l'Ancien que Nouveau Testament — non moins que cette oppositi

voureuse de l'un et de l'autre — *nova et vetera* — qui t le fond de la piété antique.

Celui qui cherche à connaître le Christ dans l'Ecriture rive nécessairement à l'étudier caché dans l'ancienne Loi. mme on l'a dit, « c'est un même plan de Dieu qui se ursuit du commencement de l'Ancien Testament jusqu'à fin des temps... C'est là ce qui justifie notre droit d'expli- er les deux Testaments l'un par l'autre, de rétablir ces rrespondances à l'intérieur de l'Histoire sainte, dont la herche patiente a été l'occupation des Pères de l'Église le centre même de la liturgie » (2).

Or, les premiers recenseurs des ouvrages de Dom Mar- on ont senti justement dans son œuvre ce « cachet de ute antiquité » (3). Ils ont noté cette « allure tradition- le » (4) de ses thèses. « La pensée des saints Pères, -on écrit, a passé par là, bien qu'ils soient peu nommés; is n'est-on pas héritier des saints Pères, lorsque, à leur mple, on s'alimente de l'Ecriture ? » (5).

Ceux qui ont connu Dom Marmion se rappellent son bitude spontanée de mettre en scène, dans ses confé- nces spirituelles, les personnages de l'Ancien Testament. n seulement le premier Adam était évoqué bien souvent côté ou en face du second, mais certains patriarches aient ses préférences marquées. Qui de ses auditeurs ne souvient, par exemple, de l'évocation qu'il aimait à faire grand Abraham, *Pater fidei nostræ*, qualité qu'il rele- it toujours comme essentielle ? Il prenait plaisir à ra- nter, avec cette gravité et cette bonhomie dont il avait sens, l'ascension du Mont Moriah par Abraham, le rifice d'Isaac et l'intervention de l'ange, pour bénir la obéissante du patriarche. Pour marquer avec plus d'in- tance encore le portrait du saint personnage, et le rôle 'il voulait qu'on attribuât, dans la piété chrétienne, et

---

2) J. Daniélou, *Déluge, Baptême, Jugement* dans *Dieu Vivant*, II, p. 112.

3) *Biblica*, 1920, n° 2, p. 285.

4) *Ibid.*

5) *Ibid.* Force nous est de nous limiter ici : nous pourrions citer n des recenseurs qui ont fait la même remarque. La sobriété nous ige à les passer sous silence.

particulièrement dans sa famille monastique, au Père la race élue, il en avait un jour donné le nom à un je postulant convers qui entrait au noviciat. « Vous se pour nous, avait-il dit, le frère Abraham, afin qu'il y au milieu de nous un souvenir vivant de ce grand ancê du Christ. » Et pour mieux sculpter encore le portrait saint patriarche, il avait ajouté pathétiquement, avec simplicité qui le caractérisait : « C'est un des plus gra saints de l'Ancien Testament, un saint pour lequel j'ai très grande dévotion. »

Son éloquence n'était pas moins saisissante lorsqu'il p lait de Jacob, de Moïse, de Samuel — dont il aimai évoquer l'*Ecce ego*, attitude qu'il voulait que chacun devant Dieu —, de David, et spécialement des prophè Ces modèles lui servaient à illustrer les mystères du ch tianisme, et Dom Marmion aimait à voir dans leurs n sages la convergence de la typologie chrétienne. C'est certainement le point de vue le plus important de sa p scripturaire à laquelle le prédisposait peut-être la riche de son imagination celtique et la puissance admirative son âme, toujours prête à magnifier la beauté créée, c la rapporter vers Dieu. Non qu'il se limitât pourtant à usage de la Bible : les tableaux de l'Histoire sainte elle-même étaient souvent l'objet de sa contemplation. M c'est précisément parce qu'il avait une connaissance ap fondie de l'Ancien Testament et des psaumes en particu dont il aimait à souligner toute la grandeur religieuse il faudrait de nombreuses pages pour illustrer son u sation du psautier dans sa prière, sa vie spirituelle et prédication —, qu'il avait saisi la valeur typologique l'Ecriture.

Il nous plaît de nous attarder un peu à cet aspect d doctrine marmionienne. N'est-ce pas, du reste, dans la th logie contemporaine, un des points qui préoccupent le les penseurs, et fait aujourd'hui l'objet de beaucoup débats ? Avec Dom Marmion, nous allons déboucher en pleine actualité.

*
**

Il est remarquable qu'à la « Semaine liturgique » Maredsous (1912), une des toutes premières réunions groupaient les partisans d'une rénovation spirituelle

la piété de l'Eglise, Dom Marmion ait proposé d'emblée comme premier sujet d'études *Le symbolisme dans les deux Testaments*. Cette conférence énonce remarquablement le principe fondamental de l'intelligence des textes liturgiques, à savoir : « C'est la même lumière qui éclaire les mystères du Christ et les mystères de l'Eglise. Si donc il est certain que l'étude de l'Ancien Testament jette un jour admirable sur la physionomie adorable de Notre-Sauveur — et pour le prouver d'un seul mot, il suffirait de rappeler la prophétie d'Isaïe et les psaumes messianiques, — il ne sera pas moins avéré que la connaissance des figures, des rites et des symboles de la Loi ancienne précise singulièrement pour nous l'intelligence des éléments analogues de la Loi nouvelle; en d'autres termes, qu'il existe une relation interne et hautement instructive entre les fêtes et la liturgie chrétienne, d'un part, et de l'autre, les types providentiels du Christ, les grands faits de l'histoire d'Israël et les cérémonies du temple de Jérusalem » (6). Les témoignages qu'il cite, empruntés à la liturgie du deuxième dimanche de Carême, mettent en scène, comme type du Christ, Jacob revêtu de peau de chèvre, recevant la bénédiction paternelle. C'est saisissant comme application d'exégèse spirituelle faite par l'Eglise. L'auteur met les paroles de Jacob en relation avec celles que le Père céleste dit à la Transfiguration, dont la lecture se fait au même jour. Et il conclut : « On peut dire que dans les antiques données historiques circulaient des arrière-pensées multiples qui pouvaient tour à tour être appelées à la lumière et s'exprimer en un symbolisme aux nuances variables. Le symbolisme est une œuvre de l'esprit; mais ici l'esprit de l'homme marche dans les voies que lui a tracées l'Esprit de Dieu; la Providence qui disposait les événements des origines en vue d'événements futurs auxquels les premiers étaient subordonnés » (7).

Il énumère alors la série des grands types classiques figuratifs du Christ d'après la tradition : le sacrifice d'Abel,

(6) *Cours et conférences de la Semaine liturgique de Maredsous.* 19-24 août 1912. Abbaye de Maredsous, 1913, p. 6-8.

(7) *Ibid.*, p. 12.

celui d'Abraham, et de Melchisédech, l'arche de Noé flottant sur les eaux dévastatrices, qui « figurait l'Eglise voguant avec ses enfants sur la mer des épreuves et des passions terrestres » (8), l'arbre de vie et la manne, annonçant les propriétés merveilleuses de l'Eucharistie, le sang libérateur de l'Agneau pascal figure de la Rédemption, le serpent d'airain représentant le Christ en croix, etc. (9).

Se rapportant ensuite au témoignage des âges de foi, inscrits dans nos anciennes cathédrales, il dit de la piété qui présidait à ces réalisations : « De tous les caractères que celle-ci présente, l'un des plus frappants est assurément la connaissance approfondie des faits de l'Ancien Testament, l'intelligence des figures, le sens des symboles, l'ingéniosité enfin à saisir et à goûter les allusions mystiques de la liturgie » (10). « Il n'est pas une fête, ajoutait-il, pas une férie de carême où nos pères ne fussent capables de suivre avec intelligence les lectures de l'Ancien Testament qui servaient d'introduction au mystère du jour. L'expressive figure des choses sensibles excitait leur imagination, réveillait l'énergie de leur foi, attisait le feu de leur charité, puis laissait dans leur âme une impression profonde » (11).

Devançant — parce que essentiellement nourri de la piété ancienne — ce que diraient vingt-cinq ans plus tard les théologiens qui tâcheraient de remettre en honneur les données traditionnelles de la patristique, il dénonçait comme les pires ennemis de la pleine intelligence des mystères « cet intellectualisme desséchant qui extermine l'amour », ce « spiritualisme exagéré qui dédaigne les formes sensibles », ce « rationalisme hautain qui se détourne des objets de la dévotion dite populaire », cet « esprit critique et positif qui se défie irrémédiablement de la poésie parce qu'elle n'est pas la science, et des symboles parce qu'ils n'ont pas la

---

(8) *Ibid.*, p. 15.

(9) Ces propriétés ont été reprises plus tard dans la conférence « *In mei memoriam* » du *Christ dans ses mystères* (p. 383 suiv.). Cf. aussi *Le Christ vie de l'âme*, p. 96-97.

(10) *Cours et conférences...* p. 16.

(11) *Ibid.*, p. 17.

précision rigide des équations » (12). Toutes choses que la liturgie au contraire utilise savoureusement, elle qui est la prière par excellence de l'Eglise, Epouse du Christ. En terminant, il engageait ses auditeurs à étudier par eux-mêmes les merveilles de ce symbolisme comparé de l'Ancien Testament et de la liturgie : « La docilité que vous montrerez envers l'Eglise en agissant ainsi recevra immédiatement sa récompense : les figures et les symboles que vous méditerez seront les cadeaux par lesquels la grâce de Dieu et l'onction de l'Esprit-Saint vous pénétreront. Ainsi vous convaincrez-vous par expérience de la vérité de la parole de l'apôtre que... *Hæc omnia in figura contingebant illis* (I *Cor.*, 10, 11).

*
**

Nous rencontrons cette même idée, qui lui était du reste familière, dans une conférence faite aux moniales de Maredrat en 1910, sur le deuxième dimanche de Carême. « Nous trouvons dans l'Ancien Testament, disait-il, la clef du Nouveau... Dans le Nouveau, nous avons les faits réalisés, surtout les faits extérieurs de la vie de Jésus-Christ; l'Ancien nous fait pénétrer dans l'intérieur. » Et encore : « Quand on étudie le Nouveau Testament, il faut voir dans l'Ancien les rapprochements et les figures. Les chrétiens des premiers temps et ceux du moyen âge avaient le sens de ces choses; aujourd'hui, on ne les connaît plus guère. Nous aimons tous les séquences comme celles de la Dédicace, de saint Martin; personne ne pourrait plus écrire ainsi à notre époque. Il faut pour cela que le cœur et l'esprit soient pénétrés de symbolisme, il faut avoir la connaissance des figures de l'Ancien Testament. Nous sommes devenus trop « positifs »; aujourd'hui nous voulons tout disséquer; nous avons perdu l'onction et la lumière des premiers chrétiens qui comprenaient l'œuvre du Saint-Esprit et ce que le Saint-Esprit voulait bien leur enseigner » (13).

---

(12) *Ibid.*
(13) *Ibid.*, p. 18.

En parlant ainsi, Dom Marmion ne faisait que livrer un des grands secrets de son esprit de foi, et la nourriture spirituelle de son intelligence. Ce conseil représentait une de ses grandes convictions. Il avait médité l'Ancien Testament sous toutes ses formes, comme nous allons le voir, et l'assistance aux cérémonies de l'Eglise ou la récitation des psaumes était pour lui une fête perpétuelle, un rappel constant des grandes images symboliques que Dieu, dans son amour, avait étalées sur le chemin de l'humanité pour la rapprocher de Lui et de ses mystères.

L'éditeur de Dom Marmion a dressé une table des citations scripturaires contenues dans ses œuvres (14). Elle comporte près de 60 pages, et certains livres de l'Ecriture, par exemple l'épître aux Ephésiens, sont cités à peu près à tous les versets. Le Nouveau Testament a sans doute la plus grande part, mais l'Ancien y figure aussi avec abondance. Le Pentateuque, les psaumes, le Cantique et Isaïe, un de ses auteurs préférés, sont copieusement rapportés. Un coup d'œil rapide jeté sur cet index est très évocateur. Peu d'auteurs spirituels modernes peuvent être comparés à Dom Marmion du point de vue des citations scripturaires. Aucun en tous cas ne présentera un aussi grand nombre de références à l'Ancien Testament.

Dans son ouvrage *Le Christ dans ses Mystères*, Dom Marmion a rappelé avec insistance la valeur des préparations divines à la venue du Verbe incarné, « demeuré caché pendant des siècles dans les profondeurs des secrets divins, *Sacramentum absconditum a sæculis in Deo* » (15). « C'est durant plusieurs milliers d'années, écrit-il, que Dieu a voulu préparer l'humanité à la révélation de ce mystère. Pourquoi Dieu a-t-il voulu retarder durant tant de siècles la venue de son Fils parmi nous ? Pourquoi une si longue période ?... Il fallait que les hommes, qui avaient péché par orgueil (*Eritis sicut dii*) fussent obligés par une expérience prolongée de leur faiblesse et de l'étendue de

(14) *Mélanges Marmion*, Maredsous, 1938; pp. 183-241.
(15) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 104.

leur misère, de reconnaître le besoin absolu qu'ils avaien d'un Rédempteur et d'aspirer après sa venue de toutes l fibres de leur nature. Et en effet, toutes la religion d l'Ancien Testament se résume dans ce cri qui jaillissa sans cesse du cœur des patriarches et des justes fidèles « Que les cieux envoient leur rosée ! Que la terre s'e tr'ouvre et nous donne le Sauveur. » L'idée de ce Rédem teur futur remplit toute l'ancienne Loi; tous les symbole tous les rites et sacrifices le figurent : *Hæc omnia in figu contingebant illis;* tous les vœux, tous les désirs se co centrent vers lui. Selon la belle expression d'un auteur d premiers siècles, l'Ancien Testament portait le Christ da ses flancs : *Lex Christo gravida erat* » (16). La religi d'Israël, c'était l'attente du Messie libérateur.

***

Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment Do Marmion a exposé dans le détail quelques-uns du moi de ces symboles, rites et sacrifices de l'ancienne Loi, do il aimait tant parler.

Pour expliquer les degrés d'oraison, il commentait jour le verset de saint Jean : *In domo Patris mei m siones multæ sunt.* Transposant, à la manière des anci ces paroles et les appliquant aux différents parvis du tem de Salomon, préfigure et type de la « maison du Père il disait : « Le temple était une maison de prière, le l où l'on offrait les sacrifices, il était avant tout la figu de la sainte humanité de Jésus... Mais n'est-il pas au le symbole de nos âmes d'où doit monter sans cesse v Dieu la prière et l'adoration ? Pénétrons dans ce tem étudions ses diverses demeures. Le premier parvis é celui des Gentils... De quel genre d'oraison est-il la figur Il représente la prière par laquelle l'âme s'élève vers D en contemplant la nature. L'univers en effet peut être c sidéré comme objet de prière, comme moyen de connai Dieu; il nous révèle ses perfections invisibles. C'est po quoi saint Paul dit que *les païens sont inexcusables de*

(16) *Ibid.*, p. 104-105.

pas avoir glorifié Dieu... Nous devinons à travers le voile de la nature la présence du Créateur, de ce Dieu pour qui nous somems faits. C'est là comme une révélation inconsciente de Dieu. Un païen peut, sans s'en rendre compte, éprouver un même sentiment » (17). Et il continue son exposé sur la manière dont la contemplation des choses créées peut nous aider à monter vers Dieu.

Le second parvis, dans lequel les Gentils ne pouvaient pénétrer, était l'endroit où les Juifs assistaient « aux rites, aux cérémonies de l'ancienne Alliance, qui n'étaient que l'ombre des réalités à venir, *umbra futurorum,* et où ils écoutaient la lecture des Livres saints ». Ce second parvis « n'est plus la prière produite par la contemplation de la nature, mais l'oraison basée sur la Révélation; c'est donc un degré supérieur... qui s'appuie sur les Ecrits révélés que Dieu communique par l'Esprit-Saint à ses enfants d'adoption. De la contemplation des mystères du Christ, de la célébration de la sainte liturgie, de la lecture de l'Ecriture sainte, Dieu fait jaillir pour eux une lumière qui devient source d'oraison ».

Au delà de ces deux parvis, c'était le Saint des Saints, le lieu le plus sacré de la terre, dans lequel le grand prêtre seul entrait une fois par an. « Nous n'avons pas de peine, dit Dom Marmion, à reconnaître quel genre d'oraison le Saint des Saints représente. S'il s'agit du Christ, c'est sans nul doute de l'oraison qui correspondait à sa science béatifique, c'est-à-dire la contemplation de la face de son Père. Pour nous, qui ne pouvons voir Dieu ici-bas qu'*à travers un miroir et en énigme,* c'est dans la foi, qui remplace momentanément la vision béatifique, c'est dans les ténèbres de cette foi que nous atteindrons ce degré suprême de l'oraison. Dans cette oraison, l'âme perçoit que Dieu est absolument incompréhensible, qu'aucune idée, aucune image ne peut le faire connaître en lui-même, mais dépassant toute figure, tout concept créé, qui ne peut lui donner une idée juste de Dieu, elle demeure dans les ténèbres; elle cherche à atteindre Dieu directement par la foi pure et l'amour. Elle s'unit au Christ-Jésus et lui dit :

---

(17) *Mélanges Marmion,* p. 23 suiv.

« Vous voyez votre Père, moi je ne puis le voir mais je le regarde par vos yeux. »

Comment ne pas songer, en lisant ces lignes, à l'admirable prologue d'Origène à sa première homélie sur le Cantique des Cantiques, qui est aussi un traité des degrés d'oraison : *Quomodo didicimus per Moysen quædam esse non solum sancta sed et sancta sanctorum... Beatus quidem is qui ingreditur sancta, sed beatior qui ingreditur Sancta Sanctorum,* « Bienheureux celui qui peut pénétrer dans le Saint, bien plus heureux encore celui qui peut entrer dans le Saint des Saints » (18).

*
**

L'entrée, la « pénétration », dans le Sanctuaire du temple, si profondément interprétée du Christ remontant au Ciel — *Habentes pontificem magnum qui penetravit cœlum* (19), a servi souvent Dom Marmion dans son enseignement et dans ses lettres de direction. Le voile qui fermait l'entrée du Sanctuaire, et dans lequel le Nouveau Testament et les Pères ont vu la sainte humanité de Jésus, était pour lui une source de méditation et de lumière. « Je comprends de plus en plus, écrivait-il en 1916, que cette humanité est le *velamen,* le « voile » sacré à travers lequel on arrive au Verbe... Son précieux sang qui ne cesse de couler dans le saint sacrifice nous purifie, et nous passons à travers le voile (la sainte humanité) dans le Saint des Saints, et là on se livre sans réserve ni préférence à l'action de Dieu » (20).

Idée répétée très souvent, notamment encore dans une de ses lettres écrite un an avant sa mort : « Chaque matin, à la sainte Messe, je vous place dans le cœur de Notre-Seigneur et je le suplie quand il entre dans le « Saint des Saints » (le *sinus Patris*) à travers le voile — que saint Paul nous dit être son humanité crucifiée — de nous prendre avec lui et de nous présenter au Père » (21).

---

(18) P. G., t. XIII, p. 37.
(19) *Hébr.*, IV, 14. Voir aussi *Le Christ dans ses Mystères*, p. 356.
(20) D. R. Thibaut, *Un Maître de la vie spirituelle, Dom Columba Marmion*, p. 448.
(21) *Ibid.*, p. 529.

Son « testament spirituel » mentionné par son biographe — lettre écrite durant la dernière semaine de sa vie — énonce la même idée : « Je dirai la messe pour vous le 25 — ce fut sa dernière —, demandant à Jésus de vous prendre avec lui à travers le voile, c'est-à-dire à travers son humanité crucifiée, pour vous introduire dans le Saint des Saints » (22). On devine facilement à toutes ces allusions jusqu'à quel point Dom Marmion vivait des grandes images scripturaires.

*
**

Le sacrifice d'expiation offert dans la Loi juive par le grand Prêtre une fois par an au nom de tout le peuple d'Israël est aussi un thème souvent commenté par lui. Dans ce rite « que voyons-nous, en effet, disait-il ? Une victime présentée à Dieu par le grand Prêtre. Celui-ci, revêtu des habits sacerdotaux, impose d'abord les mains sur la victime, pendant que la multitude du peuple se tient prosternée dans l'attitude de l'adoration. Que signifiait ce rite symbolique ? Que la victime était substituée aux fidèles; elles les représentait devant Dieu chargée, pour ainsi dire, de tous les péchés du peuple. Puis, la victime est immolée par le grand Prêtre, et ce coup, cette immolation frappe moralement la multitude... Ensuite la victime est brûlée et monte devant le trône de Dieu, *in odorem suavitatis*... Le grand Prêtre ayant aspergé les coins de l'autel avec le sang de la victime, pénètre dans le Saint des Saints pour le répandre également devant l'arche d'alliance. « Or, tout cela n'est que symbole. Où est donc la réalité ? Dans l'immolation sanglante du Christ au Calvaire. » Et il cite les paroles de saint Paul qui en font la démonstration (23).

Nous n'aurions pas de peine à multiplier les interprétations figuratives entre les deux Testaments dans lesquelles Dom Marmion se complaisait. Toute la grande typologie traditionnelle revient fréquemment sous sa plume. Les moindres particularités de l'ancien culte et de son céré-

(22) *Ibid.*, p. 549.
(23) *Le Christ vie de l'âme*, p. 321-322.

monial lui servent souvent de point de comparaison. « Sous l'Ancien Testament, dit-il, Dieu avait donné lui-même les détails du culte, et nous voyons qu'il répandait les bénédictions sur le peuple juif dans la mesure où celui-ci observait ses prescriptions. Et cependant, quel était l'objet immédiat de ce culte ? L'arche d'alliance contenant les tables de la Loi et la manne. Ce n'était qu'une figure, un symbole, une ombre imparfaite — *egena elementa*, pour parler comme saint Paul. Le vrai tabernacle est le nôtre, car il contient la véritable manne des âmes; il contient celui qui seul est saint » (24).

Sa piété lui faisait discerner avec sûreté « ces types inachevés » et « ces obscurs symboles des magnifiques réalités qui devaient leur succéder dès que le Verbe incarné apparaîtrait ici-bas », comme il aimait à les appeler (25). Nous touchons ici à l'une des plus profondes réalités de l'esprit de foi de Dom Marmion, et au don qu'il avait reçu pour pénétrer l'arche des mystères. Il n'en est pas en effet de la culture biblique et de l'érudition sacrée comme de la culture profane. Un humaniste citera facilement, par jeu d'esprit, et souvent en des allusions recherchées, les réminiscences de ses auteurs classiques, et on admirera sa science, sa verve, son à-propos et son génie. La littérature qu'il remémore n'a pour auteurs que des hommes. Le vrai théologien amoureux des Ecritures, œuvre divine, cite la sainte Parole éclairée d'en haut, dans un élan de sa piété et sous le souffle de l'Esprit. Sans doute. il peut aussi faire œuvre humaine, s'il se fie à ses propres ressources. Mais les vrais docteurs chrétiens, en tant que représentant la tradition de l'Eglise, se sont généralement laissé emporter ici par le don de l'Esprit. Comme on l'a dit des Pères de l'Eglise, ils sont généralement partis « d'un certain nombre de types scripturaires que présente le Nouveau Testament — serpent d'airain, manne, agneau pascal, nuée, traversée de la mer », mais à ces « îlots primitifs », ils ont arraché leurs secrets par la pénétration de leur intelligence illuminée par l'amour, et sont arrivés ainsi « à une interprétation typique de

(24) *Le Christ idéal du moine*, p. 439.
(25) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 353.

l'ensemble ». L'élaboration de ces types a été, comme on l'a récemment écrit, « le but de la recherche de dix siècles de christianisme qui y ont vu l'essentiel de l'exégèse de l'Ancien Testament. Et il importe de préciser qu'il ne s'agit pas ici d'interprétations arbitraires, mais d'une recherche qui prolonge l'interprétation même que le Nouveau Testament nous donne de l'Ancien, qui est guidée par l'analogie de la foi » (26).

Or, c'est précisément dans cette interprétation-là que la théologie de Dom Marmion est venue s'insérer. C'est de cet esprit-là qu'il vivait. Par la prière et la lecture sacrée, son âme s'est approchée de très près du foyer lumineux de la Révélation; elle y a puisé, comme les anciens, toute la richesse de sa doctrine, qui, souvent, n'est que le scintillement de la Parole sacrée méditée dans la foi. Son actualité, son « succès » présent, gage de son succès futur, lui vient de sa « contemporanéité », si l'on peut ainsi parler, avec l'éternelle parole de Dieu, qui est de tous temps et de tous les âges, et qu'il s'était assimilée, dans sa vie sacerdotale tout d'abord, et davantage ensuite sous la conduite de ses maîtres monastiques, avec toute l'ouverture et la capacité de son être.

Dom O. Rousseau.

(26) J. Daniélou, *Traversée de la Mer Rouge, et Baptême aux premiers siècles,* dans *Recherches de Science religieuse,* 1946; p. 421.

Saint Paul et Dom Marmion

I

Dom Marmion est-il exégète ou théologien de saint Paul ?

Dom Marmion n'est pas, à proprement parler, un exégète de saint Paul. Comment le serait-il devenu ? Il n'est dit nulle part, à ma connaissance, qu'il ait jamais systématiquement entrepris l'étude de l'Apôtre, épître par épître, sur le texte original, avec le secours des disciplines : philologie, grammaire, histoire, géographie, histoire des religions, archéologie, jugées indispensables aujourd'hui pour la bonne intelligence d'un texte indubitablement difficile. Je ne trouve qu'un mot grec, πλήρωμα, *complément*, cité par lui en toutes lettres.

Très rarement il fait appel au sens de l'original, et encore, semble-t-il, de seconde main (1). Il n'appert pas davantage

---

(1) Dans le *Christ vie de l'âme* (p. 21) et dans *le Christ idéal du moine* (p. 27), Dom Marmion se réfère au texte grec d'Eph., I, 10. Dom Thibaut veut bien me faire savoir que c'est lui qui a supprimé ἀνακεφαλαιώσασθαι en ces endroits, ainsi qu'ailleurs encore quelques autres mots grecs « pour lui éviter de paraître pédant dans un ouvrage de doctrine ascétique ».

qu'il se croit initié à la connaissance de l'Apôtre dans quelque commentaire moderne de renom, Cornély ou Prat, par exemple. Il ne semble pas avoir profité des commentaires du P. Lagrange sur l'épître aux Romains (1916) et sur l'épître aux Galates (1918), s'ils parvinrent à Maredsous en temps utile. La collection *Verbum salutis* ne dépassait pas alors les Evangiles, et la collection *La Sainte Bible* n'avait pas encore vu le jour. Les Bibles de Lethielleux, de Crampon et de Fillion ne pouvaient lui être que d'un médiocre secours.

Dom Marmion n'aura guère lu que des auteurs plus anciens : saint Thomas, Cornelius à Lapide, Bernardin de Picquigny.

Ce dernier nom revient plusieurs fois sous sa plume, reconnaissable dans sa transcription latine de *a Piconio*. Il écrit par exemple :

> Le commentaire de *a Piconio* sur les épîtres de saint Paul est profond et plein de piété et de doctrine (12 janvier 1903).

Il connaissait cependant son auteur préféré sous son nom français. Il écrivait :

> Essayez de vous assimiler la magnifique théologie de saint Paul par la lecture du beau commentaire de Picquigny (19 avril 1906; *L'union à Dieu*, p. 210).
>
> Je suis si heureux de ce que vous prenez goût à saint Paul. Il est le commentateur inspiré des Evangiles. *A. Piccinio (sic, cette fois le nom est sérieusement défiguré)*, sans être le plus scientifique, est l'auteur qui vous montrera le mieux, l'âme, le cœur, l'esprit de l'Apôtre (12 avril 1917, lettres inédites).

Le P. de Picquigny avait publié en 1703 son grand ouvrage latin *Epistolarum sancti Pauli, apostoli, triplex expositio : analysi, paraphrasi, commentario,* dont l'abrégé français avait suivi en 1706 sous le titre : *Explication des Epîtres de saint Paul par une analyse.*

Les éditions latines se multiplièrent. Je dois à l'érudition de Dom Thibaut de pouvoir préciser que Dom Marmion se servit d'une édition de 1846 (Paris, Maquignon-Gaume, 3 vol. in-8°), qui ne fait que reproduire celle de 1703.

Cette constatation littéraire suffit à résoudre les petits problèmes que nous venons de soulever. A l'école de Picquigny, Dom Marmion ne s'était initié ni aux questions de philologie ni aux discussions et subtilités de l'exégèse; il n'en avait du reste pas le goût et il n'en éprouvait pas le besoin. Mais il avait appris à faire l'analyse d'une épître ou d'un chapitre, et davantage à en scruter la pensée théologique. Encore cet effort doctrinal allait-il moins à engager des controverses avec des adversaires réels ou imaginaires, qu'à exposer pacifiquement le dogme, à en asseoir vigoureusement les fondements ou à en dégager les conclusions.

Les réflexions personnelles de Dom Marmion, sa lecture assidue de saint Paul, et très spécialement l'attention prêtée aux textes pauliniens de la messe et de l'office divin, une certaine expérience acquise dans le maniement des textes, la grâce et le génie aidant, ont fait le reste.

Le pieux abbé de Maredsous ne sera donc pas un savant exégète, il sera un pieux et remarquable théologien de saint Paul.

Je ferai ici une autre remarque préliminaire. Encore qu'à première vue, il semble que Dom Marmion cite indistinctivement toutes les épîtres de saint Paul et toutes leurs parties, cependant une fois passé le premier éblouissement, on s'aperçoit qu'il a des thèses préférées pour lesquelles il exploite des textes de prédilection. Ces thèses sont la prédestination, l'Incarnation du Verbe, notre adoption en Jésus-Christ, Notre-Seigneur source de sainteté, le corps mystique, et encore la grâce, les sacrements, le saint sacrifice de la messe, la pénitence, les conseils évangéliques, les vertus de foi et de charité, de joie et de confiance.

Dans l'usage que Dom Marmion fait ainsi de saint Paul, deux choses surtout nous paraissent dignes d'intérêt : le soin avec lequel il établit sur la doctrine de l'Apôtre ses principales thèses et le bonheur avec lequel il étoffe et parsème de ses citations sa démonstration et jusqu'à ses moindres exhortations.

II

Dom Marmion établit ses principales thèses de théologie sur la doctrine de saint Paul.

En bon théologien, Dom Marmion est préoccupé d'établir chacune de ses grandes affirmations doctrinales, chacune de ses *thèses*, sur le fondement inébranlable de la révélation. Sans négliger l'appoint complémentaire de la tradition, représentée par les Pères et les auteurs spirituels, il les prouve premièrement par la sainte Ecriture, de préférence par le Nouveau Testament : évangiles et épîtres, qui sont utilisés chaque fois que le sujet le comporte.

Les théologiens savent par expérience que, en plus d'un chapitre, l'évangile étant muet, l'enseignement de l'Apôtre est d'une importance capitale. Dom Marmion recourt à saint Paul avec une sûreté et une plénitude qui ne laissent rien à désirer. Sans s'arrêter aux discussions de détail sur le sens général ou sur des points de libre exégèse, il va droit à l'affirmation doctrinale, il s'en empare et l'utilise. A la hauteur où il s'élève d'un coup d'aile et d'où il n'est jamais tenté de descendre, les querelles grammaticales ou philologiques ne l'intéressent pas le moins du monde. Ce qui compte pour lui, c'est l'affirmation théologique. Il enseigne, il ne discute pas. Il a des auditeurs, il n'a pas d'adversaires. De là cette sérénité dans l'exposé et cette maîtrise qui caractérisent tous ses ouvrages.

Dans la spiritualité de Dom Marmion, une très large place est faite à la médiation de notre unique Rédempteur. Toute cette doctrine éminemment paulinienne est tissée de citations implicites.

> Saint Paul déclare inépuisables les richesses que nous apporte la médiation du Christ Rédempteur... L'Apôtre nous rappelle surtout que le Christ nous rachète, qu'il nous réconcilie, qu'il crée à nouveau en nous l'aptitude à porter des fruits de justice.
>
> Nous étions esclaves du démon, — le Christ nous libère de cette servitude; nous étions ennemis de Dieu, — Jésus nous réconcilie avec le Père; nous étions déchus

de notre héritage, — Fils unique devenu notre frère aîné, le Christ nous en rend la possession. (*Le Christ, idéal du moine*, p. 32-33.)

La thèse énoncée, le pieux auteur en reprend la démonstration par parties, suivant pas à pas son guide.

La libération :

Saint Paul nous dit que le Christ « arrachant des mains du démon la sentence de notre éternelle servitude, l'a lacérée en la fixant à la croix » : *Debens quod adversum nos erat chirographum decreti... affigens illud cruci.* (*Col.*, II, 14.) Sa mort sanglante est la rançon de notre libération. (*Ibid.*, p. 33.)

La réconciliation :

Le Christ ne nous délivre de l'éternelle damnation que pour nous ramener au Père et nous réconcilier avec lui. Il est par excellence « le Médiateur entre Dieu et les hommes ». Si excellent qu'il est « unique ». *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* (*I Tim.*, II, 5.) (*Ibid.*, p. 34.)

Et encore :

Aussi bien saint Paul nous dit-il que « Dieu lui-même était dans le Christ se réconciliant le monde » : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* (*II Cor.*, V, 19), en sorte que « nous qui étions jadis éloignés de Dieu par le péché, nous avons été rapprochés de lui par le sang du Christ » : *Vos aliquando eratis longe, facti estis prope in Sanguine Christi.* (*Eph.*, II, 13.) Au pied de la croix, la justice apaisée et la paix recouvrée se sont donné le baiser de la réconciliation : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Ps.*, LXXXIV, 11.) (*Ibid.*, p. 35.)

Les fruits sont d'une confiance filiale et d'une sainte hardiesse :

Combien l'Apôtre était en droit de conclure : « Dans le Christ, par la foi en lui, nous avons la hardiesse de nous approcher de Dieu avec confiance » : *In quo (Christo) habemus fiduciam et accessum in confidentia per fidem ejus.* (*Eph.*, III, 12.) Pourquoi, en effet... ne nous approcherions-nous pas de ce Pontife qui, semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, a voulu éprouver toutes nos infirmités, boire au calice de toutes nos souffrances, pour trouver dans l'expérience de la douleur le pouvoir de compatir plus profondément à nos misères ? (*Ibid.*)

Ces derniers mots nous introduisent dans la thèse du sacerdoce du Christ.

> C'est surtout dans sa lettre aux Hébreux que saint Paul expose en termes pleins d'ampleur et de puissance les ineffables grandeurs du Christ comme Pontife : *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum* (*Hébr.*, V, 11); nous y voyons marquées sa mission de médiateur, la transcendance de son sacerdoce et de son sacrifice... (*Le Christ dans ses mystères*, p. 83.)

L'Apôtre ne s'en tient pas à des définitions abstraites :

> Qu'est-ce que le prêtre ? — C'est, dit l'Apôtre, un médiateur entre l'homme et Dieu... « Il est choisi parmi les hommes, consacré à Dieu, afin d'être médiateur » : *Omnis pontifex, ex hominibus assumptus pro hominibus constitutus in iis quæ sunt ad Deum.* (*Hébr.*, V, 1.)
>
> Mais dans le Christ, ce caractère est tout à fait transcendant, comme est unique la médiation dont il est chargé. Jésus est devenu pontife dès le moment de son Incarnation et par son Incarnation. (*Ibid.*, p. 83-84.)

Le Pontife ne se conçoit pas sans sacrifice :

> Le sacrifice de ce pontife unique marche de pair avec son sacerdoce : c'est également dès son Incarnation que Jésus l'inaugure. (*Ibid.*, p. 87.)

A la suite de l'Apôtre, lui-même reprenant l'annonce messianique du psaume XXXIX, 19, Dom Marmion esquisse la psychologie de ces premiers actes du Verbe Incarné.

Le moment vient que Dieu se détourne des holocaustes impurs qui sont offerts sur l'autel de Jérusalem. C'est le moment, si l'on peut dire, choisi par le Verbe pour s'incarner. « O Père, vous ne voulez plus de ces offrandes... Vous m'avez formé un corps... Je viens, ô Père, accomplir votre volonté... »

Ces divines prémisses posées, Dom Marmion expose sa doctrine capitale de l'union à Dieu et au Rédempteur, vie de nos âmes, par la grâce. Plus que jamais, il est dans son élément, c'est-à-dire dans saint Paul.

> La pensée divine est de constituer le Christ chef de tous les rachetés, de tout ce qui a un nom dans ce monde et dans le siècle à venir : *Quod nominatur non solum in hoc sæculo sed in futuro* (*Eph.*, I, 21), afin que par lui, avec lui et en lui, nous arrivions à l'union avec

Dieu, nous réalisions la sainteté surnaturelle que Dieu réclame de nous. (*Le Christ, vie de l'âme*, p. 21.)

Ces citations nous permettent amplement d'apprécier la qualité de cet enseignement dogmatique et paulinien. Il est remarquable, étant donné l'insuffisance scientifique de son initiation à saint Paul, que Dom Marmion soit parvenu à le connaître, à le comprendre, à se l'assimiler, à le goûter, à l'utiliser avec cette pénétration et cette maîtrise.

III

Citations isolées de saint Paul :

Bien que les constatations précédentes concluent en faveur d'une connaissance peu ordinaire de saint Paul, certains esprits jugeront encore la démonstration insuffisante. Après tout, le théologien de métier ne se doit-il pas de lire fréquemment l'évangile et les épîtres de saint Paul, et d'établir ouvertement ses thèses sur les enseignements de Jésus et de l'Apôtre ?

Mais il est une expérience décisive : celle du développement oratoire du discours, conférence ou homélie.

L'orateur qui ne connaît pas saint Paul ne le cite pas. Il serait bien en peine de le faire.

Celui qui le connaît médiocrement, ne le cite que de temps à autre, par à-coups, avec des tronçons de textes, des lieux communs, des mots insignifiants séparés de leur contexte, employés au sens accommodatice quand ils ne sont pas à contresens.

Par contre, celui qui le possède et qui l'aime, à plus forte raison celui qui le possède à la perfection et qui l'aime avec passion, le cite avec abandonce, avec à-propos, même avec bonheur.

S'il arrive que la trame de son développement soit tissée de citations, ou d'allusions, et que son vocabulaire soit fortement tributaire de celui de saint Paul, alors le cas est tellement rare qu'on s'y arrête comme devant une merveille à contempler.

Tel est le cas de Dom Marmion qui est littéralement « nourri » de saint Paul. L'Apôtre a « déteint » sur sa pensée et son langage. Seule la phrase et la composition échappent à l'étonnante contagion : où l'Apôtre est saccadé, incorrect, forgeant comme il peut et au fur et à mesure sa pensée et son expression, le pieux abbé ne se départ jamais de sa sereine plénitude.

Relevons encore la pertinence des citations : rien d'arbitraire ou de convenu; presque pas de clichés, je veux dire de citations attendues et obligées. Le plus souvent des textes neufs, personnels, choisis uniquement en raison de leur convenance avec le sujet (2).

Nous n'aurions à faire qu'à une ou autre citation de cette qualité, nous admirerions l'habileté du théologien à la main heureuse. Mais si de telles citations se multiplient tout le long de ses ouvrages sans exception, cette fois la preuve est faite : Dom Marmion possède admirablement son saint Paul.

Du bonheur de ces citations isolées, il est tout indiqué de fournir ici quelques preuves concrètes.

Au début de son premier ouvrage, le discours est sur les âmes qui sont à la recherche de Dieu et de leurs différentes attitudes dans cette poursuite du but.

> C'est donc une chose extrêmement importante, écrit-il, de « courir dans la voie », comme dit saint Paul, non à l'aventure (I *Cor.*, IX, 26); mais « de façon à atteindre le but » : *Sic currite ut comprehendatis.* (*Ibid.*, v. 14.) (*Le Christ, vie de l'âme,* p. 4.)

Un peu plus loin, l'orateur exploite une pensée qui lui est chère, le contraste entre Jésus et nous : d'un côté, l'unité du Fils de nature, de l'autre la multiplicité infinie des fils

(2) Dom Thibaut me fait observer que, chez Dom Marmion, la doctrine jaillissait premièrement de la longue méditation des textes scripturaires. Mais, dans le développement de la doctrine, les citations les plus variées « venaient d'elles-mêmes, aurait-on dit, s'intégrer chacune à sa place, avec sa valeur et sa beauté ».

d'adoption. La citation se présente à point nommé, à notre satisfaction spirituelle et intellectuelle.

> Mais ce Fils qui, par nature, est l'unique du Père éternel : *Unigenitus Dei Filius*, n'apparaît ici-bas que pour devenir le premier-né de tous ceux qui le recevront, après avoir été rachetés par lui : *Primogenitus in multis fratribus*. (*Rom.*, VIII, 29.) Seul né du Père dans les splendeurs éternelles, seul Fils par droit, il est constitué le chef d'une multitude de frères, auxquels, par son œuvre rédemptrice, il rendra la grâce de la vie divine. (*Ibid.*, p. 7-8.)

Tantôt, c'est la pensée de l'auteur qui amène la citation; tantôt c'est la citation qui, d'abord présente à l'esprit, suggère la pensée. Et ceci nous est une nouvelle preuve de la densité paulinienne de Dom Marmion.

> Lorsqu'on lit les épîtres de saint Paul, on est frappé de voir avec quelle insistance il parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
>
> Il revient sans cesse à ce sujet, dont il est d'ailleurs si rempli que, pour lui, « le Christ est sa vie » : *Mihi vivere Christus est*. (*Phil.*, I, 21.) Aussi « se dépense-t-il sans compter pour le Christ et ses membres » : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris*. (II *Cor.*, XII, 15.) (*Ibid.*, p. 33.)

Souvent l'union entre saint Paul et Dom Marmion est si étroite qu'il serait vain de chercher à établir entre eux une priorité logique.

> Voilà donc ce qu'est le péché grave délibéré : un choix, accompli les yeux ouverts... L'âme qui admet le péché grave, préfère librement la créature et sa satisfaction à Dieu et à la loi de Dieu : l'union avec Dieu est complètement rompue et la vie divine détruite; une telle âme devient l'esclave du péché, *Omnis qui facit peccatum servus est peccati*. L'esclave du péché ne peut être serviteur de Dieu; entre Bélial et Jésus, entre Lucifer et le Christ, il y a incompatibilité radicale et absolue. (II *Cor.*, VI, 14-16.) (*Le Christ, vie de l'âme*, p. 213-214.)

Cette maîtrise qui s'affirmait dès le premier ouvrage de Dom Marmion se confirme dans les ouvrages postérieurs.

> Au jour de l'Ascension, l'humanité de Jésus prend, d'une manière admirable, possession de cet héritage glorieux.

> Mais l'Homme-Dieu ne pénètre dans les cieux qu'en précurseur : *Præcursor pro nobis introivit* (*Hébr.*, VI, 20.) Et là, auprès du Père, pour chacune de nos âmes, il offre tout le prix infini de sa Passion dans une médiation qui demeure perpétuellement vivante : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Ibid.*, VII, 25.) (*Le Christ, idéal du moine*, p. 36-37.)

Comme on vient de le voir, il n'est pas rare qu'une citation en amène une autre dans un même développement. Partout le savant auteur se meut avec une aisance parfaite, donnant l'impression de la plénitude, jamais celle de la surcharge ou de l'accablement.

> Retenez bien cette vérité : il n'y a pas une grâce dont une âme puisse avoir besoin, qui ne se trouve en Jésus comme dans sa source : car « en lui sont recélés tous les trésors de la science et de la sagesse divines » : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondili.* (*Col.*, II, 3.)
>
> Et ils y sont recélés *pour nous* être transmis. Le Christ Jésus est devenu non seulement *notre* rédemption, mais « *notre* justice, *notre* sagesse, *notre* sanctification » : *Christus factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio;* si nous pouvons chanter qu'il est « seul saint » : *Tu solus sanctus*, c'est sans doute parce que tous, nous ne sommes saints que par lui et en lui. (*Le Christ, idéal du moine*, p. 40.)

Dans cette abondance de citations, pourrait-on lui faire grief de se départir de rares fois du sens strictement littéral et de glisser vers le sens accommodatice ? Même alors l'application en paraît si heureuse qu'elle nous détourne de toute exigence exagérée.

> Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, de cet inénarrable don que vous nous avez fait dans la personne de votre Fils, notre salut et notre rédemption : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus !* (II *Cor.*, IX, 15.) (*Le Christ dans ses mystères*, p. 12-13.)

Plus rarement encore on pourrait incriminer la justesse de la citation, comme il arrive à propos d'un de ses textes préférés.

> C'est la volonté de Dieu que tous se sanctifient : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (I *Thess.*, IV. 3.) (*Le Christ, vie de l'âme*, p. 71.)

Le sens étant plutôt : « Ceci est en effet la volonté de Dieu, le moyen pour vous de tendre à la sainteté. »

Et cet autre : *Spiritum nolite extinguere* (I *Thess.*, V; p. 152), qui concerne les charismes plutôt que le Saint-Esprit.

Peut-être cet autre encore : *Apparuit erudiens nos* (Tit. II, 11) (*Le Christ dans ses mystères*, p. 135), qui désigne la révélation du Père plutôt que celle du Verbe.

Du reste, le glissement et l'accommodation sont si rares en Dom Marmion qu'ils constituent une exception; le plus souvent le théologien qui recherche le sens littéral l'emporte sur le mystère ou le prédicateur qui pourrait se contenter du sens accommodatice.

> Dans le plan éternel, nous ne devenons enfants de Dieu qu'en Jésus-Christ, Verbe incarné : *Elegit nos in ipso.* (*Eph.*, I, 3-4.) Le Père ne nous reconnaîtra pour ses enfants que si nous portons en nous les traits de son Fils Jésus : *Prædestinavit* [*nos*]... *conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.*, VIII, 29.) (*Le Christ dans ses mystères*, p. 54.)

Nous n'avons guère cité dans cette étude que les textes allégués par Dom Marmion à l'appui de son enseignement. Il vaudrait la peine aussi de relever les textes dont il s'animait lui-même dans son ascension spirituelle. Nous laissons ce soin aux témoins intimes de sa vie.

Comment omettre cependant les citations qui lui étaient plus familières par son usage personnel ? *Omnia passum in eo qui me confortat* (*Phil.*, IV, 13), qu'il mettait toujours en regard de la déclaration joannique : *Sine me nihil potestis facere* (*Jean*, XV, 5). Il disait encore souvent : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi* (II *Cor.*, XII, 9). A la fin de sa vie, il s'efforçait *de passer à travers le voile* (*Hébr.*, X, 20) de l'humanité de Jésus pour pénétrer dans le sein du Père.

Ainsi, après avoir découvert dans saint Paul la voie où engager les autres, lui demandait-il encore son propre chemin.

Nous ne saurions mieux conclure qu'en reprenant les propositions avancées en tête de ces pages.

Dom Marmion n'est pas un exégète de saint Paul, mais il en est un remarquable théologien. Théologien assez averti de l'exégèse de ces difficiles épîtres pour les utiliser avec une rare maîtrise, un tact parfait et un instinct impeccable tant pour l'exposition de la doctrine que pour l'exhortation spirituelle.

Ce privilège est assez rare pour servir à la louange de qui en fut doué et pour le proposer en exemple à tous ceux, orateurs ou écrivains, qui auraient intérêt à s'inspirer de ce modèle.

Je ne vois dans les temps modernes qu'un autre privilégié qui émerge aussi, à sa manière, de la foule des disciples de saint Paul : c'est la sœur Elisabeth de la Trinité, du Carmel de Dijon. Ce rapprochement qui veut être élogieux pour la pieuse moniale n'enlève rien au mérite exceptionnel de l'abbé de Maredsous. Car sœur Elisabeth n'a jamais prétendu au titre de théologienne; et il ne viendra à la pensée de personne de le lui décerner. De plus, le cercle de sa contemplation est sensiblement plus restreint, puisqu'elle ne sort guère de la sainte Trinité ou de la sainte humanité de Jésus. Le mérite de Dom Marmion reste donc exceptionnel.

Dom Marmion va d'instinct à l'Apôtre, et il y va précisément avec la spontanéité, la promptitude, la facilité et l'impeccabilité de l'instinct. Seulement, à ce degré et en ce domaine, l'instinct naturel s'appelle plutôt *dons du Saint-Esprit*, spécialement don d'intelligence et don de sagesse. Peut-être même ne serait-il pas téméraire de chercher au-dessus des dons dans la zone supérieure des *charismes*. On penserait volontiers à ceux que saint Paul appelle *discours de sagesse* ou *de science* (I *Cor.*, XII, 8), ou bien aux catégories privilégiées des *apôtres, des prophètes et des docteurs* (*Ibid.* v. 28), qui possèdent le *charisme d'enseignement* (*Rom.*, XII, 8).

Notre gratitude et notre admiration ne sauraient faire plus bel éloge du pieux abbé de Maredsous.

Denis Buzy, s. c. j.

Dom Marmion et la Liturgie

Les travaux si heureusement groupés ici pour mettre en lumière les mérites et les activités d'un maître de spiritualité, Dom Colomba Marmion, appellent naturellement une étude sur la place qu'occupent dans l'existence et l'apostolat de l'abbé de Maredsous le culte et l'ascèse de l'Eglise, la liturgie. Jadis, dans une biographie spirituelle, cet aspect aurait paru négligeable : tout au plus une mention furtive dans un long chapitre sur la spiritualité. Mais la renaissance de la piété de l'Eglise, au cours du dernier siècle, dont l'*Histoire du Mouvement liturgique* (1) a magistralement marqué les étapes, est en voie de reconquérir dans le domaine de la spiritualité sa place maîtresse. L'abbaye de Maredsous et son Abbé ont pris une large part à cette restauration. Dès lors le sujet que nous abordons ici s'impose dans cette série. Plusieurs années de vie conventuelle et, si j'ose dire, de respectueuse intimité m'ont valu l'honneur d'apporter ici ce modeste témoignage, qui se voudrait avant tout objectif et impartial.

Le domaine de la liturgie est vaste et complexe : on peut en aborder l'examen et en exploiter les richesses sous des angles très différents. Outre sa valeur propre et spécifique qui en fait l'authentique piété de l'Eglise du Christ, elle a des rapports profonds avec d'autres activités de la vie chrétienne: l'oraison, l'ascèse, la tradition, la théologie,

(1) Dom Rousseau, Edit. du Cerf, Paris, 1945.

l'apostolat. Parmi ces points de vue très divers, dégageons ceux qui sont restés accessoires dans l'œuvre de Dom Marmion. Après cette mise au point, il nous sera loisible d'approfondir à l'aise cette activité maîtresse du théologien classique qui retrouve et contemple dans la liturgie toutes les richesses de sa science théologique et de la vie sacerdotale de l'Eglise.

C'est à l'examen négatif et positif de l'œuvre liturgique de Dom Marmion que se ramène cette modeste étude.

Les livres liturgiques offrent aux historiens de l'antiquité chrétienne un vaste champ d'investigation. A toutes les époques, les précieux travaux des liturgistes ont projeté la lumière de l'histoire sur nos livres liturgiques actuels, et nous ont révélé, pour notre édification, les origines lointaines et le sens authentique des rites sacrés, tout chargés de doctrine et de tradition. Grâce à ces patientes recherches, des éditions critiques fidèles mettaient à notre portée tant de documents anciens, sacramentaires, eucologes, livres d'heures, qui, pour n'être plus dans le canon actuel de la liturgie romaine, n'en sont pas moins tout gonflés de la sève de la piété antique.

Les travaux des Mabillon, des Thomasi, des Martène, des Bona, et plus près de nous, les publications des Duchesne, des Dom Morin, des Batiffol et de tant d'autres ont fait jaillir la source d'une piété plus traditionnelle et doctrinale. Aux yeux de quelques profanes, ce n'est là qu'une science archéologique et stérile, un caprice de dilettante épris de formes anciennes : préjugés de philistin, très préjudiciable à un renouveau liturgique profond et durable.

Dom Marmion goûtait cet aspect si savoureux et si bienfaisant de la liturgie mais ce n'est pas dans ce domaine qu'il devait la servir. Ses aptitudes philosophiques, sa formation théologique acquise à Rome, le ministère exercé avant sa profession monastique, les hasards des charges conventuelles, tout cet ensemble ne favorisa pas chez lui une carrière scientifique spécialisée dans les recherches historiques et le destina à l'enseignement de la philosophie et de la théologie. Heureuse disposition à laquelle nous devons, nous le dirons, le théologien de la liturgie.

Mais indépendamment de cette spécialisation, toujours exceptionnelle même dans le cloître, du moins aurait-on

désiré trouver dans cette âme si harmonieuse et de très fine essence un amour passionné de cette tradition dont la liturgie est l'organe toujours fidèle : le culte de tant de vénérables textes qui se réclament de Léon, de Pélase, de Grégoire; l'estime fervente de ces trésors des âges de foi que nous transmettent les Pères de l'Eglise; le sens aigu de la catholicité dont la fidélité inflexible aux traditions de nos grands ancêtres dans la foi sont la manifestation la plus expressive : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus;* bref cette satisfaction si catholique que nos prières et nos rites actuels continuent à travers les siècles le culte antique de toute la famille chrétienne.

Comment l'âme si catholique de ce grand moine n'était-elle pas toute palpitante de foi et d'amour au contact de toutes ces réalités ?

Parlons franchement : en ce domaine un seul principe lui dictait sa conduite et lui donnait une quiétude absolue et facile : la liturgie est la prière établie actuellement par l'Eglise; dès qu'elle s'écarte de cette norme, elle cesse d'être la prière de l'Eglise et perd dès lors sa transcendance. La parfaite soumission à l'autorité ecclésiastique, dans ce domaine surtout, telle doit donc être la loi unique du vrai liturgiste. Principe fondamental et primordial, assurément, qu'il excellait à mettre en relief et dont il accentua encore la rigueur une fois abbé de Maredsous.

Il n'est pas question de minimiser ou d'atténuer de quelque façon cette règle élémentaire. Mais sur un plan inférieur et très important cependant, d'autres lois ne peuvent être perdues de vue; je veux dire les lois traditionnelles et classiques du culte chrétien. De même qu'une langue a toutes ses exigences grammaticales dont la violation porte le nom suggestif de barbarisme ; ainsi la langue de l'Eglise doit se soumettre a un ensemble de dispositions qui font sa noblesse et sa beauté. Charlemagne, dans ses Capitulaires, exhortait déjà les savants de son temps à corriger les manuscrits et à réformer la langue, en donnant pour motif qu'il est honteux que l'homme dans son culte à Dieu viole les règles de la grammaire et lui parle un langage barbare.

Sans doute, l'auteur du *Christ Vie de l'Ame* et du *Christ dans ses Mystères* ces ouvrages de chevet, vrai traité

fondamental de la vie liturgique, comprenait comme nous ces aspects divers. Mais la fidélité scrupuleuse et unilatérale à la loi actuelle de l'Eglise semblait lui interdire toute critique d'un autre domaine et lui inspirait parfois des attitudes moins heureuses.

Si le Saint-Siège est justement soucieux du maintien intégral des observances liturgiques, il se montre d'autre part très compréhensif et très accueillant pour tous les efforts tentés dans le cadre des lois actuelles, et encourage sans réserve les travaux historiques sur l'origine et l'évolution de la liturgie.

On a trop oublié les deux documents pontificaux si suggestifs à ce sujet : *Divino Afflatu* (Oct. 1911) et *Abhinc duos Annos* (Oct. 1913) dans lesquels Pie X affirme sa volonté de ramener la liturgie à ses normes authentiques; et, en restaurant les formes du culte chrétien, restaurer le véritable esprit qui les animait. « Un grand nombre d'années sont nécessaires avant que cet édifice liturgique, que l'Epouse du Christ avait élevé avec un soin si éclairé pour proclamer sa piété et sa Foi, avant dis-je, que cet édifice ne retrouve toute la splendeur de sa majesté et de sa perfection, *et nous apparaisse comme débarrassé des injures du temps.* » (Abhinc duos annos)

L'obéissance inconditionnée aux dispositions actuelles du culte catholique ne doit pas nous faire perdre de vue les normes traditionnelles qui assurent la perfection et la beauté des formes cultuelles. Pie X, dans ses audacieux projets de restauration liturgique, n'agissait pas en archéologue ou en dilettante; c'était le Pontife suprême, animé d'un saint zèle pour rendre toute sa splendeur au temple de Dieu, dont tant d'ajoutes postérieures avaient brisé l'harmonieuse beauté.

Mgr Duchesne, retraçant les origines du culte chrétien, exprimait cette satisfaction que procure l'étude de ces richesses antiques : « Ces vieux rits sont doublement sacrés : ils nous viennent de Dieu par le Christ et par l'Eglise; mais ils n'auraient pas à nos yeux cette auréole, qu'ils seraient encore sanctifiés par la piété de cent générations. Depuis tant de siècles on a prié ainsi ! Tant d'émotions, tant de joies, tant d'affections, tant de larmes ont passsé sur ces livres, sur ces rits, sur ces formules ! Oui, vraiment je suis heureux d'avoir travaillé

à mettre en lumière une antiquité si sainte... » (Origines du Culte chrétien).

Fidélité exemplaire aux lois liturgiques actuelles, assurément. Mais efforts constants et éclairés pour aider l'autorité suprême à accomplir l'œuvre commencée par Pie X « *ut Sponsa Christi... tanquam deterso squalore vetustatis appareat* » pour que le culte de l'Epouse du Christ apparaisse débarrassé des injures du temps. Peut-être peut-on reprocher à Dom Marmion de n'avoir pas harmonisé ces deux tendances.

En achevant cette critique, je me rends compte que les réserves faites ici sont trop sévères et beaucoup les trouveront manquer de pertinence. Assurément la soumission filiale et absolue au canon liturgique est pour tous la règle suprême : et tout ce que nous avons dit ici à ce sujet est bien plutôt à l'honneur de Dom Marmion. Mais, même dans ce domaine, tout exclusivisme peut être nuisible. Et d'autre part, l'aspect traditionnel et historique est d'une telle importance que nous avons jugé son rappel nécessaire ici, et que nous n'avons pas hésité à mettre une sourdine à des éloges que nous aurions voulus sans mesure.

⁂

Le culte de l'Eglise possède une valeur d'enseignement et une puissance de vie chrétienne et ascétique qui lui assignent une place de choix dans le ministère et l'activité apostolique de l'Eglise : c'est la valeur *pastorale* de la liturgie. Les paroles pontificales à ce sujet sont décisives : « Source première et indispensable du véritable esprit chrétien » (Pie X). « Pour instruire le peuple chrétien, de la foi et l'élever par là aux richesses de la vie, les célébrations annuelles des Mystères chrétiens sont de bien plus grande efficacité que tous les documents du magistère ecclésiastique, même les plus graves... » (Pie XI.) Depuis ces affirmations, les mouvements liturgiques nés dans ces vingt-cinq dernières années se sont employés à suivre ce mot d'ordre et à mettre en pleine valeur dans notre monde déchristianisé ce moyen traditionnel d'apostolat.

Les Pères dominicains de France ont donné à leur activité dans ce domaine ce caractère apostolique et con-

quérant. Comme l'indique son nom, le Centre de *Pastorale* liturgique est marqué du double caractère des Religieux qui le dirigent : la pensée théologique et le sens apostolique. Le récent Congrès de Lyon est une proclamation solennelle de cette puissance pastorale du culte dans la vie de l'Eglise, et de ces réserves de vitalité spirituelle trop longtemps négligées.

On peut affirmer ces vérités, ces évidences tout à l'aise aujourd'hui, sans paraître outrancier ni unilatéral. L'âme si apostolique de Dom Marmion fut-elle d'emblée éprise de cet idéal et entraîné dans ce premier élan, au point de partager vaillamment les témérités des débuts ? Sans doute sa doctrine ascétique et sa direction monastique furent-elles toujours très accentuées dans ce sens; et c'est à son école que ses disciples ont à jamais compris que l'Epouse du Christ est la maitresse de la vraie prière, et son culte l'authentique méthode spirituelle. Toute sa vie personnelle, tout son enseignement proclamait ce grand principe fondamental.

Mais poussons plus loin notre analyse. La valeur *pastorale* que nous envisageons ici a un champ plus vaste et une portée plus étendue. L'action de la liturgie n'est pas réservée à une élite. Ce n'est pas un privilège de ghetto. Elle doit pénétrer profondément la masse du peuple fidèle. La simple vue de nos églises le dimanche devrait faire de nous tous de fervents apôtres du mouvement liturgique. Nos chrétiens ont froid dans nos églises; ils s'y ennuient; y viennent comme par corvée; ont hâte d'en sortir; tout dans leur attitude dénote que leur âme est ailleurs : ils ne prient plus.

Rendons au milieu social créé par l'Eglise pour le culte de Dieu son âme collective; ranimons ce corps engourdi que sont nos assemblées cultuelles : et le peuple chrétien retrouvera sa foi et sa piété. Les ambitions du mouvement liturgique sont donc immenses.

Dom Marmion a-t-il entrevu et souhaité ce rayonnement populaire et communautaire ? Lui qui admirait les ardeurs apostoliques du Pape Pie X, a-t-il eu la sainte ambition de renouveler la piété de nos paroisses et, par là, de restaurer dans le peuple le véritable esprit chrétien ? Bref Dom Marmion fut-il un liturgiste dans le sens *pastoral* du mot ?

Nous l'avons dit : mieux que personne il a réalisé pour lui-même et ses moines le grand idéal de la liturgie. Mais peut-être à ses yeux était-ce là une ascèse d'une élite, destinée plutôt à s'épanouir dans les cloîtres. Avait-il foi dans la vertu de la liturgie pour regrouper dans sa réalité palpitante et visible le peuple de Dieu, et réaliser ce rassemblement de toutes choses dans le Christ, et par le Christ dans le Père des cieux: idéal qui résumait toute sa doctrine et toute sa vie ?

Bien des circonstances expliquent son attitude.

Au moment précis où s'organisait à Louvain le mouvement liturgique belge, en septembre 1909, Dom Marmion, jusque-là Prieur de Louvain, était élu Abbé de Maredsous. La direction d'une grande abbaye, jointe à une activité spirituelle toujours plus étendue au dehors, ne tardèrent pas à l'absorber tout entier. Il voulut cependant encourager les efforts naissants en réunissant en 1912 dans son abbaye une Semaine liturgique qu'il présida.

Indépendamment de cette coïncidence contraire, il faut évoquer ici un motif d'ordre ethnique. Dom Marmion était irlandais et resta toujours fidèle à son milieu natal. Or rien, il y a un demi-siècle du moins, n'était plus étranger à ce peuple, si catholique pourtant, que la vie liturgique. Les cruelles persécutions de Cromwell avaient prohibé sans pitié toutes les manifestations extérieures du catholicisme: pas d'églises avec pignon sur rue, mais de petites chapelles dissimulées dans l'intérieur des terres; pas d'offices solennels; pas de chants; pas de cloches: bref, une liturgie de catacombes et de persécution. Cet état violent, en se prolongeant, avait fini par marquer fortement la mentalité religieuse. Malgré les lois libérales votées au cours du XIX^e^ siècle, les Irlandais semblent se complaire dans ces survivances des jours mauvais, qui alimentent leur nationalisme anglophobe. Ils se veulent persécutés; et l'épanouissement du culte y resta, longtemps encore inconnu.

Pendant la guerre de 1914, Dom Marmion groupa dans un château de son pays quelques moines expulsés de Belgique. Nous nous rappelons encore l'étonnement que provoqua la célébration solennelle de la liturgie : un prêtre âgé n'avait jamais assisté au chant des Vêpres, et nous exprimait sa stupéfaction : l'Office qu'il récitait chaque jour depuis quarante ans était donc destiné à être chanté

solennellement au chœur ! Tout était émerveillement et édification pour ce peuple si profondément chrétien, dans l'assistance au culte solennel des moines.

Telle était l'ambiance religieuse à la fin du XIX^e^ siècle, à l'époque de la jeunesse et de la formation ecclésiastique de Dom Marmion. Si plus tard la vie bénédictine lui révéla pleinement toutes les richesses de la liturgie, rien, dans les souvenirs de son enfance, n'était fait pour éveiller en lui le souci d'un apostolat paroissial liturgique et pour lui faire entrevoir l'efficacité d'une action pastorale dans les milieux populaires.

D'autre part l'apostolat de Dom Marmion s'est exercé presqu'exclusivement dans les communautés religieuses et dans les établissements ecclésiastiques et ses lettres de direction étaient plutôt destinées à ces milieux; on sait avec quelle maîtrise et quel succès (ses ouvrages en font foi) il exerça ce ministère de la parole, dans des retraites, des récollections, des prédications innombrables. Mais ses contacts apostoliques avec la vie paroissiale furent moins fréquents. Dès lors une action d'envergure atteignant la masse des fidèles ne pouvait répondre à ses préoccupations.

Faut-il ajouter que les entreprises hardies et périlleuses, les actions quelque peu outrancières et radicales (il y a cinquante ans le mouvement liturgique avait forcément cette allure) ne pouvaient exercer sur son tempérament aucune attirance. Esprit essentiellement pacifique et conciliant, étranger aux initiatives quelque peu téméraires, ennemi de l'aventure, nullement taillé pour la lutte inévitable, Dom Marmion ne possédait pas cet heureux mélange de qualités et de défauts requis pour une telle entreprise. Il encourageait les téméraires qui gagnaient la haute mer, mais il les bénissait du rivage.

En décrivant sa psychologie on pense par opposition à son compatriote et presque son homonyme, le moine saint Colomban. L'illustre fondateur de Luxeuil est volontiers représenté comme excessif et intolérant, oserions-nous dire fanatique. Saint Colomban était un irlandais impulsif et véhément, d'un héroïsme constant et d'une sainteté quelque peu farouche. Chez Dom Colomba Marmion la nature et la grâce, harmonieusement combinées, avaient réalisé un style de sainteté bien différent : son ascèse était apaisante, pleine de santé et d'humanisme.

Tout cet ensemble de conjonctures que nous venons d'évoquer, en limitant le champ d'action liturgique de Dom Marmion, lui permit d'exercer sur une élite une action très profonde et décisive et de préparer ainsi les ouvriers de demain.

⁂

Mais il nous tarde de nous placer sur le terrain théologique qui fut par excellence celui de Dom Marmion. Et si nous avons cru devoir faire certaines réserves, en envisageant l'aspect traditionnel et pastoral de la liturgie; il nous est d'autant plus loisible maintenant de rendre un hommage inconditionné à celui qui fut et restera le théologien de la liturgie.

Pour bien comprendre l'action de Dom Marmion dans ce domaine, envisageons séparément le théologien et le liturgiste. Ce sont en effet deux disciplines très différentes.

Dom Marmion était un théologien, un vrai, de la tête aux pieds, qui avait voué son esprit et son cœur à la science théologique classique. A l'école de saint Thomas d'Aquin, il avait pensé, médité, approfondi toute sa foi dans le cadre philosophique d'Aristote. Envoyé à Rome pour ses études théologiques vers 1880, au lendemain de l'encyclique *Aeterni Patris* (1879) il connut et partagea la ferveur et l'enthousiasme de toute la jeunesse ecclésiastique de cette époque pour le retour aux disciplines thomistes dont Léon XIII venait de proclamer l'excellence. Toute sa vie, le jeune docteur restera profondément attaché à cette structure scientifique si harmonieuse qui l'avait conquis dès l'abord.

Mais bientôt, et surtout dans l'ambiance de la vie monastique, sa science scolastique, toujours fidèlement entretenue et approfondie, s'élève et s'illumine. Deux courants la traversent et la vivifient. C'est l'étude appliquée et toujours renouvelée de saint Paul dont il s'assimile toute la substance. Et c'est merveille de voir comment ces richesses nouvelles s'insèrent dans le cadre de sa science classique à laquelle il restera toujours fidèle.

L'horizon paulinien s'élargit encore en lui par le contact avec la théologie mystique. La science met l'intelli-

gence en possession de la vérité révélée qui est principe de vie. Mais elle donne par le fait même à l'amour son objet propre; car l'homme est un être aimant, comme il est un être intelligent. L'intelligence marche à la conquête de la vérité; l'amour se repose dans sa jouissance. Tel est le courant sainement mystique qui vivifia et souleva toute la théologie de Dom Marmion.

Puissance dialectique, netteté des idées, originalité des vues, rien ne manquait au maître en théologie, fidèlement attaché à la doctrine de saint Thomas et même à la terminologie de l'école. Mais fortement pénétré de cette parole de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer », parole inspirée par la sentence chère à saint Augustin : « Aimer pour connaître, connaître pour aimer », l'âme du mystique vibrait en lui au contact de la vérité divine dont la science théologique la plus authentique lui avait permis de sonder les profondeurs et dont son cœur savourait les délices. Et voilà pourquoi chez lui la théologie ne s'est jamais résignée à n'être qu'une spéculation théorique, séparée de notre vie spirituelle par une cloison étanche.

Ces développements étaient nécessaires pour mettre en plein relief la place maîtresse et puissamment théologique qu'occupa la liturgie dans la vie et l'apostolat de Dom Marmion. S'il ne fut ni historien, ni apôtre pastoral de la liturgie (on nous a pardonné j'espère de l'avoir démontré); il possède un titre plus fondé à la reconnaissance de tous les amis du mouvement liturgique : il nous révéla l'âme de la liturgie, je veux dire tous les éléments de doctrine et de vie qu'elle tient en réserve sous l'enveloppe sensible de ses rits et de ses symboles : il est le théologien de la liturgie. C'est cet aspect qui nous reste à développer.

Sans doute les livres liturgiques n'ont rien d'un exposé scientifique; ils ne sont pas des traités, pas plus d'ailleurs que les saints Evangiles et les écrits apostoliques. Le dogme n'y est pas proposé sous forme de canons ou de thèses; la révélation n'y est pas systématisée et abstraite, mais à l'état natif, et comme on dit en termes d'école : *exercita,* impliquée dans la vie.

Pour un technicien théorique du dogme ces livres liturgiques offriraient peu d'intérêt. Mais le contemplatif

dont l'esprit, le cœur, l'âme tout entière est irradiée par la lumière divine, le vrai théologien en un mot, découvre d'emblée tous les trésors de vérités et de vie de cet ensemble sacré. Grâce à cette compréhension profonde Dom Marmion a réussi à réveiller dans les consciences chrétiennes les grandes données doctrinales qui commandent la vraie et solide piété et sur lesquelles tout le culte de l'Eglise est fondé.

Il excellait à montrer que, grâce à la liturgie, le mystère de la Sainte Trinité sort du domaine des abstractions spéculatives : il retrouve sa valeur « économique » : c'est la possession totale de Dieu par l'âme, en même temps qu'une pénétration totale de l'âme par Dieu.

Les lecteurs assidus de Dom Marmion connaissent la place maîtresse qu'occupe dans sa piété la médiation unique du Christ. C'est que le seul Adorateur du Père, le sujet unique du culte de l'Eglise c'est le Christ glorieux assis à la droite du Père. Quand il abordait ce sujet, son accent de conviction était irrésistible. Le Christ exerce dans le sens plénier de ce mot la dictature de l'ordre surnaturel : seul Médiateur entre Dieu et l'humanité; Pontife éternel; grand Prêtre de la nouvelle alliance; en un mot, selon l'expression adéquate de l'apôtre : *tôn agiôn Leitourgos* le Pontife de la liturgie, expression qu'il affectionnait particulièrement. Sans cette foi très vivace dans la médiation universelle du Christ devant son Père, tout notre culte est frappé d'impuissance. Le titre de Médiateur lui paraissait à ce point transcendant et incommunicable, qu'il se montrait réservé au sujet du titre de médiatrice qu'on commençait à attribuer à Notre-Dame. Une différence tellement essentielle et profonde existait sur ce point entre le Christ et sa Mère, que l'identité de terminologie manquait d'une précision indispensable et pouvait créer une équivoque.

Deux autres données doctrinales que Dom Marmion développait avec prédilection sont primordiales elles aussi dans le culte divin. C'est d'abord la mission sacerdotale de l'Eglise, qui constitue la raison formelle de la transcendance de la piété liturgique. C'est que tout cet ensemble cultuel organise authentiquement ici-bas l'exercice du sacerdoce du Christ, dont l'Eglise seule a le ministère. Vivre intensément cette vie cultuelle de l'Eglise, c'est

donc vivre sous l'influence sanctifiante du sacerdoce du Christ.

C'est aussi le sacrifice de la Messe, synthèse sacramentelle de toute l'œuvre rédemptrice, et dès lors foyer de convergence de la liturgie catholique.

Tels sont les principes fondamentaux de l'économie rédemptrice dont il montrait dans le culte de l'Eglise la constante application. C'est dire que tout son enseignement prolongé dans les ouvrages dont ses disciples les plus chers ont filialement assuré la providentielle diffusion, a singulièrement préparé et favorisé l'expansion rapide et incoërcible du mouvement liturgique.

En écrivant ces lignes et en évoquant ces souvenirs déjà lointains, souvent je me suis surpris à penser presqu'à mon insu à cette grande figure monastique qui domine toute l'œuvre de la restauration, dans nos pays, de la liturgie, Dom Guéranger.

Et tandis que je rappelais la part prise par Dom Marmion à cette renaissance, leurs noms se rejoignaient dans mon esprit, et je rapprochais dans une commune admiration ces deux grands moines, qui, à cinquante ans de distance, ont aimé le même idéal et servi chacun à sa façon la même cause.

L'Abbé de Solesmes fut l'homme d'une grande et unique pensée. Il eut d'emblée comme l'intuition géniale de sa mission et s'y consacra tout entier : Rendre à notre temps dépossédé tous les trésors dispersés de la tradition millénaire du christianisme, et avant tout les richesses ignorées de la piété antique que l'Eglise conserve enfouies dans sa liturgie. Telle fut l'étoile lumineuse qui le guida providentiellement dans toutes ses voies.

Et ce grand idéal, il l'envisagea sous tous ses aspects : il fut le liturgiste de profession dans toutes les acceptions du mot. L'étude et l'amour de la tradition et des institutions liturgiques; la valeur pastorale de *L'Année liturgique* et de ses enseignements si variés; les fondements doctrinaux de ce lieu théologique de première valeur; les trésors d'ascèse et de mystique que les sai-

sons liturgiques et la vie des saints nous apportent quotidiennement. Bref Dom Guéranger s'est d'emblée placé au centre du temple et en a contemplé toutes les parties et tous les éléments : c'est le liturgiste inégalé.

L'Abbé de Maredsous ne fut pas un professionnel de la liturgie auquel aucun aspect n'échappe. Il est avant tout théologien; le théologien complet, dans l'acception traditionnelle et patristique du mot : non pas un pur technicien du dogme. Grâce à cette compréhension profonde et vivante de la vérité révélée, il sera aussitôt séduit par ce culte chrétien qui implique, à l'état natif, dans la vie des fidèles, tous ces éléments doctrinaux dont sa théologie classique lui montrait les exigences. Dès ce moment sa science théologique trouvait son champ d'application authentique et incomparable dans l'activité sacerdotale de l'Eglise : il fut en toute vérité le théologien de la liturgie.

Dom Lambert Beauduin.

UN TEXTE INÉDIT

Le Christ idéal du prêtre

par Dom MARMION

On sait que Dom Marmion n'a rien écrit en vue d'une publication quelconque. Les volumes qui forment la trilogie sur le Christ ont été édités par un de ses religieux, à l'aide de très nombreuses notes prises à l'audition par des disciples, les unes avec grand soin, les autres en guise de résumé, d'autres encore entremêlées de réflexions personnelles aux tachigraphes.

De cette masse considérable mais disparate de documents d'origine, d'époque et de valeur diverses, l'éditeur a pu dégager un exposé doctrinal et ascétique cohérent et synthétique.

Ce délicat travail a été élaboré — est-il besoin de le dire ? — avec l'encouragement de Dom Marmion, sous sa direction et son contrôle. Il n'est pas de page qui ne lui ait été soumise; il les a toutes revues, parfois plume à la main, corrigeant de-ci de-là, ajoutant, rétablissant lui-même une citation, tel ou tel texte qui ne rendait qu'imparfaitement sa pensée.

Cette révision minutieuse et totale a non seulement constitué pour l'éditeur une garantie de premier ordre, mais elle a permis à Dom Marmion de donner à son œuvre un caractère indiscutable de pleine authenticité.

Après la mort de Dom Marmion, on trouva dans ses dossiers des notes autographes sur le sacerdoce chrétien. Notes variées, écrites currente calamo, *non en vue d'une publication éventuelle — rien n'était si loin de sa pensée — mais en vue de conférences à donner à des Séminaristes ou à des Prêtres ; — notes incomplètes, souvent sans ordre marqué, à peine rédigées; il y a des pages entières écrites au crayon d'une main rapide. A ces autographes on peut ajouter, ici encore, des notes prises à l'audition.*

De ces matériaux riches mais informes, il était assurément possible de tirer une œuvre ordonnée et homogène.

Malheureusement, ce travail ne pourrait plus être soumis au contrôle du maître; aucune revision, aucune approbation ne surviendrait qui en garantirait la valeur.

De là — on le comprendra sans peine, — a surgi dans l'esprit de l'éditeur un scrupule devenu peu à peu incoercible, et qui, jusqu'en ces derniers temps, a paralysé toute tentative de réalisation.

Ce n'est que tout récemment qu'une occasion s'est présentée d'entreprendre le travail dans des conditions aussi favorables que possible. Un disciple de Dom Marmion, disciple de vieille date, au même titre que moi-même, Dom Ryelandt (1), *ayant été déchargé de ses absorbantes fonctions, a bien voulu à ma demande s'associer à moi pour mener le travail à bonne fin.*

Une collaboration constante et réfléchie nous permettra de présenter, avec le plus d'exactitude possible, une synthèse de doctrine sacerdotale de notre maître à tous deux.

Je donne ici, d'abord, le plan de l'ouvrage tel qu'il s'est dégagé pour moi, provisoirement du moins, après l'examen des documents dont nous disposons.

PREMIÈRE PARTIE

Le Christ fondement de la sainteté sacerdotale.

1. — Le sacerdoce du Christ.
2. — Le Christ, exemplaire et source de sainteté sacerdotale.
3. — *Sacerdos alter Christus.*

DEUXIÈME PARTIE

L'œuvre de la sanctification sacerdotale.

4. — La foi, lumière à la clarté de laquelle doit se réaliser toute la sainteté sacerdotale.
5. — La vertu de religion.

---

(1) On lira de lui dans ce numéro de pénétrantes études sur la doctrine marmionienne.

6. — Le péché, obstacle à la vertu de religion.
7. — L'esprit de componction.
8. — Humilité et obéissance.
9. — L'amour de Dieu.
10. — Le zèle des âmes.

TROISIÈME PARTIE

Moyens de sanctification sacerdotale.

11. — La sainte Messe.
12. — La communion eucharistique.
13. — La dévotion à la Passion.
14. — L'office divin.
15. — L'oraison.
16. — Le culte du Saint-Esprit.
17. — Agir au nom de Jésus-Christ.
18. — Le prêtre, fils de Marie : « Ecce Filius tuus ».

La conférence 1 : **Le sacerdoce du Christ** *comprend 5 sections :*

A. — La glorification essentielle en Dieu.
B. — La consécration sacerdotale du Christ.
C. — Prérogative unique du sacerdoce du Christ : prêtre et hostie.
D. — Les actes du sacerdoce du Christ :
   a) L'acte sacerdotal initial : *Ecce venio.*
   b) La Cène.
   c) Le sacrifice suprême de la croix, renouvelé à la messe.
E. — Le sacerdoce céleste.

Nous donnons ici le texte des trois premières sections : A., B., C.

Maredsous. Dom R. Thibaut.

Le Sacerdoce du Christ

CHAPITRE PREMIER

I. - La glorification essentielle en Dieu.

SAINT Paul, qui nous révèle tant de mystères, nous dévoile aussi combien l'absolue dépendance de toute créature à l'égard de la puissance souveraine de Dieu, oblige l'homme à rendre gloire à la divine majesté. *Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia; Ipsi gloria in saecula. Amen* (*Rom.*, 11, 36). — A la Trinité toute gloire!

En lui-même, Dieu se glorifie d'une louange parfaite, infinie. Tout le cantique des anges et celui de l'univers n'ajoutent rien à cette gloire essentielle.

Néanmoins l'hommage que Dieu exige et attend de sa créature doit participer à cette glorification intime propre à la vie même de Dieu. Selon le plan divin, la gloire que l'homme doit rendre au Seigneur dépasse la religion naturelle; elle doit monter vers la Trinité par le sacerdoce de Jésus-Christ, seul médiateur attitré entre la terre et le ciel.

Telle est la prérogative magnifique du sacerdoce du Christ et de ses prêtres : c'est d'être ordonné, par les décrets de la divine sagesse, à offrir à la Trinité, au nom de l'humanité et de l'univers, l'hommage de glorification que Dieu agrée. La grandeur de ce sacer-

doce, c'est de faire partie essentielle de l'œuvre sublime du retour de la création à Dieu, pour lui rendre gloire de la manière voulue et établie par Lui-même.

Avec le respect d'une foi vive, fixons notre regard sur le mystère de cette glorification célébrée au sein de sa Trinité; elle existait avant tous les siècles, comme Dieu même, et durera sans fin, *sicut erat in principio et nunc et semper*. Cette glorification est le modèle parfait, l'exemplaire transcendant de toute louange humaine ou angélique. Nous sommes appelés à nous y associer ici-bas et au ciel. C'est là notre sublime destinée.

En quoi consiste cette glorification au sein de la Trinité?

Le Père engendre le Fils et il lui donne sa nature, sa vie, sa divinité; et le Fils, par le mouvement de sa filiation, fait refluer dans le sein du Père tout ce qu'il reçoit de lui. Le Fils tient de son Père le don sacré par excellence : le don de la vie même du Père; le Père en l'engendrant lui communique ses perfections, sa béatitude, tout ce qu'il est, excepté sa propriété d'être Père. Le Fils par un mouvement de retour, dans un élan d'amour infini, rapporte au Père tout ce qu'il en reçoit, excepté sa propriété d'être Fils; de cette donation mutuelle procède l'Esprit-Saint qui reçoit du Père et du Fils et qui fait refluer vers le Père et le Fils, dans un embrassement de dilection infinie, tout ce qu'il tient d'eux.

Comme image parfaite, adéquate, du Père, le Verbe est tout spécialement la splendeur de sa gloire, *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus* (*Hebr.*, 1, 3). Engendré du foyer de toute vie et de toute lumière, il reflue dans le sein du Père lui rapportant ce qu'il est : *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt* (*In.*, 17, 10). Par un mouvement de louange propre à sa Filiation, le Fils retourne donc incessamment au Père comme son cantique éternel.

Dans son essence, Dieu n'est pas seulement *magnus*,

mais encore *laudabilis nimis* (*Ps.*, 47,2 et 144,3). Il est d'une souveraine convenance qu'il reçoive la gloire qui répond à sa grandeur, à sa majesté. Il sied qu'il soit glorifié en lui-même par une louange infinie, c'est-à-dire adéquate à l'abîme de puissance, de sagesse, d'amour, qui est en lui. Dieu aurait pu ne pas créer; il aurait pu demeurer seul dans la solitude sacro-saint de la Trinité. Là, dans la donation réciproque que se font, dans un mutuel amour, les divines personnes, Dieu se rend à lui-même une louange parfaite, répondant à toutes ses perfections. Telle est la glorification suprême appartenant nécessairement à la vie même de la Trinité. Aimons à porter fréquemment sur elle notre regard de foi.

Pourrait-on voir en cette glorification éternelle comme un acte de sacerdoce? Non, certes, et voici pourquoi.

Dans la Sainte Trinité, les divines personnes sont égales en puissance, en éternité, en majesté. On ne peut donc supposer entre elles une subordination ou une infériorité quelconque.

Or, le sacerdoce est, de par sa nature, un office de médiation pour offrir le culte à la divinité. Ce culte sera toujours et la reconnaissance d'une infériorité et l'expression d'un hommage.

Aucune personne divine, n'étant inférieure et ne devant un culte à la divinité, ne pourra jamais être considérée comme exerçant un rôle de médiateur ou de pontife vis-à-vis des deux autres. Il n'y a donc aucun sacerdoce possible dans la glorification éternelle et sublime que Dieu se rend en sa Trinité.

C'est pourquoi, en Jésus-Christ, le sacerdoce appartient en propre, non au Verbe, mais à son humanité sainte. Le Verbe n'est pontife que par son incarnation; son sacerdoce est une prérogative exclusive de son humanité.

Saint Paul dans l'épître aux Hébreux, nous a laissé une célèbre définition du sacerdoce. « Tout pontife, dit-

il, est choisi parmi les hommes; il est préposé aux autres hommes en ce qui concerne le culte de Dieu, afin d'offrir des dons sacrés et des sacrifices d'expiation pour les péchés ». *Omnis pontifex ex hominibus assumptus; pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (*Hebr.*, 5, 1).

Le prêtre ou le pontife est donc celui qui, au nom du peuple, en qualité de médiateur, offre à Dieu les oblations et les sacrifices appartenant au culte. En retour, c'est lui qui est élu par Dieu pour communiquer aux hommes les dons divins de grâce, de miséricorde et de pardon.

L'excellence toute spéciale du sacerdoce, c'est le rôle de médiateur par lequel, au nom des hommes, le prêtre rend à Dieu le culte qui le glorifie, selon les exigences de sa sagesse et de sa sainteté.

II. - La consécration sacerdotale du Christ.

D'où le Christ tient-il donc son sacerdoce? Saint Paul nous donne la réponse à cette question. Il commence par nous dire que le sacerdoce est quelque chose de tellement grand, de tellement sublime que personne, pas même la sainte humanité de Jésus, n'a pu vouloir s'arroger la gloire du sacerdoce : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo. Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret.*

Puis l'apôtre nous dit : « C'est le Père lui-même qui a constitué le Christ Prêtre éternel; ce pontificat suprême, le Christ l'a reçu de celui qui lui a dit : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* » Et, au dire de saint Paul, le Père lui dit encore : « Selon une autre parole de l'Ecriture : *Tu es sacerdos in æternum.* » (*Hebr.*, 5, 4-6)

Le sacerdoce est donc un don du Père, don sublime

reçu par l'humanité de Jésus. Dès que le Verbe se fit chair, le Père éternel contempla son Fils avec une complaisance infinie. Il le reconnut comme unique médiateur entre le ciel et la terre, le prêtre à jamais.

Comme prêtre, il aura le privilège immense de réunir en lui l'humanité entière afin de la purifier, de la sanctifier en son sacrifice et de la ramener au sein de Dieu. Par là, il donnera au Seigneur une gloire infinie dans le temps et dans toute l'éternité. C'est donc dès le premier instant de l'Incarnation que le Fils a été constitué médiateur et pontife; mais, pour lui, il ne fallait pas, comme pour les autres prêtres, une onction extérieure qui le consacrât, Il reçut une onction, tout intérieure et sublime.

L'âme de Jésus ne devait pas non plus être marquée d'un « caractère » sacerdotal, indélébile, comme la nôtre au jour de notre ordination. Pourquoi? Nous touchons ici le fond du mystère. Par l'union hypostatique, le Verbe pénètre et possède la sainte humanité. Il est lui-même l'onction infinie qui la consacre. Au moment de l'Incarnation, la divinité du Verbe s'est épandue en plénitude sur cette humanité qu'elle s'unissait : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (*Ps.*, 45, 5).

Le Verbe oignit Jésus; il fut son onction. Le moment de l'Incarnation fut donc celui de la consécration sacerdotale du Christ, parce que, de par son union hypostatique, il fut marqué à jamais comme unique et éternel médiateur entre l'homme et Dieu : *Unxit te, Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis* (*Ps.*, 44, 9).

Le sacerdoce du Christ est donc l'émanation de l'union hypostatique. Jésus est le « sacerdos » par excellence. Tout pouvoir de médiation détenu ici-bas par ses prêtres ne leur sera donné, jusqu'à la fin des temps, que par participation au sien : il est la source unique de tout le sacerdoce qui glorifie Dieu de la manière dont Dieu entend être glorifié.

Si nous voulons mieux comprendre encore le mystère de cette sublime consécration sacerdotale, allons en pensée à Nazareth, et là, assistons, pleins de foi, à la scène si intime où l'ange annonça à Marie qu'elle allait devenir la Mère de Dieu. Quand l'envoyé du ciel lui dit : *Spiritus sanctus superveniet in te,* la sainte Vierge répondit : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (*Lc.*, 1, 35, 38). A ce moment, le Verbe s'est fait chair, et le premier prêtre a été consacré, et on a entendu ce cri dans le ciel : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Ps.* 109, 4).

Revenons à cette page de l'Evangile. Avec vénération, approchons-nous. Voyons Marie en prière, pleine de grâce. L'ange est envoyé en ambassade pour transmettre un message. Lequel? Que le Verbe a choisi le sein de la Vierge comme chambre nuptiale où il épousera l'humanité. Et quand elle répondit : *Ecce ancilla domini*, en ce moment Marie devint vraiment la Maison d'or, l'Arche d'alliance, le Tabernacle où la nature humaine de Jésus tirée du néant et unie au Verbe fut, par cette union même, consacrée Prêtre pour l'éternité.

Le prêtre étant appelé, selon la pensée divine, à glorifier Dieu parmi les hommes, on comprend aisément pourquoi Jésus, comme l'attestent les Evangiles, vécut d'un immense désir de glorifier le Père.

La grâce d'union l'avait consacré prêtre, mais l'action de l'Esprit-Saint répandait en lui la grâce sanctifiante et élevait et dirigeait chacun des mouvements de son âme bénie; il les adaptait merveilleusement à agir toujours en conformité avec sa dignité de Fils de Dieu et avec l'excellence de son sacerdoce rédempteur.

Dès l'incarnation, l'âme de Jésus fut associée et comme entraînée dans le mouvement de louange propre à la seconde personne divine. Par son union à la nature humaine, le Verbe tout en demeurant ce qu'il est comme Dieu, commença à glorifier le Père sous une

forme nouvelle, celle de la créature. De même que *in forma Dei*, il se rapporte tout entier au Père étant sa splendeur et sa gloire, ainsi en son humanité, *in forma servi*, Jésus ne vit que pour manifester le nom du Père, pour établir son règne, pour accomplir sa volonté. Comme la vie divine du Verbe est *tota ad Patrem*, toute la vie humaine de Jésus est *propter Patrem, in his quæ Patris ejus sunt* (*Cf.*, *Lc.*, 2, 40). Cette glorification du Père qui élève sans cesse son âme et la fait communier au cantique du Verbe est pleinement conforme à la vérité de sa nature créée et à son union avec toute la race des pécheurs.

Cette glorification est, fondamentalement, un hommage d'adoration. Qu'est-ce que l'adoration ? L'adoration est l'aveu, devant la divinité, d'une infériorité allant jusqu'au néant. Adorer, c'est reconnaître l'absolue souveraineté de Dieu, par un abaissement total. Ce fut là l'hommage rendu sans cesse à la divinité par l'humanité sainte de Jésus. Elle joignait à cette adoration, ses supplications, ses expiations, ses actions de grâces.

Tous ces mouvements intérieurs du Sauveur, non moins que ses actions étaient théandriques au sens large du mot, émanant à la fois de Dieu et de l'homme. La majesté de la personne du Verbe conférait à ces actes religieux de culte une dignité divine : *Actio est suppositi*, et, ici, le *suppositum* est divin.

En tant que Verbe, Jésus ne peut s'abaisser devant la majesté du Père, car il la glorifie en étant son égal : *Ego et Pater unum sumus* (*In.* 6, 58). En tant qu'homme, il peut dire : *Pater major me est* (*In.*, 10, 30, 14, 28) et pour glorifier le Père au nom de l'humanité pécheresse, il peut non seulement adorer, mais expier, souffrir, être immolé, sacrifié.

III. - La prérogative unique du sacerdoce du Christ : prêtre et hostie.

Vous le savez, dans l'Ancien Testament, le prêtre et la victime étaient distincts. Dans les sacrifices d'expiation, par exemple, le sacrificateur immolait la victime après l'avoir substituée à ceux pour qui on offrait le sacrifice; il étendait les mains sur elle, la chargeant, par ce geste, des délits du peuple, et lorsqu'elle recevait le coup de mort, c'était, de quelque manière, la multitude qui était mystiquement immolée. Par cette substitution, la victime prenait symboliquement la place des coupables et recevait les coups qui auraient dû être portés aux criminels. Le prêtre qui offrait cette victime était bien distinct d'elle.

Revenons maintenant à la grandeur stupéfiante du sacerdoce du Sauveur. Au calvaire et au saint sacrifice de l'autel, le pontife suprême et la victime sainte ne font qu'un.

Le sacrifice est divin et par la dignité de celui qui l'offre et par la victime qui est offerte.

Pour le mieux graver dans notre cœur, redisons-le : Jésus, Pontife de la gloire du Père, offre le sacrifice dont lui-même est la victime sainte. Il le fit à la croix, et il continue de le faire au sacrifice de la messe. Par là, il rend au Père toute gloire, au nom de l'humanité entière. En sa personne, le sacrificateur et la victime sont identiques, et, ensemble, ils forment cette louange, cet hommage parfait, qui glorfie Dieu, satisfait pleinement à la majesté divine lésée par les péchés du monde et mérite toute grâce conduisant à la vie éternelle.

Le *Consummatum est*, prononcé par le Christ au moment suprême (*In.*, 19. 30), était à la fois le dernier soupir d'amour de la victime ayant tout accepté et tout souffert, avec un entier don de soi, et la solen-

nelle attestation du Pontife affirmant que l'acte suprême de son sacerdoce rédempteur était achevé. Dans l'unité de la personne du Sauveur, tant au Calvaire qu'à la messe, les dispositions de la victime sainte correspondent parfaitement à l'attitude du prêtre.

Jésus se présente à son Père comme *prêtre parfait*, parce que son humanité, unie hypostatiquement à la divinité, était consacrée pour accomplir cette fonction sublime et que le Saint-Esprit dirigeait ses pensées, ses sentiments, ses vouloirs pour réaliser cette oblation, comme il convenait au Fils de Dieu. *Per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo* (*Hebr.*, 9, 14), dit admirablement saint Paul,

Jésus était aussi *victime parfaite*, parce que, par un mouvement de ce même Esprit, il s'est laissé immoler à la gloire de Dieu. L'Esprit le remplissait des dispositions de soumission et d'amour qui seyaient à l'Agneau portant les iniquités humaines.

Arrêtons-nous un instant à méditer l'admirable mystère de ces dispositions intérieures de Jésus.

L'attitude du prêtre souverain était toute faite de révérence, et d'adoration profondes. Et quelle était la source de cette attitude? La connaissance parfaite qu'avait le Verbe incarné de la majesté de son Père, *Patrem immensæ majestatis*. Jésus connaissait son Père comme aucune créature ne pourra jamais le connaître : *Pater juste, mundus te non cognovit, ego autem te cognovi* (*In.*, 17, 25) disait Notre-Seigneur dans sa dernière prière sacerdotale. Cette connaissance jetait son âme dans l'adoration devant la grandeur infinie de son Père. Par la vision béatifique, Jésus plongeait le regard dans les profondeurs de la divinité. Il voyait les perfections de Dieu ou plutôt, il voyait que Dieu est la suprême perfection. Il comprenait les droits souverains de sa justice, sa sainteté absolue, son incommensurable bonté : bonté dont nous n'avons, tant que nous sommes ici-bas, qu'une très

faible idée. Il en avait une connaissance si approfondie que saint Paul a pu dire : « Tous les trésors de la sagesse et de la science divine sont cachés en lui ». *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (*Col.*, 2, 3). Et non seulement cela, mais il a été broyé sous le poids de cette justice, et son cœur a été rempli de cet esprit de crainte révérentielle et de cette profonde adoration qui doivent animer le sacrificateur. Prêtre parfait, Jésus offrait une victime parfaite, et cet hommage a rendu une gloire infinie au Père.

En Jésus considéré comme victime, comme hostie, qu'elle est l'attitude fondamentale? C'est encore l'adoration, hommage suprême de la créature rendu au Créateur. Mais dans la victime, cette adoration prend une forme passive, elle s'exprime par l'acceptation de l'anéantissement, de l'immolation, de la mort pour témoigner ainsi sa subordination absolue à Dieu, reconnaître sa grandeur infinie et satisfaire par là pour les péchés du monde. Vous voyez que l'attitude de la victime correspond parfaitement à celle du prêtre, quoique sous des aspects différents.

Nous devons considérer les desseins de Dieu non pas d'après notre petite sagesse d'un jour, mais d'après la Sagesse éternelle, comme Dieu les a conçus et réalisés. Ne regardons pas ce que Dieu, dans sa puissance absolue, aurait pu faire, mais ce qu'il a voulu faire. Il est certain que si Dieu l'avait jugé bon, il aurait pu pardonner tous les péchés sans exiger d'expiation proportionnée, « *condigna* », à la grandeur de l'offense faite à sa majesté.

Le décret de la passion et de la mort de Jésus émane certes de la sainteté et de la sagesse de Dieu, mais aussi de sa libre volonté. Cependant, ce décret, une fois porté, est irrévocable et absolu. Dieu aurait pu vouloir autre chose, mais une fois qu'il a décrété que le monde ne serait sauvé que par la mort du Christ, Il

ne revient pas sur cet acte de sa volonté libre. Donc, sans l'effusion du sang de Jésus, sans l'immolation de Notre-Seigneur, il n'y a pas pour nous de rémission possible des péchés, ni d'accès ouvert vers Dieu.

C'est pourquoi le Christ venant en ce monde, a pris un corps de victime, un corps sujet à la fatigue, à la souffrance, à la mort. L'ombre du Calvaire était toujours sur son âme; il vivait d'avance toutes les péripéties de sa passion. Il avait tout devant les yeux : la trahison de Judas, les moqueries d'Hérode, la flagellation et toutes les avanies que lui feraient les soldats de Pilate. De temps en temps, cela se trahit dans l'Evangile. Nous le remarquons, par exemple, quand il arrive devant Jérusalem, cette ville couverte du sang des prophètes, et qu'il dit à ses disciples : « Voici que le Fils de l'homme sera livré aux Gentils; il sera tourné en dérision, flagellé et conspué. *Ecce Filius hominis tradetur gentibus, et illudetur, et flagellabitur et conspuetur* (*Lc.*, 18,32).

Nous voyons la même chose sur le Thabor. Là, à ses apôtres éblouis, le Christ se montre dans toute la gloire de sa sainte humanité irradiée de la splendeur divine. Alors « Elie et Moïse leur apparurent s'entretenant avec Jésus » (*Mc.*, 9,3). Et de quoi parlaient-ils? Saint Luc nous le dit : Ils s'entretenaient avec lui de sa passion. *Dicebant excessum ejus quæ completurus erat in Jerusalem* (*Lc.*, 9, 31). La Passion est bien le point culminant de toute la vie terrestre de Jésus. Le Christ n'est-il pas venu dans ce monde pour y mourir pour nous, pour réconcilier les fils avec leur Père? D'une façon admirable, il a accompli, en victime sainte, tout son programme de vie.

Tertullien a dit cette grande parole: « Personne n'est père comme Dieu est notre Père » : *Tam Pater nemo, tam pius nemo* (1). Eh bien, nous pouvons aussi dire :

(1) *De Pœnitentia*, n° 8.

personne n'est frère comme Jésus est notre frère. *Nemo ita frater ac ille.* Vous connaissez les paroles de saint Paul. D'après lui, dans l'éternelle prédestination, le Christ est *primogenitus in multis fratribus.* (*Rom.*, 8, 29). Ailleurs, il dit : *Non confunditur fratres eos vocare* (*Hebr.*, 2, 11). Et le Christ lui-même, après sa Résurrection, qu'a-t-il dit à Madeleine? *Vade ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (*Jo.*, 20, 17). Et quel frère ! Il prend sur lui tous nos péchés. Il est le meilleur frère qui puisse exister. C'est un Dieu qui veut être notre frère, et Dieu fait parfaitement ce qu'il fait : il a donné sa vie pour nous manifester jusqu'à quel point il nous aimait : *Majorem caritatem...*

Le Christ était, comme l'écrit saint Paul, le Pontife sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux qui n'a pas besoin comme les prêtres d'offrir tous les jours des sacrifices, d'abord pour leurs propres péchés, ensuite pour ceux du peuple. *Pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus et excelsior cœlis factus : qui non habet necessitatem, quotidie, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi* (*Hebr.*, 7, 26-27).

Et cependant, il se savait être en même temps la victime destinée à l'immolation de la croix pour la rémission des péchés du monde. Il portait de quelque manière leur poids écrasant : il n'avait pas cependant la contrition des péchés; on ne pourrait le dire, car il n'était pas un pénitent, mais il éprouvait souvent une tristesse mortelle de se voir accablé de leur fardeau. N'a-t-il pas dit, au jardin des oliviers, « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (*Jn.*, 20, 17).

Jésus a donc partagé nos infirmités et nos faiblesses. Ayant ressenti nos tristesses et nos douleurs, il sait par sa propre expérience compatir à nos peines. *Non enim habemus pontificem qui non possit compati*

infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitidine, absque peccato (*Hebr.*, 4, 15) : « Nous n'avons pas, dit saint Paul, un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités : il a été tenté lui-même en toutes choses, comme nous, hormis le péché. »

Le christocentrisme de Dom Columba Marmion

Un classique peut-il être original ? — Oui, dans la mesure même où il est classique par souci de vérité et de sincérité. C'est le cas de Dom Marmion. Et ceci précisément quant à la place centrale qu'il donne au Christ dans sa doctrine spirituelle.

Certes, sur ce point, il fait sien le bien commun, l'Evangile et saint Paul. Tous les docteurs avant lui n'ont-ils pas vu dans le Fils de Dieu la seule voie qui conduit au Père et la vie même de l'âme ? Mais il a une manière si personnelle d'expérimenter, de remettre en valeur ces vérités de foi, qu'il se distingue de tout autre. Il semble le premier à comprendre le Christ comme notre tout. Et par cette fraîcheur de découverte, il garde toujours saveur et attrait. Comme un classique, il est nouveau.

Or, seule cette nouveauté nous intéresse ici. C'est elle que nous voudrions saisir et dépeindre. Mais comment la découvrir ? — En pénétrant à l'intérieur même de sa doctrine, pensée concrète qui s'est formée en lui sous la lumière du Saint-Esprit et qui exprime sa vie intérieure, son intelligence propre du dogme chrétien. L'ayant ainsi atteinte dans sa source vive, nous pourrons alors observer ses traits originaux : ceux qui la définissent en elle-même, et la font distinguer.

Le point de vue adopté nous rendra profondément tributaire de Dom Thibaut. Car ses ouvrages laissent peu

de chose à trouver sur le grand et saint Abbé de Maredsous. Mais il a fait pour nous une si belle moisson, qu'en glanant sur ses pas on peut encore espérer lier une bonne gerbe (1).

I. - Sa formation.

Comment s'est formé le christocentrisme de Dom Marmion ? Quelle en est la source profonde ? l'intime loi de croissance ?

— L'histoire ne peut éclairer sa toute première origine. L'auteur l'a vécue mais trop peu racontée. Avant son noviciat, il n'a pas de doctrine christocentrique propre. Dès son noviciat, il en possède une. Ce fait nous déconcerte. Si bien que nous croyons assister, non pas à la recherche hésitante, mais à la soudaine trouvaille d'une idée vitale. Disons mieux : à la prise de conscience d'une forme personnelle de vie intérieure toute unifiée en Jésus-Christ.

En 1886, à 28 ans, il entre, lui, Irlandais, à l'abbaye de Maredsous, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il a cinq années de sacerdoce, une expérience variée. Vicaire à Dundrum, professeur de philosophie et directeur de conscience au grand séminaire de Clonliffe, chapelain de religieuses et aumônier de prisons, de quel apostolat n'a-t-il pas un peu tâté ? A ce degré de maturité, bien des traits de sa physionomie spirituelle apparaissent déjà. Aucun d'eux, cependant, ne laisse pressentir cette intelligence particulière du Christ, notre vie, qui sera la sienne.

Mais parcourez ses notes de novice, de janvier à octobre 1887 (2). Les traits originaux de l'homme intérieur s'y révèlent aussitôt. En tête, une maxime de vie, qui exprime toute l'ardeur présente et tout le dessein futur de son cœur : « Glorifier le Fils, et par le Fils, le Père qui nous

(1) Voir surtout : *Un maître de la vie spirituelle, Dom Columba Marmion...*, qui est un chef-d'œuvre de biographie spirituelle; et *L'union à Dieu dans le Christ, d'après les lettres de direction de Dom Marmion.*

(2) Cf. *Un maître de la vie spir.*, pp. 59-75. Dom Thibaut cite les textes les plus significatifs.

l'a donné. » Puis, ici et là, se font jour : « un grand désir d'aimer Jésus », de le « prendre pour unique ami »; le sentiment « de sa présence proche », « du caractère honorable et paternel de Dieu »; l'intelligence de l'abnégation nécessaire « pour suivre Jésus de près ».

Désormais, Jésus est bien là, au premier plan de la conscience, éveillant et centrant toute la vie de foi. Et le novice sent que pour être agréable à Dieu, il lui faut se conformer à Jésus-Christ dans ses dispositions intérieures, prier avec le même esprit filial : « Nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, et nous devons, en toute humilité et simplicité, traiter Dieu comme un Père » (3). Telle est bien l'intuition première. Elle donne le sens de la doctrine dans son rapport vivant à l'expérience de l'homme.

Comment donc l'expliquer ? — Je réponds par un refus d'explication. Ne faut-il pas invoquer ici le mystère impénétrable de la personnalité et celui de la grâce ? Le Frère Columba voit de telle sorte, parce qu'il est lui et non pas un autre; parce que le Saint-Esprit lui donne cette lumière pour une mission personnelle dans l'Eglise. Mais j'ajoute aussitôt : la cause immédiate qui provoque l'éclosion de sa pensée profonde, qui le révèle enfin à lui-même, c'est, n'en doutez pas, la vie bénédictine.

Une vie qui lui apporte, d'abord, solitude et froissements. Dom Thibaut a trop finement analysé l'épreuve singulière du novice irlandais — bel arbre de plein air, exubérant, taillé maintenant pour un jardin français — pour qu'on ait besoin de la souligner encore. Mais une vie qui, par là même, le force à se jeter « tête baissée entre les mains de Dieu » et lui fait « trouver tout en Lui ». Et une vie qui lui découvre magnifiquement le Christ-Jésus.

Tous les jours, il médite, en effet, cette merveille chrétienne qu'est la Règle de saint Benoît (4). Et le Patriarche des moines d'Occident lui fait comprendre la vie monastique comme un retour à Dieu « par le labeur de l'obéis-

(3) *Op. cit.*, p. 69.

(4) *La Règle de saint Benoît*, col. Pax, pp. 1, 2, 17, 25, 31, 89, 118, 119, 143.

sance », dans le renoncement aux « propres volontés », en militant « sous le vrai roi, le Seigneur-Christ ». Il lui demande de n'avoir « rien de plus cher que le Christ », de ne rien préférer à son amour, de briser contre lui les mauvaises pensées. Par une admirable vue de foi, il lui montre le Christ faisant l'unité et l'égalité de tous les hommes, présent dans les malades, les hôtes, les pauvres, les Frères, mais surtout dans l'Abbé. Car celui-ci, dans le monastère, tient sa place, et reçoit ce nom même d'Abbé en son honneur et par son amour.

Bien plus, il lui révèle, dans leur sens le plus plénier, ces deux dispositions fondamentales du Cœur de Jésus-Christ, l'humilité et l'obéissance, dont le novice fera ses vertus propres. Au point que, chez lui, le respect souverain de Dieu se pénétrera toujours d'une confiance d'enfant, et que la soumission à la volonté du supérieur aura la qualité du plus sublime holocauste d'amour offert au Seigneur des hommes.

C'est donc, en somme, une attitude foncière d'âme conforme à celle du Christ, que prend ici et pour toujours, Columba Marmion. En la mettant en lumière, nous croyons avoir dit l'essentiel sur la source de son christocentrisme.

***

Mais il nous reste à bien saisir la loi intérieure selon laquelle cette doctrine, jaillie de la vie même, va se développer. Or, nous la voyons tendre, dans un mouvement continu, sans brusques mutations, vers une simplification et un enrichissement toujours plus profonds. Simplification pratique due à l'expérience de la vie de foi; élargissement doctrinal dû à la culture théologique.

Les deux s'opèrent ensemble, l'élan spirituel et la connaissance se prêtant un mutuel secours. Cela, pour le principal, de la profession religieuse à l'abbatiat. Donc, en l'espace de vingt ans environ — 1888-1909 — les dix premiers passés à Maredsous, les dix derniers, au Mont César, à Louvain. Et la conjonction de ces deux tendances explique l'ampleur et l'unité de cette pensée vivante, l'harmonie de ses traits opposés.

La simplification : Dom Marmion la signale lui-même

en deux lettres écrites de Louvain à Dom Hildebrand de Hemptinne, Primat de l'ordre (5), 1er juin 1901 : « Ma vie intérieure tend de plus en plus vers une grande simplicité. J'ai compris que la perle précieuse dont parle l'Evangile, est Jésus-Christ, *qui factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio...* » — 26 décembre 1002 : « Il me semble que ma vie intérieure devient de plus en plus simple : elle tend à unifier ma volonté avec celle du Père éternel par Jésus-Christ. » Mais cette tendance, dont il a maintenant la conscience claire, se découvre, à l'analyse, bien antérieure. Je la vois déjà s'exprimer en ces trop rares notes qui décrivent son cheminement spirituel après sa profession solennelle — 1891 — voire dès l'émission de ses vœux simples — 1888. Période redoutable. La stabilité lassera-t-elle sa patience ? L'activité matérielle, la diversité des emplois, disperseront-elles son cœur ? — Non, car Jésus éclaire toute la demeure intérieure. Et ses lumières lui font comprendre et unifier tout exercice de vertu : componction du cœur, mortification, obéissance, charité fraternelle.

Par instinct surnaturel et non moins par expérience, Dom Marmion découvre que « Jésus est tout pour nous » (6). Cette formule prend dès lors chez lui importance de leitmotiv. Elle veut dire : « De nous-mêmes nous ne pouvons rien. » Nous ne sommes que misère et péché. Mais nous sommes infiniment riches en Jésus-Christ. Ses mérites sont nôtres, si nous lui sommes unis par la grâce. « Toute cette doctrine, écrira-t-il, est contenue dans deux textes : « Sans moi vous ne pouvez rien faire »; « je peux tout en celui qui me fortifie » (7).

La conséquence ? — Une attitude d'absolue confiance. « Plus je sens et avoue ma totale indignité, plus je glorifie en moi les mérites de Jésus et la miséricorde divine, si toutefois je prie avec confiance » (8). Mais aussi la lucide vision du but et du chemin. Nos œuvres n'ont de valeur surnaturelle que par leur union aux mérites du Christ :

---

(5) *Un maître de la vie spir.*, pp. 167 et 171.
(6) *Op. cit.*, pp. 107; 103.
(7) *Op. cit.*, p. 118; *Jo.*, 15, 5; *Phili.*, 4, 13.
(8) *Op. cit.*, p. 78.

« Il s'ensuit que mon grand but doit être de m'unir aussi intimement que possible à Jésus-Christ et à ses souffrances dans toutes mes actions — et ainsi ce à quoi je suis matériellement occupé importe peu » (9). Union qui doit particulièrement se réaliser dans la prédication « pour enseigner avec onction et toucher nos auditeurs » (10). Mais d'abord dans la prière, l'œuvre la plus haute du moine. « Dans la prière, surtout à l'office divin, je trouve un grand secours à m'unir à Jésus dans sa qualité de chef de l'Eglise et d'avocat auprès du Père. » N'est-il pas « le lien d'or entre toute la création et l'adorable Trinité » ? et selon l'image de sainte Gertrude, « la harpe », par laquelle toute louange doit résonner, même celle des Anges, pour être agréable à Dieu ? (11).

Ainsi, pour une conscience de plus en plus aiguë que tout est grâce, et que le Père nous donne toute grâce dans son Fils, Dom Marmion en arrive à une voie spirituelle toute simple, où l'âme parfaitement ouverte aux munificences de l'Amour, ne dépend plus que du Christ et de son Esprit. « Pour moi Jésus est tout. » Ces cinq mots limpides l'expriment toute entière. Ne font-ils pas invinciblement songer à la petite voie d'enfance spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? — telle du moins qu'une remarquable étude historique vient de nous la révéler ? (12).

Mais un enrichissement doctrinal accompagne et féconde cette synthèse pratique. Si bien qu'on ne peut plus la réduire à une simple intuition, si profonde qu'elle soit. De plus en plus, Dom Marmion lit dans son expérience propre une loi pour tous. Sa réflexion s'élargit aux dimensions du dogme, en même temps que sa vie intérieure se concentre. Dans ses notes intimes, dans ses lettres de direction, c'est une véritable construction intellectuelle, au plan grandiose, aux éléments articulés qui s'ébauche à nos yeux : celle de la future trilogie.

---

(9) *Op. cit.*, p. 79.
(10) *Op. cit.*, p. 104.
(11) *Op. cit.*, pp. 85 et 103.
(12) André Combes, *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, chap. VIII.

Or cette doctrine s'élabore au rythme d'une culture toujours en progrès. Cette culture, quelle est-elle ? — Non pas celle d'un savant, mais celle d'un théologien, ou plutôt d'un grand spirituel dont le Christ est toute la sagesse. Etudions-la dans son devenir.

Le premier enseignement dogmatique reçu à Rome, au collège de la Propagande, d'un thomiste intelligent et fervent, Satolli, a révélé au jeune séminariste de 22 ans le sens spirituel de la théologie et la richesse unique de la Somme. La réflexion personnelle fera germer et croître cette semence d'école. Ceci, lentement, mais sans arrêt. Car, chose qui ne laisse pas de surprendre, cet Irlandais jovial et primesautier a le goût des vérités de fond, un esprit vigoureux et toujours en mouvement, et le précieux souci d'appuyer son effort ascétique sur la science de foi.

Mais à quelles sources sa méditation continue va-t-elle puiser ? — A des sources peu nombreuses, mais toutes pures : la liturgie, les Ecritures, la théologie de saint Thomas.

Certes, Dom Marmion est très friand d'hagiographie. Il a lu les principaux auteurs spirituels, sauf, peut-être, ceux qui relèvent de saint François d'Assise et de saint Ignace (13). Mais il est trop personnel pour s'en inspirer beaucoup, même de Louis de Blois. Fait plus notable encore, il connaît peu la littérature patristique. La doctrine, en ses fruits savoureux, le captive bien plus que son développement historique et les tâtonnements de sa découverte. Et l'on s'explique ainsi que la crise intellectuelle du modernisme, atteignant sa phase aiguë à l'époque même de son enseignement à Louvain — 1889-1909 — n'ait pas eu le moindre retentissement sur sa pensée.

Par contre, la liturgie, qu'il vit dans un très profond esprit de religion, remplit son âme du mystère du Christ. Ses notes en font foi, la plupart datées de quelque fête liturgique, ou directement inspirées par le texte de la messe ou de l'office du jour. Nul n'apprécie plus justement sa richesse doctrinale et sa valeur d'enseignement. Il

(13) *Un maître de la vie spir.*, p. 426-27. Dans sa note sur les sources de Dom Marmion, Dom Thibaut ne cite aucun auteur franciscain ou jésuite.

l'écrira plus tard : « Aucune instruction n'est si lumineuse et authentique, si parfaitement adaptée à l'intelligence des simples fidèles que celle qui est contenue dans les prières, les leçons, les rites de la liturgie.... » Suit une très précieuse confidence : « C'est dans la liturgie que j'ai appris à connaître saint Paul et les Evangiles » (14).

C'est donc en approfondissant la loi de sa prière que Dom Marmion a pénétré la loi même de sa foi. Et ceci dans sa source divine, l'Ecriture. La voix de l'Epouse l'a introduit en ce temple spirituel où s'entend la parole de l'Epoux. Et il a acquis une connaissance intérieure des Livres Saints très étendue. L'immense table des textes cités ou commentés dans ses œuvres, que nous offrent si utilement les *Mélanges Marmion,* le montre au simple regard (15).

Mais, notons-le bien, il s'est avant tout nourri des parties de l'Ecriture les plus révélatrices de Jésus-Christ : des psaumes et d'Isaie, pour l'Ancien Testament; des Evangiles et des Epîtres de saint Paul, pour le Nouveau. De saint Paul, son auteur de prédilection, il s'est merveilleusement assimilé l'esprit et les grands thèmes doctrinaux. Entre autres, celui de notre prédestination éternelle à l'adoption des enfants, par Jésus-Christ et en lui; celui de notre vie pour Dieu dans le Christ. De saint Jean, dont il a fait l'exégèse, au Mont César, en 1905, il apprend surtout à « considérer Jésus dans la parfaite dépendance de son Père »; à donner pour unique but à sa vie « celui que Dieu se fixe à lui-même : la gloire de son Fils Jésus ». Ici, la dépendance de Dom Marmion est si vitale, que les sentiments et les formules mêmes des deux apôtres passent, et dans ses ouvrages généraux, et dans ses notes les plus personnelles. Un exemple : Cette consécration à la sainte Trinité où culmine sa vie intérieure à Louvain, n'est-elle pas de Jean ? n'est-elle pas de Paul ? (16).

Cependant, l'Ecriture ne suffit pas à rendre compte de

---

(14) *Op. cit.*, p. 483.

(15) *Mélanges Marmion*, pp. 183-241.

(16) *Consécration à la sainte Trinité.* Texte et commentaire par Dom Marmion, p. 11.

la forme élaborée de son christocentrisme. Seul, a pu le concevoir un théologien de métier, bien persuadé « que la synthèse de toute la théologie est Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre Sauveur » (17); et un théologien familier de saint Thomas, faisant comme lui tourner sa science à l'amour. Lisez, dans *Le Christ vie de l'âme*, les chapitres si profonds qui exposent l'économie divine de notre prédestination, de notre sanctification en Jésus-Christ, cause exemplaire, méritoire, efficiente de toute sainteté. Ecoutez l'auteur vous expliquer, au début de son second ouvrage, comment les mystères du Christ sont nôtres, et produisent en nous la grâce qu'il a méritée en les vivant. N'est-ce pas l'exacte doctrine de la troisième partie de la Somme théologique, et sa grandeur, et sa piété ? La *Cienca tomista*, de mars-avril 1921 ne s'y est pas trompée : « La vie surnaturelle apparaît ici dans toute son expression originale, exposée selon l'idée de saint Paul et commentée d'après la théologie de saint Thomas » (18).

De là cette unité organique, cette vigueur et cette plénitude qui caractérisent la doctrine spirituelle de Dom Marmion. Au sujet de l'adorable personne du Christ, il n'est rien que sa foi ne possède et n'embrasse. S'il n'avait pas enseigné le dogme, à Maredsous et au Mont César, six ans durant, sa sagesse serait-elle devenue « ce trésor infini pour les hommes » où vont puiser tous les amis de Dieu ? — Nous ne le pensons pas.

II. - Ses traits originaux.

A ce point de culture et d'union divine qu'a atteint Dom Marmion, sa pensée apparaît mûrie. Elu Abbé de Maredsous, le 28 septembre 1909, il n'a plus qu'à la monnayer. Un éditeur discret — Dom Thibaut ? — réunira ses conférences spirituelles pour en composer *Le Christ vie de l'âme*, *Le Christ dans ses mystères*, *Le Christ idéal du moine;* et puis *Sponsa Verbi,* ce petit livre d'un si pur des-

(17) *Mélanges Marmion* : Introd. à la Théol., p. 103.
(18) *Op. cit.*, p. 168.

sein déposé comme une palme sur son tombeau. Dès lors, pourquoi étudier plus longtemps la formation de son christocentrisme ? Il est achevé. Nous pouvons discerner ses traits originaux.

L'analyse menée jusqu'ici nous en a déjà manifesté quelques-uns, les plus apparents, les plus opposés. Pensée vivante et doctrine élaborée, très bénédictine et simplement chrétienne, classique par les sources qui l'alimentent, personnelle par l'expérience qu'elle livre, ample et concentrée, logique et libre d'allure, ce n'est ni une théologie abstraite, ni une réflexion pratique. C'est un enseignement spirituel qui épouse le plan de l'éternelle sagesse « pour nous faire participer en Jésus-Christ à la vie divine » (19).

Mais cette esquisse de portrait s'arrête encore à l'extérieur. Observons de plus près, non pas tant l'organisation matérielle des ouvrages, que les caractères fonciers de la pensée, c'est-à-dire sa perspective propre, ses soucis, ses idées-mères. Or nous la voyons se définir par trois notes majeures, dont la présence simultanée apparaît remarquable. A savoir : la vision de toute chose dans le Christ, mais considéré plutôt en sa Personne divine; l'attention accordée à l'efficacité mystique de chacun de ses mystères; la conception de la sainteté comme une vie divine, communiquée et vécue : la vie du Christ en nous. Précisons tous ces traits.

*
**

Dom Marmion ne se lasse point de répéter que « nous avons tout dans le Christ ». Quelle est la portée de cette formule ? — Elle résume son expérience mais aussi sa pensée. Pour lui, Jésus-Christ est bien « la synthèse de toute la Théologie », la somme de la doctrine spirituelle. Les titres de ses livres le manifestent à eux seuls. Mais peut-on sans dommage mettre en plus haut relief le mystère de l'Homme-Dieu que celui de la Très Sainte Trinité, le plus fondamental ? N'est-ce point faire du Christ le principe d'universelle intelligibilité, l'objet premier de la théologie ? et donc s'écarter de saint Thomas pour annon-

(19) *Le Christ vie de l'âme.* Avant-propos, XII.

cer le Père Mersch ? En bref, n'est-ce point donner le pas au relatif sur l'absolu ? (20).

Non, c'est seulement montrer l'unique voie de l'Absolu. Plaçons-nous au point de vue de Dom Marmion. Il est certes théologien et bien nourri de saint Thomas. Mais il n'a pas composé une Somme spéculative. Son œuvre vise, directement, la sanctification de l'âme. Elle veut nous aider à aller au Père, à parvenir à la vision béatifiante de la Très Sainte Trinité. N'est-ce pas à sa gloire qu'il a lui-même consacré et son être et sa vie ?

Mais le moyen d'atteindre ce but tout surnaturel ? — Celui que découvre la foi, et celui-là seul : le Christ-Jésus. Car c'est en Lui que Dieu nous a éternellement prédestinés à l'adoption et à l'héritage des enfants; car c'est Lui que Dieu a établi notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption (21). Dans cette visée d'apostolat, en approfondissant l'économie divine de la sainteté, Dom Marmion trouve le Christ au cœur de tout. « Plus on étudie le plan divin d'après les Ecritures, plus on voit une grande pensée se dégager et dominer tout. C'est que le Christ-Jésus, vrai Dieu et vrai homme, est le centre de la Création et de la Rédemption, que toutes choses se rapportent à lui, qu'il en est l'Alpha et l'Omega, que, par lui et en lui, toute grâce nous est donnée et toute gloire rendue à Dieu son Père » (22).

Ainsi la perspective propre de cette pensée n'est autre que celle des Livres Saints. Dom Marmion entre dans l'idée de Dieu, regarde toutes choses comme Dieu les voit. C'est pourquoi il saisit tout — et Dieu lui-même — dans le Fils unique. « Le Père voit toute chose dans son Verbe, dans son Christ. Il trouve tout en lui... Pourquoi le Christ ne serait-il pas notre tout également ? — notre modèle, notre satisfaction, notre espérance, notre lumière, notre force, notre joie ? » (23). Il n'est pas un élément

---

(20) Cf. Y. Congar, *Dict. de Théol. Cath.*, a. Théologie, cc. 399-400, 456-459. — Saint Thomas, p. 1a, q. 1, a. 7.

(21) *Eph.*, 1, 5; 1 *Cor.*, 1, 30.

(22) *Le Christ vie de l'âme*, p. 69; *Un maître de la vie spirituelle*, p. 406.

(23) *Op. cit.*, p. 70.

de notre science, un moyen de notre amour. Il est toute notre doctrine, toute notre vie spirituelle : l'unique médiateur, et la voie et la vérité et la vie.

Mais le Christ ne peut remplir ce rôle qu'en raison de sa constitution de Verbe incarné. Aussi Dom Marmion ne désunira jamais son humanité de sa divinité. Il aime à le souligner : « Jésus est à la fois le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes. » Cependant, ce qu'il contemple d'abord en lui, c'est sa Personne, son état fondamental de Fils de Dieu. « Le Christ, écrit-il, a passé par divers états : Il a été enfant, adolescent, docteur de la vérité, victime sur la croix, glorieux dans sa résurrection et son ascension... Mais il y a un état qu'il ne quitte jamais : il est toujours le Fils unique de Dieu vivant dans le sein du Père... » (24).

Voilà donc le mystère premier d'où tous les autres mystères du Christ tirent leur splendeur et leur fécondité. En ne le quittant jamais des yeux, Dom Marmion atteint le Verbe dans sa génération éternelle, voit en lui l'image parfaite du Père et sa gloire essentielle. La sainte humanité de Jésus devient alors comme le voile mystique, à travers lequel il pénètre dans le Saint des Saints, jusqu'aux plus intimes profondeurs du Très Haut. Et dans cette perspective, il rattache à l'absolu, au mystère même de la Très Sainte Trinité, toute sa doctrine spirituelle. Faut-il dès lors s'étonner qu'un critique anglais ait signalé comme trait caractéristique du *Christ vie de l'âme,* « le sens de l'éternité ? » (25).

*
**

Mais le Christ Fils de Dieu nous sauve par l'instrument de son humanité, et donc par tous les actes, par tous les états de sa vie terrestre et glorieuse. Dès lors, quelle importance relative attribuer à chacun d'eux ? Comment les pénétrer ? Comment les faire nôtres ?

La théologie de la Rédemption, par un invincible besoin de synthèse, met surtout en lumière l'efficacité de la Croix, par laquelle Jésus a mérité et satisfait pour nous;

(24) *Le Christ dans ses Mystères,* p. 45-46.
(25) Dans *The Month.,* nov. 1922; cf. *Mélanges Marmion,* p. 167.

ou bien, elle souligne, après les Pères Grecs, la valeur rédemptrice de l'Incarnation elle-même : en assumant notre nature, le Verbe la restaure et la divinise déjà. La spiritualité chrétienne, en nous proposant l'imitation de Jésus-Christ comme la seule voie de la perfection, semble, à son tour, osciller entre deux pôles. Elle invite, tantôt à suivre les exemples du Modèle évangélique, tantôt à adhérer à ses états, qui demeurent ceux du Christ glorieux.

Quel chemin va choisir Dom Marmion ? — Le sien propre, ou plutôt celui de l'Evangile, mais regardé avec les yeux de Paul. Il aime, en effet, contempler toutes les étapes de la carrière du Sauveur, tout le déroulement de notre commun retour à Dieu. Sans diminuer le rôle premier de l'Incarnation, sans rendre vaine la Croix du Christ, ce n'est pas à un seul, ou à un petit nombre de ses mystères qu'il prête attention. C'est à leur ensemble, à tous et à chacun, tels que Jésus les a vécus pour nous et que l'Eglise les vit maintenant dans sa liturgie. Et comme Saint Paul, il « ramène toute la formation de l'homme intérieur à la connaissance pratique du mystère de Jésus » (26). Car, en lui, le Père a déposé pour nous toutes les grâces.

C'est qu'en effet, ses mystères sont nôtres, Dom Marmion s'attache à le montrer. Le Christ ne les a-t-il pas vécus « pour nous », dans le but de nous faire parvenir à sa gloire ? en se montrant en eux tous « notre exemplaire » ? plus profondément encore, en ne faisant « qu'un avec nous », comme Chef de corps mystique ? Nous lui sommes unis dans la pensée de Dieu; nous n'en sommes point séparés en tout ce qu'il fait (27).

Cependant, il faut nous assimiler, personnellement, cette vertu divine que le Christ a mise en chacun d'eux et qui demeure toujours agissante. Car le Christ est d'hier et d'aujourd'hui et pour tous les siècles (28). Mais comment se l'approprier ? — En lisant l'Evangile; en vivant la liturgie.

---

(26) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 7.
(27) *Op. cit.*, pp. 1-24.
(28) *Hébr.*, 13, 8.

L'Evangile, lu avec foi, nous le fait voir et entendre lui-même. « L'âme pieuse qui dans l'oraison parcourt fréquemment ce livre unique, arrive peu à peu à connaître Jésus et ses mystères... Car ce livre est inspiré; une lumière et une puissance en sortent qui illuminent et fortifient les cœurs droits et sincères. Heureuse l'âme qui l'ouvre chaque jour ! Elle boit à la source même des eaux vives » (29).

Mais s'associer à l'Eglise, dans sa liturgie, est une autre manière de les faire nôtres. Dom Marmion la sait infaillible. « L'Eglise, nous dit-il, est comme une prolongation à travers les âges de l'Incarnation ». L'Epouse exerce visiblement sur la terre la médiation de son Epoux, jusqu'à son retour. Et l'on peut dire qu'elle aussi est pour nous la voie, la vérité et la vie. Or, « c'est surtout par sa liturgie que l'Eglise éduque, élève l'âme de ses enfants pour les rendre semblables à Jésus et parfaire ainsi cette copie du Christ qui est la forme même de notre prédestination. » Chaque année, en déroulant sous nos yeux le cycle complet de ses mystères, elle nous fait « pénétrer dans les sentiments de son divin Cœur », et prendre l'attitude d'âme requise pour nous assimiler » le fruit spirituel de chacun d'eux ».

Car, notons-le, les mystères du Christ ne sont pas seulement des manifestations de sa Personne, et donc « des sujets de contemplation ». Ils sont encore « des sources de grâce » : « des états de sa sainte humanité », qui opèrent en nous, selon notre amour et notre foi, les effets répondant à leur signification propre (30). Dom Marmion les compare volontiers aux sacrements qui produisent dans l'âme la grâce qu'ils symbolisent. Le Christ n'est-il pas, au sens large du mot, « le grand sacrement de toutes les grâces que Dieu a faites à l'humanité » ? (31). Ainsi contemplé et vécu, chacun de ses actes, chacun de ses états, nous fait participer de manière spéciale à sa vie divine, imprime plus profondément en notre âme tel et tel de ses traits.

(29) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 26-27.
(30) *Op. cit.*, pp. 27-35, passim.
(31) *Op. cit.*, p. 320; cf. aussi : *Un maître de la vie spir.*, p. 185.

Ce n'est donc pas une image partielle du Sauveur que nous présente Dom Marmion. Son regard embrasse tout le Christ : et sa filiation éternelle, et sa carrière historique, et son état glorieux, et son activité présente dans l'Eglise qui est son corps et qui vit de son Esprit (32). Ce n'est pas non plus à l'imiter du dehors qu'il nous invite. Car, en chacun de ses mystères, il l'atteint, à la fois, comme le modèle à reproduire et comme le principe actuellement agissant de notre vie surnaturelle. Où trouver une attention plus diligente à l'Evangile, jointe à une plus intime intelligence de son efficacité mystique ?

⁂

Or, par cette manière si large et si profonde de comprendre l'imitation de Jésus-Christ, Dom Marmion nous découvre sa conception propre de la sainteté. Conception originale par son équilibre même entre un moralisme et un mysticisme excessifs.

Il l'envisage, en effet, non pas comme une rectitude morale dont la source première seraient nos efforts, mais comme une participation à la sainteté de Dieu. Or celle-ci consiste, et dans un « éloignement infini de tout ce qui est imperfection », et dans « l'adhérence de lui-même à sa bonté ». Elle est « la donation que Dieu se fait à lui-même de toute gloire au sein de l'auguste Trinité », en connaissant et en aimant ses perfections. C'est pourquoi notre sainteté à nous sera de lui être uni, au point de partager sa vie divine par la connaissance et l'amour, dans une pureté parfaite (33).

Mais le moyen d'adhérer ainsi à Dieu ? — Un seul encore, le Christ. Infiniment saint — Tu solus sanctus, Jesu-Christe — « il nous a été donné pour être notre sainteté ». Saint Paul l'écrit aux Corinthiens (34). Et il l'est, en effet, « comme modèle parfait; comme moyen d'union avec Dieu ». Le Père qui met en son Fils bien

(32) Lire la belle conférence : « Vox sponsæ », dans *Le Christ vie de l'âme*, pp. 387-415; cf. *Un maître de la vie spirituelle*, p. 498.
(33) *Le Christ vie de l'âme*, pp. 5-10, passim.
(34) 1 *Cor.*, 1, 30.

aimé toutes ses complaisances, ne trouve en nous ses délices que dans la mesure de notre conformité avec lui. Ne nous a-t-il pas prédestinés à devenir conformes à son image ? (35). Ainsi « notre sainteté n'est autre chose que notre ressemblance avec le Christ-Jésus »; ou encore, « qu'une transfiguration intérieure modelée sur le Christ. » (36).

Mais cette ressemblance, c'est le Christ lui-même qui la donne. Ceci, en communiquant à ses membres la grâce sanctifiante dont son humanité est remplie, en raison de l'union ineffable qu'elle a avec le Verbe. Dès lors, Dom Marmion pourra dire que notre sainteté « est l'écoulement en nous de la vie divine ». Car cette grâce que le Christ nous a méritée par sa Croix et qu'il nous infuse par le baptême, est une grâce d'adoption qui fait de nous ce qu'il est par nature : des enfants de Dieu. Des fils de Dieu, qu'est-ce à dire ? sinon de nouvelles créatures, reproduisant les traits du Fils unique et possédant en lui tous les biens du Père, la vie divine.

Ainsi entendue, notre sainteté se définit comme une participation vitale au mystère du Christ par la grâce d'adoption.

Mais n'y a-t-il pas danger, dans cette conception, de sous-estimer la pratique des vertus surnaturelles et d'attendre tout le progrès de l'âme de l'état de grâce comme tel ? Or, ainsi que le remarque un très bon juge : « C'est précisément le caractère essentiel de la vie spirituelle du chrétien que l'union indissoluble de ces deux éléments si divers d'effort ascétique et de passivité sous l'action sanctifiante du Christ » (37). Mais Dom Marmion évite cet écueil, réunit ces contraires. Cela, en fait, et non moins en droit, je veux dire, selon la logique interne de son christocentrisme.

Il est, en effet, trop bon théologien pour ne pas rappeler ce « principe fondamental » que vivre surnaturel-

---

(35) *L'union à Dieu dans le Christ, d'après les lettres de direction...*, p. 42-43.

(36) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 333.

(37) J. DE GUIBERT, *Leçons de théologie spirituelle*, p. 198.

lement exige deux choses : « Rester uni au Christ Jésus par la grâce sanctifiante, et rapporter, par l'amour, à la gloire de son Père, toutes nos actions humaines. » S'il exalte l'efficacité souveraine des sacrements, qui sont « les principales sources de l'accroissement de la vie divine en nous » — surtout l'Eucharistie — il souligne avec non moins de force, en s'appuyant sur saint Paul et sur le Concile de Trente, que cette vie surnaturelle s'accroît encore en nous par les bonnes œuvres, par l'exercice des vertus, « principalement celui des vertus théologales » (38).

Et il est trop attentif aux leçons de saint Benoît, pour ne pas lier, en pratique, le développement de la vie intérieure à la componction du cœur, au renoncement à soi-même, à l'obéissance, à l'humilité, et plus encore à l'esprit d'oraison et à la charité fraternelle. Ce sont là ces « instruments des bonnes œuvres », ces « outils de l'art spirituel », qu'il recommande à ses fils d'employer « de jour et de nuit, sans relâche », dans cet « atelier spirituel », cette « école du service du Seigneur », qu'est le monastère bénédictin (39). Mais il ne les juge pas moins nécessaires aux autres âmes qu'il dirige ou qu'il instruit. Aussi bien que *Le Christ idéal du moine*, ses lettres préconisent une ascèse simple, forte, très pure, toute chrétienne.

Tel est le fait. Mais ajoutons qu'en ses exigences pratiques, Dom Marmion reste fidèle à ses principes les plus élevés. Le Christ, en effet, « vit pour Dieu ». Son activité, autant que son être, est toute consacrée à la gloire du Père. Son humanité tient tout du Verbe; elle lui livre tout en retour. Or, « l'union de notre vie avec cette vie est la plus haute forme de la perfection » (40). De plus, le baptême, qui la fait naître, en nous incorporant au Christ mort et ressuscité, marque toute notre existence chrétienne du double caractère « de mort au

---

(38) *Le Christ vie de l'âme*, pp. 284-287, passim.

(39) *Le Christ idéal du moine*, p. 162. Dom Marmion se réfère au prologue et au ch. IV de la Règle de saint Benoît.

(40) *Un maître de la vie spir.*, p. 165.

péché » et « de vie pour Dieu » (41). Et c'est pourquoi notre sainteté se mesure à la profondeur et de cette mort et de cette vie, dans le Christ Jésus, par son Esprit.

Conclusion.

Au terme de notre recherche, comment résumer la donnée caractéristique de la trilogie ? — Par ces trois phrases : la première dit ce qu'est pour nous Jésus-Christ; la deuxième, la manière de comprendre son imitation; la dernière, en quoi consiste la perfection chrétienne. Nous avons tout dans le Christ Jésus, Fils de Dieu et Sauveur des hommes. Ses mystères sont les nôtres, et pour lui ressembler, il faut nous assimiler la vertu de chacun d'eux. Notre sainteté, c'est notre ressemblance avec le Christ, par l'épanouissement en nous de la grâce d'adoption.

Mais si telle est la quintessence de son Christocentrisme, dom Marmion apparaît bien ce classique original dont nous parlions au début. Classique, il l'est par ce fond de doctrine commune qui marque chacune de ses pages d'un filigrane tout chrétien; et aussi par cette exquise sagesse qui accorde leur importance relative et leur rôle vrai à tous les éléments de la vie intérieure. Original, il l'est par le rare ensemble d'idées analysé plus haut, par la saveur piquante du langage, et plus encore par la puissance de la personnalité spirituelle. Car à considérer l'ampleur de l'œuvre, la richesse et le relief de ses détails, l'impression demeure, ineffaçable, de se trouver en présence d'un véritable maître, à l'expérience, à la pensée hors du commun, qui donne valeur nouvelle à tout ce qu'il touche.

Au reste, pour mettre pleinement en lumière la nouveauté de sa doctrine, il faudrait la placer dans le développement historique de la spiritualité chrétienne; et puis la comparer, sur les points essentiels, de manière très précise, avec les conceptions de l'école franciscaine

(41) *Le Christ vie de l'âme*, p. 202. Cf. *ibidem*, la conférence : *Le baptême... mort et vie*, p. 180-202.

et de l'école ignatienne, d'une part, de l'école française de l'autre. Mais une telle étude, pour aboutir à des conclusions justifiées, exigerait plusieurs articles. Or celui-ci touche à sa fin. Contentons-nous donc d'une vue cavalière.

Quand *le Christ vie de l'âme* parut, en décembre 1917, la critique le salua comme « une révélation ». Elle célébra, non moins que sa profondeur et sa beauté, son imposante « originalité » (42). Pourquoi donc ? Parce que ses grands thèmes doctrinaux, qui sont aujourd'hui le leitmotiv du moindre livre de piété, sans être alors oubliés, étaient cependant moins rappelés et moins vécus. On parlait plus d'ascèse que de mystique, voire que de vie de grâce. On portait peu d'attention à l'aspect social du mystère chrétien. Et c'est pourquoi Dom Marmion en ramenant au Christ, leur source première, et la doctrine et la vie spirituelle, opéra un si profond renouveau : le même, qu'avait suscité, un peu plus tôt, dans un domaine voisin, le P. Prat, avec sa *Théologie de saint Paul*. Un critique anglais le remarquait finement : « Si nous cherchons pourquoi ces conférences nous paraissent neuves et possèdent la fraîcheur d'un enseignement original, c'est parce que nous ne sommes pas aussi familiers avec saint Paul, que nous devrions l'être » (43). Aujourd'hui, nous le connaissons un peu mieux. Et ceci, pour une part, grâce à Dom Marmion. Mais la doctrine de celui-ci est-elle moins nouvelle, du fait qu'elle nous a tous renouvelés ?

A chercher pourtant, au delà du relatif, sa plus intime originalité, nous dirions qu'elle se distingue de toute autre par l'expérience particulière du Christ qu'elle exprime. Saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, sont des convertis, de peu de culture intellectuelle. Ils apprennent Jésus-Christ dans l'Evangile, directement, sans le penser d'après saint Paul. Et le Sauveur crucifié, par une grâce d'une extraordinaire puissance, grave ses traits dans leur cœur, et les jette à sa suite comme les Apôtres. Aussi l'imitation de l'Homme-Dieu qu'ils nous proposent garde quelque chose de très simple. C'est celle du Modèle évan-

(42) Cf. *Mélanges Marmion*, pp. 157, 167.
(43) *Op. cit.*, p. 169.

gélique, contemplé dans ses actes, compris dans ses paroles, vécu dans son esprit. Leur idée de la sainteté se ramène à aimer le Sauveur, à le suivre par une réponse héroïque à son appel, dans la pauvreté, l'humilité, le portement joyeux de sa Croix. C'est pourquoi saint François attache une souveraine importance aux paroles, à la vie, au saint Evangile du Christ notre Seigneur (44). C'est pourquoi saint Ignace nous fait demander la grâce de le connaître intimement dans tous ses mystères, de ressentir ses douleurs et ses joies, pour mieux l'aimer et le suivre (45).

Bérulle, lui, arrête plutôt sa pensée de grave théologien sur le Verbe incarné, parfait religieux de Dieu et parfait médiateur entre Dieu et les hommes, et par ses actes et par ses états. Ses mystères gardant toujours leur vertu sanctifiante, sont encore pour nous la source de la vie divine. D'où la nécessité première d'adhérer aux états du Verbe incarné; et pour se les approprier, celle de se renoncer, de s'anéantir comme lui. Ce christocentrisme mystique, en ajustant nos dispositions intérieures à la condition du Souverain Prêtre de Dieu, va s'épanouir de lui-même en une très haute spiritualité sacerdotale, embrassant tous les devoirs, toutes les fonctions propres à l'état de prêtrise (46).

Entre ces diverses écoles, Dom Columba Marmion nous paraît tenir une voie moyenne, la belle route de saint Benoît. Plus doctrinal que saint François et que saint Ignace, plus près du simple Evangile que Bérulle, puisant ses lumières dans les Ecritures et dans saint Thomas, dans l'ascèse monastique et dans la prière liturgique, il atteint Jésus-Christ en toutes ses richesses, comme l'Eglise son épouse. Sa doctrine toujours profonde et toujours humaine, large, sereine et élevée, apparaît la plus authen-

---

(44) Cf. *Opuscula saint Francisci*, éd. Lemmes, Quaracchi, pp. 4, 56.

(45) Cf. *Les Exercices spirituels*, 2e 3e et 4e semaines.

(46) Le Cardinal de Bérulle, *Opuscules de piété*. Paris, Aubier. La remarquable introduction du P. Gaston Rotureau met bien en lumière l'intuition fondamentale de Bérulle : « Celle que le Christ est la Vie par excellence, et la seule vraie vie pour nous, le moyen des moyens », p. 65.

tique fleuraison de la piété bénédictine. Mais par sa plénitude et par sa sagesse, elle s'avère aussi pour nous tous un admirable instrument de culture, de vie, de perfection chrétiennes.

Enghien, le 26 septembre 1947.

Ephrem BOULARAND, s. j.

Le docteur de l'adoption divine

« Si l'on me demandait : « En quoi consiste la vie spirituelle ? »
— Je répondrais : « *Le Christ.* » (1).

Toute l'âme de Dom Marmion est là. L'abbé de Maredsous fut, à un degré exceptionnel, l'homme d'une idée. « Pour moi : Jésus est TOUT », écrivait-il, en soulignant lui-même cette souveraine domination du Maître de sa vie. « Je ne puis ni célébrer, ni exercer le saint ministère que dans une dépendance totale de son action et de son Esprit. Le Bon Dieu me donne de constituer Jésus comme Maître suprême de mon intérieur et comme source unique de mon activité. Je suis très loin de cet idéal, sans doute à cause de ma grande sensualité, de mon amour-propre, de mes infidélités sans nombre. Cependant, j'ai grande confiance qu'un jour je pourrai dire en vérité : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ en moi. » (2)

Dix ans plus tard, Dieu avait exaucé son désir : « Ma vie est fort simple. Pour moi : vivre, c'est le Christ. » (3)

Dans son œuvre spirituelle, tout découle de cette pensée

---

(1) Sans date. Cité dans l'*Union à Dieu, d'après les lettres de direction de Dom Marmion,* par Dom Thibaut, p. 53.

(2) *Lettre du 2 décembre* 1908.

(3) *Lettre du 4 septembre* 1918.

centrale. Dom Marmion a été suscité par Dieu pour ramener la spiritualité chrétienne à sa pure essence : une vie d'intimité avec le Père par le Fils. Vie de foi, confiance sans limite dans les mérites infinis du Sauveur, union à Dieu et dévotion mariale, pratique des vertus chrétiennes et monastiques, tous les aspects, si variés, de sa riche spiritualité ne sont que le rayonnement d'un même foyer : le Christ polarise tout.

A ce christocentrisme se rattache l'attitude la plus fondamentale de l'âme chrétienne en présence de Dieu : vivre dans l'intimité du Père céleste dans les mêmes sentiments de piété filiale que Jésus. Pour Dom Marmion, toute la sainteté se résume à savoir mettre en valeur les richesses spirituelles de la grâce d'adoption reçue au baptême qui doit nous transformer de plus en plus dans le Christ, et « par lui, avec lui et en lui » nous faire parvenir au degré suprême de ressemblance avec le Père. « Enfant de Dieu : c'est la racine de toute sainteté. On est enfant de Dieu, chéri par Dieu, chrétien parfait dans la mesure où l'on imite Jésus-Christ. » (4).

« *Vivre en enfant du Père céleste.* »

Chez les grands spirituels la doctrine jaillit toujours de leur vie. Elle s'identifie avec leur personnalité : doctrine et vie ne font qu'un. Ainsi, chez un saint Jean de la Croix, le saint explique le docteur.

Pour comprendre la spiritualité de Dom Marmion, il faut tout d'abord pénétrer dans son âme et dans sa vie.

Dès les premières pages de ses « Notes » intimes, le jeune moine est frappé par le mystère de la Paternité divine et par cet esprit filial qui doit animer tous nos rapports avec Dieu. Ces deux vérités extrêmes et corrélatives deviendront, plus tard, l'axe de sa spiritualité. « J'ai senti aujourd'hui que nous sommes agréables à Dieu en proportion de notre conformité avec Jésus-Christ, surtout dans ses dispositions intérieures. C'est pourquoi une confiance d'enfant dans la prière, malgré nos péchés, est si agréable

(4) *Retraite à Jupille*, 1905.

à Dieu. Nous sommes les enfants adoptifs de Dieu. Nous devons en toute humilité et simplicité traiter Dieu comme un Père. » (5)

Dans ce carnet, encore tout en anglais, voici que se détache la première citation française, recueillie en lisant Mgr Gay et qui marque « le caractère paternel de Dieu. » (6). Quelques jours après, le jeune moine relate de nouveau « un beau passage » de Mgr Gay qui « lui a donné une grande lumière sur la manière de prier ». — « Demander *au nom de Jésus-Christ :* c'est sans doute alléguer Jésus-Christ à Dieu comme un titre, c'est encore s'appuyer sur lui comme sur un intercesseur fidèle, c'est surtout posséder au dedans de soi, bien vivant, ce nom de « fils de Dieu » que la grâce nous communique et qui nous fait entrer en participation réelle de la filiation éternelle du Verbe. C'est être tout rempli de cet *esprit filial* qui procède en nos âmes de cette génération de grâce et crier à Dieu, sous l'impulsion d'un même Esprit, non seulement des lèvres mais de cœur et par toute une vie : « Mon Père : Mon Père ! » (7).

On saisit, à travers ces citations, le travail de la grâce dans son âme. Ses lectures alimentent sa pensée et l'enrichissent, mais elles sont surtout pour ce moine contemplatif l'occasion de lumières intérieures venues directement de l'Esprit de Dieu. Dom Marmion lira toujours, moins pour découvrir la pensée objective d'un auteur spirituel, que pour y trouver la propre substance de sa vie intime. Il commence la plupart de ses confidences par l'attestation de ces touches de grâce : « J'ai compris... j'ai vu... j'ai été saisi... j'ai été frappé. » Aucune intelligence ne sera moins livresque. Il procède non par voie d'analyse et d'une manière scolaire, mais par intuition synthétique sous la lumière de Dieu. Il n'est pas un pur dialecticien de métier, encore que d'une rare vigueur intellectuelle. Ce théologien contemplatif est un voyant. Il touche Dieu et le fait toucher aux âmes à la manière des mystiques et des saints.

---

(5) *Fête du Sacré-Cœur,* 1887.
(6) 17 août 1887.
(7) 10 septembre 1887.

On voudrait pouvoir suivre, dans le détail, ce travail de la grâce dans l'âme de ce bénédictin. Malheureusement ses notes intimes se font de plus en plus rares au cours de sa formation monastique; et, quand les premières prédications font réapparaître Dom Columba auprès des âmes, nous sommes déjà en présence d'une personnalité qui possède, en de fermes convictions, les lignes définitives de sa puissante synthèse.

On assiste cependant à un merveilleux travail d'approfondissement et de simplification. Le Christ, qui est tout dans cette vie d'apôtre, l'emporte de plus en plus avec lui « dans le sein du Père » pour y être consommé avec lui dans l'unité d'un même Esprit.

A ce point de vue, la période de Louvain (1899-1909) se manifeste particulièrement féconde. Le professeur et l'apôtre, le théologien devenu directeur d'âmes, le confident et confesseur de nombreux prêtres ou fidèles, approfondit les voies de Dieu au contact des merveilles de la grâce dans les âmes, surtout dans les âmes contemplatives. Sa foi lumineuse, guidée par une science théologique sûre, s'illumine de clartés nouvelles. Il y trouve pour sa propre vie intérieure un suprême épanouissement. De nombreuses grâces de lumière et d'union viennent récompenser la fidélité parfois héroïque de son obéissance et son dévouement sans limite auprès des âmes. Le Christ devenu pleinement sa vie l'introduit dans son intimité avec le Père. « Unis avec Jésus, nous sommes *in sinu Patris*. C'est la vie de *pur amour* qui suppose l'effort de faire toujours ce qui est le plus agréable au Père. *Quae placita sunt ei facio semper*. (*Jn.* 8, 29). Nos faiblesses, nos misères ne nous empêchent pas d'être *in sinu Patris*, car c'est le sein de l'amour et de la miséricorde infinie: mais cela suppose un profond anéantissement et mépris de nous-mêmes, d'autant plus grand que nous sommes si près de sa Sainteté infinie. Cela suppose aussi que nous nous appuyons sur Jésus « qui, par Dieu, a été fait pour nous Sagesse, Justice, Sanctification et Rédemption. » (1 *Cor.* 1, 30). Tout ce qu'on fait dans le sein du Père *avec l'esprit filial d'adoption* est d'un immense prix : *c'est son Fils Bien-Aimé qu'il voit.* » (8).

(8) 22 avril 1906.

Il faut lire dans sa vie l'admirable chapitre intitulé : « Vivre en enfant du Père céleste », où son fidèle biographe trouve dans cette formule tout « son idéal ». (9). Le prieur de Louvain parlait avec un tel accent du Père céleste que son illustre ami, le Cardinal Mercier en était resté vivement frappé (10).

Après un abbatiat fécond, quand vient le soir, au milieu de difficultés et de contradictions croissantes, cette existence si profondément religieuse, s'achève dans un hymne de plus en plus confiant en la Bonté du Père des cieux. « Notre Père céleste, malgré mes infidélités, me comble de ses miséricordes en Jésus-Christ. Il me semble que Notre-Seigneur me révèle de plus en plus les abîmes de miséricorde et d'amour de notre Père, et je vais à lui dans la foi simple et sincère, comme un petit enfant. C'est le propre d'un père de communiquer la vie à son enfant et de guérir ses maux. Aussi, je me présente devant lui souvent, et je sens qu'il ne me repousse pas. » (11).

Il vit paisible dans la synthèse lumineuse du plan divin où tout lui apparaît de plus en plus un. Il contemple le mystère de notre filiation adoptive en sa source éternelle : la filiation divine de Jésus; et dans son terme suprême : le retour avec le Christ dans le sein du Père. On songe, en lisant ces pages, au prologue de l'Evangile de saint Jean, à ce regard d'aigle scrutant le mystère de la génération du Verbe dans ses origines divines. « Le Verbe procède tout entier du Père. C'est pourquoi le Père trouve en lui sa gloire, sa joie infinie. Ce Verbe reflue dans le sein du Père tout entier et avec un amour infini. Jésus exprime ce mystère dans son humanité par sa dépendance absolue du Père. Il n'a ni doctrine, ni projet, ni œuvre qu'il ne voit en son Père. Il accomplit tout par amour pour son Père : *Je fais toujours ce qui lui plaît* ». (*Jn.*, 8, 29).

Les fils adoptifs trouvent place dans cette synthèse grandiose. « Ainsi de nous. Le Père nous a engendrés *de*

---

(9) « *Un maître de la vie spirituelle* », *Dom Marmion*, par Dom THIBAUT. Ch. XVI, pp. 430-454.

(10) « *Un maître de la vie spirituelle* », p. 328.

(11) 31 juillet 1917.

par son bon vouloir (*S. Jac.* 1, 1) *dans ce Verbe. En lui* et avec lui, nous devons refluer avec amour *in sinu Patris.* Notre joie doit être *d'accomplir la volonté de celui qui nous a envoyés.* (*Jn.*, 6, 38). Nous devons tout faire par cet amour. » (12).

Lettres et confidences des dernières années finissent toujours par un murmure de tendresse et d'amour en présence du Père céleste. « Je dis souvent au Bon Dieu : « Père, je ne mérite pas de vous donner ce nom; car, je me suis éloigné de vous, moi, votre enfant ! Et, cependant, fort de la parole de votre Fils Jésus, j'ose paraître devant vous et me cacher dans votre sein. » — « J'ai 60 ans aujourd'hui. L'abîme de mes péchés et de mes ingratitudes a été noyé dans l'autre abîme, infini, de la miséricorde du Père céleste. » (13).

La guerre a passé, avec ses angoisses et ses souffrances de toutes sortes. le saint abbé « commence à aspirer après le « home » du Père céleste (14).

Bientôt pour lui, comme pour Jésus, vient l'heure du « *passer de ce monde à son Père.* (*Jn*, 13, 1). Dans son agonie, il fait encore appel à l'infinie miséricorde de son Dieu, et le Christ — son grand ami — le prenant avec lui, l'introduit pour toujours dans la maison du Père.

Notre prédestination adoptive dans le Christ.

Dom Marmion mit du temps à découvrir que la sainteté consiste tout simplement à vivre dans une intimité filiale avec Dieu en union avec le Christ. Lui-même nous a raconté avec humour sa surprise déconcertée au moment où, quittant le monde, il vint demander à la vie bénédictine le secret de s'élever à la perfection chrétienne. « Je me rappelle, quand je suis entré au monastère (15), portant avec moi ma vie spirituelle toute faite, avec ses pratiques et ses méthodes que je croyais indispensables. Je m'attendais à recevoir des instructions sus la haute mystique. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'on com-

(12) 1918.
(13) 1918.
(14) 16 septembre 1922.
(15) Il avait 28 ans, dont cinq de sacerdoce.

mença par démolir tout l'édifice de pratiques et de méthodes, pour m'apprendre la vieille vie chrétienne telle que l'avaient enseignée saint Pacôme, saint Basile, saint Augustin et mon bienheureux Père saint Benoît; et qui, en somme, n'était pas autre chose que la sainteté prêchée par le Christ et les apôtres en sa simplicité, avec quelques adaptations pour ceux qui voulaient la pratiquer d'une manière plus parfaite et en communauté. » « Beaucoup de personnes, ajoutait-il, même dans les couvents et parmi les prêtres se forment une idée fausse de la sainteté. Elles confondent la sainteté avec les méthodes, les systèmes et les pratiques dont *les hommes* l'ont entourée : « *traditiones hominum* ». (*Col.* 2, 8). Le « joug » déclaré par le Seigneur « doux et léger » devient insupportable : ce qui est un très grand mal. Mais voici qui est plus grave. Souvent ces personnes *substituent* tout ce système de pratiques et de méthodes à la doctrine du Christ, à la Loi qu'il nous a donnée » (16). La vraie sagesse nous demande de ne pas tenter de nous faire nous-mêmes les « architectes de notre perfection » mais de nous fier plutôt à la sagesse de Dieu. »

Ce fut la grâce propre de Dom Marmion de saisir dans une illumination fulgurante, devenue l'intuition centrale de sa vie, que *pour nous* toute la sainteté consiste à nous conformer au *plan divin*. Il a découvert cette évidence éblouissante, en lisant saint Paul. DIEU NOUS A PRÉDESTINÉS A DEVENIR SES ENFANTS D'ADOPTION EN JESUS-CHRIST. *Eph.* 1, 5). Son intelligence de théologien a mesuré toute la force de ce mot *prédestination*. Il s'agit d'un décret de Dieu, d'une résolution irrévocable qui va commander toute l'économie du monde et tout le plan de notre salut. Dieu veut *tout restaurer en Jésus-Christ, au ciel et sur la terre*. (*Eph.* 1, 10) ou mieux, selon le texte grec que préfère Dom Marmion : « Dieu veut faire du Christ le « chef », la « tête » de la création ». Son regard de contemplatif se fixe dans cette lumière. Désormais, à ses yeux, le Christ occupera la première place dans l'univers.

Il demandera à saint Thomas de lui fournir les expli-

(16) *Conférence spirituelle*, écrite en 1901.

cations théologiques de ce *mystère caché en Dieu depuis les siècles.* (*Col.* 1, 26). Il comprendra alors, ou mieux, dans sa foi vive, illuminée par les dons du Saint-Esprit, il verra le rôle universel du Christ dans la rédemption à titre de cause exemplaire, méritoire et instrumentale, source et modèle de notre sainteté. Le voilà en pleine lumière. Il possède sa vision d'univers. Elle s'identifie avec *le plan divin.* Le Christ y est TOUT.

Toute sa spiritualité découlera de cette vision. La sainteté, *la vie chrétienne,* pour lui, *n'est pas autre chose que l'acceptation complète de l'Incarnation avec toutes ses conséquences; car, l'Incarnation est la communication que Dieu fait de lui-même et de sa sainteté à l'humanité, d'abord à la Personne de Jésus-Christ, ensuite à tous les hommes dans la mesure de leur incorporation au Christ* (17).

Presque à chaque retraite, il reprendra ce thème fondamental jusqu'à la fin de sa vie, toujours attentif à présenter aux âmes « une vue d'ensemble » de ce plan divin et soucieux de leur en manifester les articulations essentielles :

1° Toute sainteté dérive du Père.

2° Le Père communique au Fils cette sainteté infinie.

3° Il la communique à l'humanité du Verbe Incarné pour que le Christ soit saint, non seulement en lui-même mais aussi afin qu'il devienne « *pour nous* notre justice, notre sainteté et notre rédemption. »

4° Toute la sainteté chrétienne consiste à « recevoir le Christ » par la foi vive en la divinité du Christ, par la réception de ses sacremenets, par la pratique de ses commandements, surtout le précepte de l'amour.

5° *Revêtus du Christ,* identifiés à ses dispositions intérieures, nous réalisons l'idéal formulé par saint Paul et qui constitue l'essence du christianisme : *Ce n'est plus moi qui vis mais le Christ en moi.* Alors le Christ nous conduit *dans le sein du Père* où notre vie se consomme dans le pur amour, en attendant l'épanouissement de la grâce d'adoption de notre baptême dans la gloire des enfants de Dieu.

---

(17) *Conférence manuscrite,* écrite en 1901.

Telles sont les vastes perspectives où se meut la pensée spirituelle de Dom Marmion. Ce sont les grandes lignes de la conception paulinienne du monde. Elles donnent à sa spiritualité une ampleur de vues qui libère les âmes d'une recherche trop inquiète de leur perfection et de leur propre « moi », pour les jeter dans le Christ, ardentes et oublieuses d'elles-mêmes, dans le souci primordial de la gloire du Père et de la rédemption du monde. Les familles de spiritualité les plus diverses se meuvent avec aisance dans les inspirations d'une pensée qui dépasse tous les cadres d'école et toutes les catégories particulières, — si rétrécissantes — pour se fixer au cœur même de la pensée de Dieu. D'où la permanente actualité de cette doctrine, si résolument surnaturelle, contre le néo-paganisme moderne.

Nous ne pouvons songer, en cet article, à suivre ce maître spirituel dans le développement de ce thème fondamental, auquel il revenait sans cesse, et qui lui a fourni, en maintes circonstances, le sujet de sublimes élévations sur la vie intime de Dieu et sur notre grandeur surnaturelle en Jésus-Christ. Voici un texte synthétique où, à l'occasion de la préparation d'une conférence sur l'idéal monastique, le théologien contemplatif, en quelques notes rapides, condense l'*idée-mère* de sa spiritualité. « Quand nous lisons les Actes des apôtres et les premiers documents chrétiens, nous sommes étonnés de l'exubérance de la vie divine dans l'Eglise, et nous sommes tentés de croire qu'ils possédaient des moyens de sanctification qui nous manquent. C'est que les premiers chrétiens acceptaient avec simplicité le plan divin en vue de la sanctification des hommes. Ils allaient à Dieu de *Sa* façon, à lui. Ils étaient inondés de ses torrents de grâces et des dons divins. Dans la suite l'homme a cherché à substituer ou du moins à mêler ses propres inventions à la Sagesse divine. Saint Paul signale cette tendance et veut prémunir les chrétiens contre ce danger : *Prenez garde de ne pas vous laisser tromper par la philosophie ou par des doctrines fallacieuses selon les traditions humaines et non selon le Christ.* (Col. 2, 8). D'autres sans rejeter entièrement le plan divin y ont introduit leurs conceptions et leurs méthodes propres, prenant l'accessoire pour le principal et réduisant le plan de la Sagesse éternelle

à un système humain. Etudions le plan divin dans toute sa pureté et sa beauté, car toute notre vie spirituelle dépend de la perfection avec laquelle nous saisissons ces premiers principes et les établissons comme fondement de notre sainteté.

« Pour comprendre le plan divin, nous devons considérer que la sainteté à laquelle nous sommes appelés n'est pas une sainteté purement naturelle, une simple moralité. La sainteté à laquelle Dieu nous appelle est une vie surnaturelle, une participation à la vie divine, conséquence de notre destinée. Or, cette vie divine qui s'épanouit dans la vision béatifique descend du Père éternel par Jésus-Christ. *Comme le Père possède la vie en lui-même, il a donné à son Fils de posséder la vie en lui.* (*Jn.* 5, 26). Le Père la communique en plénitude à son Fils dans la génération éternelle, puis au Verbe Incarné par l'union hypostatique. C'est pourquoi, il est « le Saint des Saints » et rempli de tous les dons du Saint-Esprit.

« Mais ce n'est pas pour lui seul que Jésus a reçu cette vie divine. Il est aussi *notre* sainteté. *Christus factus est nobis sapientia a Deo, et justitia et sanctificatio et redemptio.* (1 Cor. 1, 30). Il est le chef, la tête et nous ses membres. Il est venu pour nous communiquer sa vie divine. *Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et la possèdent avec surabondance.* (*Jn.* 10, 10).

« Voilà donc le plan divin : la vie divine communiquée dans sa plénitude à Jésus-Christ et par Lui à ses membres. *Nous avons tous reçu de sa plénitude.* (*Jn.* 1, 16).

« Comment Jésus-Christ nous communique-t-il sa vie divine ?

« Il nous la communique en nous rendant comme lui : enfants de Dieu. Si Jésus est le temple de la divinité, rempli de tous les dons du Saint-Esprit, s'il est « le Saint des Saints », la source de tout se trouve dans sa filiation divine. De même la source de toutes nos grâces et de tous les dons de Dieu, est notre qualité d'enfants adoptifs de Dieu. *Il nous a prédestinés à devenir ses enfants d'adoption en Jésus-Christ* (*Eph.* 1, 5). *Par cette* adoption nous cessons d'être *des étrangers et des hôtes de passage pour devenir héritiers des richesses de Dieu et cohéritiers du Christ.* (*Eph.* 2, 19).

« La source de cette adoption est la foi en Jésus-Christ

t le sacrement de la foi : le baptême. *A tous ceux qui ont reçu par la foi, il a donné le pouvoir de devenir nfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne ont nés, ni du sang, ni de la chair, ni d'un vouloir 'homme mais de Dieu.* (*Jn.* 1, 12-13).

« La conclusion est que la racine *de toute sainteté* hrétienne est le baptême. L'évolution de ce genre divin onstituera l'épanouissement de cette vie divine dont le aptême n'est que la première communication. Or, le bapême est la consécration sacramentelle de cette foi par aquelle nous nous détournons de Satan et de ses euvres, afin de nous consacrer à Jésus pour toujours. Cette foi, qui, la « racine et le fondement de *toute* notre ustice, est la foi en Jésus-Christ. *Que le Christ habite ar la foi dans vos cœurs* (*Eph.* 3, 17), Folie de cherher dans l'accessoire cette sainteté qui découle en pleine bondance du baptême.

« Cette foi en Jésus-Christ n'est pas la simple adhéion théorique à sa divinité, c'est une foi pratique qui ous jette en adoration à ses pieds comme l'aveugle-né. *Oui, je crois Seigneur. Et, se prosternant, il l'adora. Jn.* 9, 38). C'est une foi qui s'épanouit dans l'espérance t l'amour, qui va en grandissant jusqu'à ce que Jésus evienne la vie et l'unique source de notre activité. *Ce 'est plus moi qui vis, mais le Christ en moi.* (*Gal.* 2, 20). *Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est ivré pour moi.* (*Gal.* 2, 20). »

Avec la même maîtrise, Dom Marmion applique mainenant ces principes fondamentaux à la perfection monasique. « Saint Thomas enseigne que le Christ est l'alpha t l'omega de toute sainteté, parce qu'il est la cause xemplaire, méritoire et instrumentale de toute sanctifiation. Or, c'est surtout dans son sacrifice sur le calvaire t sur l'autel qu'il devient ainsi le modèle et la source le notre sanctification. C'est pourquoi notre bienheureux ère saint Benoît désire que la vie monastique, qui est a perfection de la vie chrétienne, débute par un second aptême : la profession monastique accomplie au pied de autel » (18).

(18) *Retraite de Maredsous.* Septembre 1909.

Que Dom Marmion s'adresse à des simples fidèles, des moniales contemplatives, à des religieux ou à d prêtres, il leur présente à tous le même programme : Christ. « Le grand plan du Père éternel, répète-t-il à tou *le mystère caché en Dieu depuis les siècles* : c'est restaurer toutes choses, de sanctifier le monde par so Fils Jésus-Christ. Il est la seule « voie » qui condu au Père » (19).

Telle est dans ses lignes générales la synthèse géant de cet apôtre du Christ. « Tout ce plan sublime, no dit-il lui-même, est magnifiquement dévoilé dans le pre mier chapitre aux Ephésiens : *Dieu nous a prédestiné à devenir ses enfants d'adoption en Jésus-Christ* » (20

La vie des enfants d'adoption.

Ces hautes vues dogmatiques de notre prédestinatio dans le Christ commandent toute la mystique christo centrique de Dom Marmion. Lui-même en a fait le rap prochement : « Le Christ, en se communiquant à nou par la grâce d'adoption, nous donne d'être par grâce c qu'il est par nature : des fils de Dieu. Tout le plan divi se trouve là. *La volonté de Dieu est que nous soyon des saints.* » (1 *Thess.* 4. 3.)

Et pour cela : *Il nous a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils unique afin qu'il soit le premier-né d'une multitude de frères.* (*Rom.*, 8, 29). *Il nou a prédestinés à devenir ses enfants d'adoption en Jésus-Christ* (*Eph.* 1, 5.) Toute notre sainteté consiste dan l'épanouissement de cette grâce d'adoption, jusqu'à c que nous parvenions *à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ.* (*Eph.* 4, 13) (21) Et Dom Marmion revient constamment, sur le plan pra tique, à cet axiome fondamental : « Toute la perfection d chrétien consiste à ETRE PAR LA GRACE CE QUE LE CHRIST EST PAR NATURE : FILS DE DIEU. »

L'ascèse et la mystique de Dom Marmion portent marque de cette orientation foncière.

---

(19) *Retraite au collège du Saint-Esprit*, à Louvain. 1889.
(20) *Retraite*, 1901.
(21) *Retraite au collège du Saint-Esprit*. Louvain, 1901.

La foi demeure à la base de cette vie toute divine. C'est par elle que nous « recevons le Christ ». « Elle est c commencement de notre adoption » (22). La consigne le saint Paul revient fréquemment dans les conseils de l'abbé bénédictin : Le Christ doit habiter en nous par la oi. (*Eph.* 3, 17) — « La foi en Jésus-Christ est la ynthèse de toute la foi parce que Jésus-Christ est la ynthèse de toute la Révélation. Il est le Verbe Incarné : *'erbe*, c'est-à-dire l'expression de tout ce que Dieu est, le tout ce que Dieu veut. Voilà pourquoi saint Jean ésume toute la foi dans la foi en Jésus-Christ. Plus otre foi en Jésus-Christ est parfaite, plus nous le rece- rons parfaitement, plus il nous communique sa qualité l'enfant de Dieu avec tous ses dons » (23).

Le baptême est le sacrement de cette adoption divine. Dom Marmion est l'un des grands spirituels qui ont le plus insisté sur notre vocation baptismale et sur le déve- oppement de la vie divine en nous par les sacrements. « Oui, par le baptême, nous entrons en rapport très ntime avec Jésus-Christ. « Revêtus de lui », nous vivons le sa vie, comme les sarments de la vigne, nous deve- ons par la grâce ce qu'Il est par nature : des enfants le Dieu. Ce n'est là, cependant, qu'une ressemblance nitiale et rudimentaire. Le travail de notre vie consiste nous rendre de plus en plus conformes, *par nos dis- ositions intérieures,* à celui dont nous avons reçu l'image u baptême » (24).

Ce sera, précisément, le rôle des autres sacrements de enir imprimer de plus en plus dans nos âmes cette par- aite conformité au Christ. L'eucharistie sera le moyen rivilégié de cette transformation. « Baptême, confirma- ion, ordre nous laissent le *pignus Spiritus, le gage de 'Esprit, gage qui appelle toujours la grâce du sacrement.* Le baptême contient en germe toute la sainteté. La confir- nation fortifie et perfectionne ce germe. L'eucharistie le ourrit. La foi est sa racine et sa vie. » (25).

---

(22) *Ibid.*
(23) *Conférences sacerdotales.* Sans date. Avant 1908.
(24) *Retraite au collège du Saint-Esprit.* Louvain, 1898.
(25) 9 avril 1917.

La foi appelle l'exercice de toutes les vertus; car, réception des sacrements et pratique de toutes les vertus chrétiennes se prêtent un mutuel appui. « Le chrétien est un autre Christ » par le caractère; il doit l'être aussi par les vertus et les dispositions de son cœur. Or, la disposition foncière, essentielle, du Cœur de Jésus est l'expression de sa filiation vis à vis de son Père. Pour nous, l'essence de la vie spirituelle est d'être les enfants adoptifs de Dieu en Jésus-Christ, « revêtus de lui », et, comme lui, rapportant tout notre être, toute notre activité à la gloire de notre Père. Une fois *revêtus de Jésus-Christ* et unis à lui par la grâce, nous devenons, comme le dit saint Paul, *nova creatura, une création nouvelle.* Nous sommes élevés à une sphère au-dessus de notre nature, au-dessus de toute nature créée; car, saint Thomas nous enseigne que le moindre degré de grâce sanctifiante est au-dessus de toute nature créée. Chaque action, qui part de ce principe divin, participe aux mérites infinis de Jésus-Christ et devient digne d'une récompense infinie » (26).

Si l'on voulait entrer dans le détail de la pratique des vertus, si recommandée par Dom Marmion, toute sa spiritualité y passerait. Notons simplement une orientation générale. Le poids de notre grâce d'adoption tend, en chacun de nos actes, à nous identifier au Christ. La foi nous communique ses propres pensées et nous fait vivre dans la lumière du Verbe; notre confiance s'appuie sur les mérites infinis du Sauveur où vont se perdre toutes nos misères de pécheur. L'amour, une vie de pur amour, nous fait communier aux sentiments intimes de son Cœur envers son Père; la vertu de religion nous associe à sa louange de Verbe; en bref, toute notre vie quotidienne, « méprisable peut-être aux regards du monde, est très grande aux yeux de Dieu : elle est l'image de la vie de son Fils. *Vous êtes morts et votre vie est toute cachée en Dieu avec le Christ* (27).

Notre dévotion envers Marie doit nous revêtir les sentiments de Jésus Lui-même. Ce christocentrisme marial est caractéristique de sa spiritualité. « Les deux attributs

(26) *Conférences sacerdotales.* Dinant, 1897.
(27) *Conférences sacerdotales.* Dinant, 1897.

de Jésus sont d'être « Fils du Père » et « Fils de Marie ». Plus nous serons « en lui » enfants de Dieu et enfants de Marie, plus nous participerons à sa sainteté infinie, plus nous serons parfaits. Jésus est notre modèle : comme nous trouvons en lui le type parfait de l'enfant de Dieu, ainsi nous trouverons en lui le type parfait de l'enfant de Marie » (28).

Beaucoup d'âmes, dans leur vie spirituelle, vont à Jésus par Marie, Dom Marmion est de celles qui vont du Christ vers sa Mère.

En définitive, l'esprit filial qui découle de la grâce d'adoption de notre baptême et qui doit animer les moindres actions du chrétien est l'Esprit même du Fils. « Quel bonheur d'être guidé par l'Esprit qui a conduit Jésus en toutes choses. De cette façon notre vie s'identifie pour ainsi dire avec celle de Jésus-Christ. Possédant le même Esprit, nos dispositions deviennent les dispositions même de Jésus-Christ. *Parce que nous sommes ses enfants, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils.* » (*Gal.*, 4, 6). Ainsi se produit en nous cette pleine conformité de notre vie avec celle du Christ qui est le gage de notre prédestination, selon saint Paul : *Dieu nous a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils.* (*Rom.* 8, 29).

« Nous avons reçu ce même Esprit d'adoption *dans lequel nous crions :* » *Abba! Père?* L'action de cet Esprit consiste à achever en nous l'image de Jésus-Christ, en nous communiquant les dispositions de son Cœur. Comme Il est le Lien entre le Père et le Fils, ainsi il nous unit au Père et au Fils. Comme il est le terme et l'achèvement des processions divines, il est le terme et l'achèvement de notre propre perfection en nous unissant de cœur aux dispositions du Christ. En un mot, nous possédons en nous le même Esprit qui a formé Jésus-Christ dans le sein de Marie et tous les mouvements de celui qui a dit : *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.* (*Jn.*, 8, 29.)

Donc, le terme, le dernier mot de la perfection consiste

(28) Retraite. Maredsous, 1900.
(29) Retraite. Maredsous, 1900.

à se livrer aux mouvements et à la conduite de ce Saint-Esprit afin que lui, qui est la Sainteté même, achève en nous l'œuvre de notre perfection » (30).

Un tel souffle spirituel rejoint les plus hautes pensées d'un Bérulle (31) ou d'un saint François de Sales. Epanouissement suprême de la grâce d'adoption de notre baptême sous l'impulsion de plus en plus constante de l'Esprit de Dieu, la spiritualité de Dom Marmion, établie sur la pensée centrale de Dieu dans l'économie du monde, apporte à notre temps une des formules les plus authentiques et les plus profondes de la mystique chrétienne : vivre dans l'intimité du Père avec l'âme même du Fils.

Le docteur de l'adoption divine.

La grâce personnelle de Dom Marmion fut de s'appuyer perpétuellement sur le Christ, de ne jamais se laisser décourager par ses propres misères, d'y trouver même la raison d'une confiance sans limites dans la miséricorde divine et les mérites infinis du Sauveur. « Saisi par le Christ » a un degré unique, il a trouvé dans la possession de son âme par le Fils de Dieu le secret de sa perfection personnelle et de son apostolat. Cette grâce exceptionnelle, qui touche au charisme, ne peut s'expliquer que par sa mission actuelle dans l'Eglise. Ses écrits ont un rayonnement mondial.

D'autres grands spirituels, comme une Thérèse d'Avila ou un saint Jean de la Croix, descendront, avec la pénétration du génie, dans l'analyse et la description des états d'âme les plus sublimes de la vie mystique. Aucun ne l'égalera dans sa compréhension du mystère du Christ : Fils Unique de Dieu, devenu par son Incarnation notre chef, cause exemplaire, méritoire et instrumentale, source et modèle de notre sainteté. Il a fixé son regard de contemplatif sur l'ensemble du plan divin avec une puissance de synthèse incomparable. Il a vu que, dans la pensée divine le Verbe Incarné se situe au sommet de l'univers, et que

(30) *Retraite sacerdotale.* Sans date. Avant 1899.
(31) Sans influence directe, quoiqu'en ait dit Brémond.

dans l'économie du salut du monde le Christ est centre de tout. Dans sa foi lumineuse, il a compris avec une force rare que le baptême est le germe de toute sainteté et que la plus haute perfection chrétienne n'est que l'épanouissement de notre grâce d'adoption.

Dieu envoie à chaque époque les docteurs et les saints dont son Eglise a besoin. Il faut aux hommes d'aujourd'hui un Dieu qui se penche sur nos misères avec un cœur de Père. A côté d'une Thérèse de Lisieux qui se présente à nous comme la sainte et le docteur de l'enfance spirituelle, Dieu a suscité un Dom Marmion pour être le Docteur de l'adoption divine et l'un des plus grands maîtres de notre temps.

En la fête de la Transfiguration.
6 *Août* 1947.

fr. M.-M. PHILIPON, o. p.

L'enseignement de Dom Marmion sur la mystique[1]

Dom Marmion n'a jamais conçu son enseignement spirituel sur un double plan : celui de l'ascétisme et celui des voies mystiques. Sa pensée sur les richesses de la grâce du Christ ne tendit jamais à resteindre celle-ci aux exercices où prédomine l'effort personnel. Au contraire, il envisagea toujours l'efflorescence de la vie mystique au sein de l'Eglise catholique comme un merveilleux épanouissement de la grâce d'adoption.

Assurément, il faut distinguer divers degrés de perfection parmi les habitants de la cité de Dieu, mais, pour tous, le germe sacré de la vie surnaturelle est la même grâce sanctifiante avec les dons infus qui lui sont joints. Quand l'âme se dégage généreusement des créatures et surtout d'elle-même, assurait Dom Marmion, quand elle s'applique à conformer sa conduite aux vues de Dieu, trouvant dans sa croyance le mobile de toutes ses actions, alors les puissances latentes de l'amour s'éveilleront en elle. Selon

(1) Ayant vécu longtemps dans la familiarité de Dom Marmion, l'auteur de cet article expose la pensée de celui-ci en pleine conformité avec son œuvre écrite; néanmoins, il se réfère fréquemment aux souvenirs des enseignements recueillis des lèvres de ce maître vénéré, soit dans ses cours de théologie dogmatique, soit dans ses conférences spirituelles, soit en maintes conversations.

es dispositions normales de la libéralité divine, sa foi recevra une secrète illumination et son vouloir une aptitude nouvelle à adhérer à Dieu dans l'amour. De cette illumination toute intime et de cette adhésion résultera, dans l'âme, une certaine connaissance expérimentale du Christ ou de Dieu attirant l'âme, l'envahissant et la possédant.

Cette connaissance vécue mais obscure et cette union d'amour constituent l'essence des voies mystiques (2).

Ces voies sont des grâces de choix dues aux dons du Saint-Esprit. L'effort personnel, les méthodes de recueillement, l'ascétisme libérateur préparent à les recevoir. Mais Dieu seul introduit sa créature dans son sanctuaire en lui donnant ce pouvoir d'adhésion directe qui dépasse le mode d'opération normal des vertus théologales. L'âme est passive, mais elle agit néanmoins puisqu'elle reçoit de la bonté divine d'être élevée à une adhésion supérieure de foi et d'amour.

Dom Marmion aimait à faire remarquer qu'en mystique, moins encore qu'ailleurs, on ne peut prétendre « brûler les étapes ». Le progrès spirituel ne s'opère généralement pas en un « beau vol plané », disait-il; la montée est ardue et l'on avance souvent « cahin-caha ». A chaque degré d'union répond une purification plus profonde, un détachement plus entier. Seule, cette pureté adapte l'âme à pouvoir entrer dans le recueillement, dans l'unification intérieure de l'oraison mystique.

Dom Marmion se plaisait encore à rappeler que les phénomènes extraordinaires, tels les visions, les révélations, les stigmates, bien qu'ils excitent la curiosité du grand nombre, n'appartiennent pas à l'épanouissement de la grâce sanctifiante. Ce sont des phénomènes adjacents. Ils ne peuvent donc être désirés comme moyens immédiats de plaire davantage à Dieu. — Au contraire, toute croissance dans la charité, étant directement unitive, peut légitimement être désirée, mais selon le bon plaisir divin,

---

(2) *Experimentalis cognitio habita de Deo per amoris unitivi complexum* (Schram O. S. B. *Inst. theolog. mysticæ*, I, p. 2). Telle était la définition, qu'en des conférences sur la mystique, Dom Marmion avait adoptée.

et non sans accepter en même temps les étapes purificatrices et le détachement que ces progrès comportent.

L'enseignement de Dom Marmion sur la mystique entendu au sens déterminé plus haut, ne peut donc se formuler en dehors des cadres de sa doctrine générale sur la vie du Christ en nos âmes : il nous faut la dégager de l'ensemble de son œuvre.

Quatre points de vue, dont les trois premiers sont essentiellement pauliniens, marquent cette doctrine de leur forte empreinte. Cette doctrine est *christocentrique, — sacramentelle, — trinitaire*. En outre, pour discerner les oraisons mystiques de leurs contrefaçons, une *triple fidélité* lui paraissait être la pierre de touche infaillible : fidélité à la foi, à l'humilité, à l'obéissance.

Tous les auteurs mystiques connaissent assurément ces vues, — elles sont essentielles au christianisme, — mais il faut constater que, bien souvent, on en a traité très brièvement et même qu'on les a simplement sous-entendues. Dom Marmion, au contraire, a mis ces points dans un relief vigoureux, et il les proposait à ses auditeurs avec une conviction personnelle inoubliable; il en a fait des notes caractéristiques de sa doctrine.

Aspect christocentrique.

La vie mystique suppose l'âme toujours saintement tendue vers Dieu, même quand il semble absent. Cette vie est à la fois recherche constante d'union et rencontre dans l'obscurité de la foi. Le vide béant du cœur de l'homme et le besoin du divin maintiennent vivante dans l'âme, cette aspiration vers le Seigneur. Or, la pénétration de la créature dans le mystère intérieur où Dieu se communique n'est possible que par Jésus-Christ. Telle est la splendide certitude qui hante perpétuellement la pensée et le cœur de Dom Marmion.

Le fondement de cette haute conviction, c'est sa foi vive dans la toute miséricordieuse prédestination de l'homme à la dignité de fils adoptif de Dieu dont saint Paul a révélé les sublimes décrets. « Béni soit le Père éternel qui nous a appelés, s'écriait Dom Marmion après le grand apôtre et qui, pour réaliser en nous ses desseins, nous a

lonné dans le Christ-Jésus tous les biens, toutes les ri-hesses... » (3).

Se conformer au plan divin est la seule manière d'oser prétendre s'élever vers la région où Dieu habite. « Le Christ n'est pas un des moyens de la vie spirituelle, ensei-gnera Dom Marmion, il est toute notre vie spirituelle. » (4). Si le Père met en lui toutes ses complaisances « bien qu'il ait des exigences infinies de gloire... pourquoi le Christ ne serait-il pas notre but également ? notre modèle, notre satisfaction, notre espérance, notre suppléance...? » (5).

Ces vues s'appliquent tout spécialement à la vie d'orai-son. Celle-ci doit être christocentrique : l'accès à Dieu et le repos en lui, à tous les degrés, ne sont possibles qu'en Jésus-Christ. Les états d'oraison, même les plus mystiques, ont, pour le chrétien, de hautes manières de bénéficier de l'intimité divine, c'est pourquoi toute contemplation doit s'appuyer en pleine espérance et totalement sur le Christ et sa grâce. Par lui, comme par l'unique voie, on par-vient « au sein du Père », au « sanctuaire de la divinité », au « saint des saints ». La foi contemplative de Dom Mar-mion s'élevait avec la sûreté de l'expérience vers ces sommets. Voici adressée à des personnes d'oraison, l'abrégé de ses convictions sur ce sujet : « La sainte humanité de Jésus est la voie; la divinité est le terme de cette voie, le but où elle mène... (Elle est) le pont jeté sur l'abîme infini qui sépare toutes les créatures de la divinté... Elle est le voile du Saint des Saints... Nous ne pouvons entrer dans le sanctuaire et nous reposer sur le sein de Dieu qu'en passant à travers ce voile, aspergé du sang de Jésus... » (6). Et encore : « Je vous recommande de commencer votre oraison aux pieds de la sainte humanité de Jésus-Christ. Il vous introduira lui-même à travers ce voile dans le sanctuaire de la divinité. Plus nous nous appuyons sur lui, plus nous entrerons dans les vues du Père éternel » (7).

---

(3) *Le Christ vie de l'âme*, chap. IV, p. 80.
(4) *Ibid.*, p. 78-79.
(5) *Ibid.*, p. 79.
(6) *L'union à Dieu*, p. 301.
(7) *Ibid.*, p. 218.

Aspect sacramentel.

Dom Marmion affimait, avec une complaisance marquée, la souveraine importance des sacrements dans le plan divin de la sanctification des hommes. Il les appelait : « des signes sacrés de vie divine » (8).

Traitant de l'épanouissement de la prière mystique au sein de l'Eglise, il mettait en relief le rôle capital de deux d'entre eux : le baptême et l'eucharistie.

Le baptême est par excellence le sacrement de l'adoption. — Tandis que notre existence terrestre s'use de jour en jour, disait Dom Marmion, qu'elle tend à s'effondrer et à se dissoudre par la mort, il nous est bon de croire, avec la joie de l'espérance, que nous portons en nous une autre vie inaugurée au baptême, et sans cesse en croissance par l'afflux constant de la grâce et le mérite de nos actions vertueuses. « La vie du Christ en nous, écrivait-il, n'est qu'une aurore, elle n'atteint son plein midi — mais midi sans déclin — que si elle s'épanouit dans la gloire... Le baptême est la source d'où jaillit le fleuve divin, mais le terme de ce fleuve... est l'océan de l'éternité » (9).

Toutes les aspirations saintes, toutes les prières ordinaires et mystiques, montant vers Dieu, de l'universelle cité des âmes, appartiennent au jaillissement de cette sublime et secrète vitalité de la grâce sanctifiante : toutes en vérité, mais particulièrement l'oraison mystique, ne s'épanchent devant le Seigneur que par la mise en œuvre des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit. C'est le baptême, nous le savons, et lui seul, qui nous en donne les germes sacrés.

« Toute prière, pour nous chrétiens, se plaisait à remarquer encore Dom Marmion, n'est jamais un entretien de l'homme, simple créature, avec la divinité... mais elle est l'expression de notre vie intime d'enfant de Dieu... le fruit de notre filiation » (10). Réfléchissons-y : plus que toute autre, l'oraison mystique suppose une haute mais humble

---

(8) *Le Christ vie de l'âme*, p. 91.
(9) *Ibid.*, p. 476.
(10) *Ibid.*, p. 407.

intimité de rapports avec le Seigneur; seul, le baptême, en conférant la grâce de la filiation adoptive, permet à l'homme de pouvoir s'approcher de Dieu d'aussi près.

Dom Marmion, lorsqu'il exposait le fond de sa pensée sur ce sujet, disait encore : l'aboutissement dernier de la foi et de la grâce sanctifiante est la vision céleste de Dieu. Ici-bas la contemplation mystique imite cette vision béatifique. Dans l'obscurité de la foi, elle est comme un acompte, un prélude de la vie future réservé aux fils d'adoption, en vertu de la grâce même du baptême.

Le sacrement d'adoption fonde et ouvre l'accès de l'âme à l'union mystique; mais l'eucharistie éveille les saints désirs, elle réalise et féconde cette union profonde.

Dans son magistral chapitre sur le « Pain de vie », Dom Marmion s'attache à montrer que ce pain divin resserre les liens unissant les membres à leur chef, qu'il assimile les âmes à Jésus, les faisant vivre de ses mérites, de sa filiation, de ses vertus. Toute communion bien faite réalise dans l'âme ces effets de transformation surnaturelle, au moins dans une certaine mesure; mais ces grâces eucharistiques ne constituent pas en elles-mêmes l'oraison mystique. Celle-ci réside dans les actes unitifs de foi et d'amour d'ordre supérieur, personnels à celui qui prie.

Fort de ces convictions, Dom Marmion conseillait de faire de l'action de grâce après la communion un temps d'oraison même prolongé. En ces précieux moments, estimait-il, l'âme apprend plus aisément la pratique de la prière intérieure bien sincère. Le recueillement, si capital en cette matière, s'impose alors comme de lui-même; l'espérance maintient l'âme ouverte dans l'attente assurée de la grâce; enfin la divine présence apparaît à la conscience comme une indubitable réalité de foi. Le communiant peut s'illusionner sur le sentiment qu'il éprouve de cette présence, sur la pureté de son amour ou de son humilité, mais non sur le fait de son union sacramentelle. Quelle que soit la sensation d'indifférence que nous éprouvons, il nous faut croire, disait-il, que « chaque communion nous introduit plus avant dans l'abîme de la divinité » (11).

(11) *L'union à Dieu*, p. 301.

Cette foi à l'actuelle communication de Dieu enveloppe l'âme d'une atmosphère sacrée éminemment favorable à la prière intérieure. Sous l'influence du sacrement — partie intégrante de la messe et dans lequel « tous les fruits de la rédemption sont renfermés pour devenir nôtres » (12), — le communiant apprend donc à s'entretenir avec le Seigneur, à s'unir librement à lui; il s'initie à parfaire le don de soi, à se détacher, à s'abandonner. Tout cet ensemble d'actes le prédispose à une union plus profonde. Si le Seigneur le veut, il l'attirera à demeurer uni à lui en expérimentant, par une grâce de charité fruitive, qu'il possède vraiment son Dieu et que ce Dieu lui est un bien au-dessus de tout bien.

Union Trinitaire.

Toute la doctrine — mystique ou non — de Dom Marmion est dominée par la foi trinitaire.

De nos jours, les chrétiens oublient trop ce grandiose mystère. Ils perdent trop de vue que Dieu n'existe pas « dans l'unité d'une seule personne », *non in unius singularitate personæ,* comme le chante la Préface, mais qu'en vérité, la Trinité nous adopte comme enfant; elle est notre fin, notre béatitude dernière, vers elle monte notre culte d'adoration, et la souveraine Bonté, objet de notre acte de charité, est celle du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dom Marmion, de toute son âme religieuse, tendait ardemment vers ce mystère, et son aspiration mystique se complaisait spécialement à communier à la vie propre de chaque personne.

La consécration qu'il fit de lui-même à la Trinité — couronnement d'une période de lumière et de fidélité — et les extraits de ses œuvres qui la commentent, montrent excellemment cette orientation d'âme. Il affectionnait de constater en lui-même, — de par la pléhitude de sa grâce d'adoption, — le pouvoir de s'associer aux personnes divines, en communiant à l'activité de chacune d'elles. Certes, Dom Marmion vivait avant tout de foi en la divinité du

---

(12) *Le Christ vie de l'âme,* p. 364.

Christ. Cette foi, chez lui, était profonde, toujours éveillée, admirative; elle transpire à travers toutes ses paroles. Mais, pour lui, — nous touchons ici au sommet de sa vie intérieure — croire en Jésus, Fils éternel du Père, et s'abîmer en cette contemplation, c'est rejoindre, dans la foi, en s'y unissant, l'éternel regard de complaisance du Père en celui qu'il engendre : « Dans cette Parole, infinie comme lui, disait Dom Marmion (13), dans ce Verbe unique... le Père ne cesse de reconnaître son Fils, sa propre image, la « splendeur de sa gloire »... Tout témoignage que Dieu nous donne extérieurement sur la divinté du Christ, tel celui qui fut donné au baptême de Jésus... n'est qu'un écho dans le monde sensible de ce témoignage que le Père se rend à lui-même dans le sanctuaire de la divinité... Quand nous acceptons ce témoignage du Père éternel, quand nous disons : « Ce petit enfant couché dans la crêche, c'est votre Fils, je l'adore et je me livre à lui..., cet homme crucifié au Calvaire, c'est votre Fils, je l'adore..., quand nous nous prosternons devant lui en lui livrant nos énergies pour le servir..., alors toute notre vie devient l'écho de la vie du Père qui exprime éternellement son Fils dans une parole infinie..., nous nous associons ainsi à la vie même de Dieu. C'est là ce que dit saint Jean : « Celui qui croit au Fils de Dieu possède le témoignage de Dieu en lui-même », *Qui credit in Filiium habet testimonium Dei in se* (14).

Nous ne participons pas, évidemment, à l'engendrement du Verbe, ni à l'attitude paternelle du Père envers le Fils, mais à la contemplation d'immuable dilection du Père reconnaissant en son Verbe son Fils, son égal, son image parfaite.

En vertu de la grâce d'adoption, il nous est encore donné de pouvoir communier à la vie du Père en glorifiant le Fils. Ce point de vue, fréquent dans l'Evangile de saint Jean, était cher, lui aussi, à Dom Marmion. « Nous devons nous unir souvent, disait-il, d'esprit et de cœur, à cette volonté qu'à le Père éternel de glorifier son Fils... Cette

---

(13) *Le Christ vie de l'âme*, pp. 172-173.
(14) 1 *Jn.*, 5, 10.

attitude d'âme est extrêmement féconde *parce qu'elle nous hausse au niveau divin* » (15).

La vraie foi au Christ ne s'arrête pas à lui, enseigna toujours Dom Marmion, mais remonte au Père. En croyant au Fils, il nous est donné, de par notre grâce d'adoption, de nous élever à contempler le Père qui l'engendre; principe sans principe, source infinie de tout don de nature et de grâce, plénitude de bonté d'où le Sauveur nous fut envoyé. Nous adhérons ainsi, de toute l'âme, à la révélation du Père faite par le Fils. En outre, il nous est donné encore de nous joindre du dehors, mais très intimement, à l'élan éternel qui rapporte incessamment le Verbe au Père. Par toute l'orientation de nos actions, si nous nous associons à l'attitude filiale de Jésus, nous communions par elle à la vie divine du Fils de Dieu, *tota ad Patrem*. « Comme le Verbe, disait Dom Marmion, nous devons nous rapporter tout entier à notre Père céleste, par amour » (16). Encore : « Notre imitation du Christ doit s'étendre non seulement à ses vertus humaines, mais aussi à son être divin » (17).

Enfin, dans le silence de l'oraison, il nous est permis, à nous, fils adoptifs, d'accéder, comme le Christ, au sein de celui qui est — de manière certes différente, mais véritablement — le Père de Jésus et notre Père à nous.

En ses conférences, Dom Marmion ne proposait pas ces vues comme des directives de vie mystique, mais comme des vérités influençant la pratique fervente des vertus chrétiennes. Elles étaient néanmoins, pour lui-même, des expériences religieuses vécues.

Il en va de même pour l'union de l'âme contemplative au Saint-Esprit. Lien d'amour du Père et du Fils, l'Esprit-Saint se rapporte éternellement à eux, comme à la source unique d'où il procède. Toute sa vie propre est donc d'être, à l'infini, amour, connexion et don.

Nous, fils adoptifs, nous pouvons prétendre unir, par la grâce, nos faibles désirs d'amour à cet immense foyer d'ardeur. Tout nous vient du Père et du Fils; — tout en

---

(15) *Le Christ dans ses Mystères*, p. 81.
(16) *Ibid.*, p. 63.
(17) *Ibid.*, p. 58.

nous doit se rapporter à eux par la charité, et cette charité est une participation, en nous, de la vie de l'Esprit-Saint. Toutes nos aspirations et nos prières, spécialement durant l'Office divin, devraient être inspirées par l'Amour infini.

« Etablissez-vous, comme une fournaise d'amour au centre de nos cœurs, — disait Dom Marmion, s'adressant à l'Esprit-Saint, dans sa prière de consécration à la Trinité sainte (18) — et portez toujours, comme des flammes ardentes, nos pensées, nos actions, nos affections *en-haut*, jusqu'au sein du Père. »

Ainsi, selon cette même prière, notre vie entière tendra à devenir un continuel *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*. En passant par le voile de l'humanité sainte, Dom Marmion aimait atteindre le Père en son Verbe et, uni à eux, être attiré dans leur mutuel amour, le Saint-Esprit.

Ces vues et d'autres encore — comme de se présenter au Père en se revêtant de Jésus-Christ, sachant qu'il a assumé en lui toutes les misères du monde, les nôtres y comprises — animent d'une dévotion trinitaire toute la spiritualité de Dom Marmion.

Cette participation à la vie des divines personnes ne fut jamais rattachée théologiquement, par lui, à une causalité *ad extra* appartenant en propre soit au Verbe seul, soit au Saint-Esprit.

Dom Marmion, tout au contraire, en disciple de saint Thomas, attribuait la réalisation de toute grâce dans l'âme à l'efficience des trois Personnes agissant en commun : ainsi l'exige leur unité de nature ou leur consubstantialité.

Mais telle est la richesse de la grâce d'adoption, tel est son dynamisme surnaturel qu'elle rend l'âme capable de pouvoir connaître, aimer, posséder Dieu, comme lui-même, dans sa vie trinitaire, se connaît, s'aime et se possède. Par cette grâce, nous portons en nous une similitude de la filiation éternelle : elle nous permet d'être unis à la vie des divines personnes en leurs mutuels regards, en leurs éternelles complaisances, en leurs élans et repos d'amour.

Le fils adoptif pénètre ainsi dans l'intimité de la vie familiale de la Trinité; à sa manière, il s'associe à la

(18) *Un maître de la vie spirituelle*, p. 190.

béatitude des divines Personnes, entraîné qu'il est, par la puissance sublime de la grâce d'adoption, à se conformer au mouvement de leur vie, comme au modèle transcendant de toute perfection.

En outre, la spiritualité de Dom Marmion, si inspirée par la méditation des textes scripturaires, fait la part large à l'« appropriation », spécialement en traitant de la sanctification des âmes, y compris celle de Jésus-Christ, par l'Esprit-Saint. Nous tenons à le faire remarquer, s'il apprécie le procédé de l'appropriation, c'est, avant tout, parce qu'il y voit une méthode autorisée par l'Eglise, adaptée à la faiblesse humaine et permettant de bien distinguer les personnes en entrevoyant leur rôle respectif au sein de la Trinité.

L'aspiration profonde de l'âme contemplative de Dom Marmion tendait humblement mais ardemment vers ces hauteurs. Leur clarté illumina son existence tout entière et lui fit porter ses croix quotidiennes — petites et grandes — avec la joie sainte de celui qui se sait appelé « au sein du Père ».

Prudence dans les voies mystiques.

L'illusion se rencontre dans ce domaine plus peut-être que partout ailleurs. Le jeu de l'imagination, l'autosuggestion, les artifices du démon, le besoin de certaines hystériques de mystifier leur entourage peuvent, de diverses manières, tromper les âmes.

Pour discerner les contrefaçons mystiques, Dom Marmion aimait à citer l'axiome évangélique : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. »

Trois points lui paraissent particulièrement importants. Selon lui, le véritable contact avec Dieu suppose en premier lieu la vie de la foi. Vivre de *foi,* c'est trouver dans la foi et les vertus théologales connexes les motifs et les directives de toute la conduite. Chez Dom Marmion, si vive était la foi, que le dogme chrétien semblait appartenir au domaine de ses expériences personnelles. Vers la fin de sa vie, écrit excellemment son consciencieux biographe, on aurait dit que les réalités surnaturelles « étaient devenues pour son âme d'objets de croyance, objets d'intuition »

(19). Mais sans peine il comprenait chez les autres l'aridité de la foi. La foi, aride ou éclairée, se portant principalement sur une vérité exprimée par un texte scripturaire, lui paraissait le fondement indispensable de toute vraie oraison. C'est pourquoi aussi, il considérait les formules de la prière liturgique comme très formatives pour la piété. Ne sont-elles pas porteuses de la croyance authentique de l'Eglise dans son accès et son recours à Dieu ? Elles constituent des modèles sûrs pour prémunir les âmes contre les dangers de l'affectivité exagérée, contre les complications du scrupule, contre le désir de se hausser à Dieu par l'effort personnel, sans compter assez sur l'Eglise, le Christ et sa grâce.

Ensuite, l'*humilité* lui semblait la marque caractéristique de la vraie expérience religieuse. Devant les condescendances divines, l'âme, en son indignité, se sent disproportionnée à ces grâces. La confrontation de l'homme avec Dieu produit infailliblement un besoin très sincère d'humilité. Si, par humaine fragilité, l'âme se trouvait être responsable d'une faute ou d'un oubli de Dieu, quelques moments d'oraison l'attireraient de nouveau dans l'attitude d'humilité et de détachement qui seule lui convient.

Un troisième signe de l'emprise indubitable de Dieu dans l'âme, c'est le besoin très grand qu'éprouvera celle-ci, en toute démarche, de ne se conduire jamais qu'en *soumission parfaite avec la volonté divine* sur elle. Ce besoin d'accord ou d'harmonie profonde entre la volonté de l'homme et celle de Dieu, se traduit par l'obéissance dans le moment présent, et par le saint abandon et l'acceptation anticipée des croix et peines de la vie à venir.

Sans préjudice d'autres critères, la triple fidélité à la foi, à l'humilité, à l'obéissance constituaient pour Dom Marmion la garantie qu'il jugeait la plus sûre pour contrôler si l'âme marchait dans la vérité devant Dieu.

Dom Marmion.

Cette vie d'union, prêchée avec tant d'élan communicatif, Dom Marmion l'a certes vécue. S'unir à Dieu dans l'orai-

(19) *Un maître de la vie spirituelle*, p. 432.

son fut la plus profonde et la plus constante aspiration de son âme, plutôt mobile par nature. Son recueillement dans la prière était d'ordre élevé. Récitant l'office divin, ou lisant des textes sacrés, sa foi s'illuminait souvent; son esprit éclairé, « frappé », recevait la conviction nouvelle d'une vérité connue depuis longtemps. Par cette richesse de lumière, il atteignait, au delà des mots, la réalité divine enveloppant nos existences. Par après, il conservait en son âme l'élan vivifiant de ces lumières. Sa voie d'oraison n'était pas la contemplation de foi sombre et aride, — il l'avouait lui-même —, mais celle de la foi éclairée. Cette oraison l'enthousiasmait et maintenait son âme émerveillée.

Dans sa propre prière comme en celle de ses dirigés, Dom Marmion se préoccupait avant tout, non de mystique, mais de la vérité de l'attitude de l'âme devant Dieu. Pour lui, progresser dans l'oraison, c'était progresser dans la manière vraie de traiter avec le Seigneur, tenant compte de ce qu'il est et de ce que nous sommes, confrontant notre misère avec sa miséricorde.

Faisant la part de son impressionnabilité naturelle et de sa vivacité d'esprit, l'oraison de foi éclairée à laquelle il s'adonna durant toute sa vie, relevait à n'en pas douter d'une inspiration supérieure. Les théologiens y reconnaîtront sans peine l'action des dons du Saint-Esprit.

En son oraison, nous pouvons l'affirmer, trois éléments entraient en jeu, bien qu'en pratique ils se compénétrassent : une vue de foi appuyée sur un texte sacré, portant par exemple sur le don que le Père nous fait de son Fils; — une admirative adhésion d'amour se complaisant en cette vérité — et, en troisième lieu, résultant de cette foi et de cette complaisance, une connaissance d'un autre ordre, intime, obscure, directement expérimentée, du don divin. Cette connaissance, plus haute que la simple foi, n'atteignait pas le Christ et son mystère, à la manière d'une conception de l'esprit, ni comme une véritable intuition, mais comme un objet confusément aimé et possédé, comme une richesse immense non inventoriée, comme un bien présentement donné, communiqué, et attirant l'âme à lui. « Pareilles connaissances, enseigne Jean de Saint-Thomas, en traitant des dons de sagesse et d'intelligence, sont affectives et mystiques... », elles atteignent

Dieu dans l'union expérimentale de la charité » (20). Ce sont donc des expériences du divin naissant d'un contact avec Dieu, propre à la charité jouissant de son bien.

Chez d'éminents contemporains, maîtres en la matière, nous relevons des passages suggestifs décrivant la vie mystique : ils corroborent notre conviction sur le caractère élevé de la prière de Dom Marmion : « Le parfait contemplatif, écrit le P. Garrigou-Lagrange, (est) celui qui va jusqu'à la cîme de sa foi et qui, en croyant les mystères surnaturels, les pénètre, en sonde les profondeurs, les savoure, se les assimile, ou mieux se laisse assimiler par eux... qui vit pleinement de sa foi... comme s'il voyait avec l'œil de Dieu » (21).

Un autre texte dû au P. Philipon semble s'adapter parfaitement à la manière dont Dom Marmion envisage la communion de l'âme à la vie de la Trinité : « L'âme introduite par la charité dans l'intimité des Personnes divines, tend à s'identifier avec l'angle de vision que Dieu a de lui-même (22).

En ces textes, nous retrouvons assurément la manière propre de Dom Marmion et les perspectives surnaturelles qui lui étaient chères. Ne nous révèlent-ils pas que l'Esprit de Dieu avait passé sur son âme ?

Maredsous. Dom I. RYELANDT.

(20) *Cursus theologicus*, VI disp. 18, art. III, 87.
(21) *Perfection chrétienne et contemplation*, I, p. 411.
(22) *Doctrine spirituelle de Sœur Elisabeth de la Trinité*, p. 250.

La place de l'œuvre de Dom Marmion dans l'histoire de la spiritualité

Après les analyses qui précèdent, après l'effort d'éminents auteurs pour capter, à différents points de vue, la pensée de Dom Marmion, que reste-t-il à dire ? On m'a demandé de nouer cette belle gerbe. Je le fais avec joie, comme une hommage de vénération envers l'homme, d'admiration envers l'œuvre.

Je reçus d'un ami, en 1918, l'un des premiers exemplaires du *Christ vie de l'âme* qui venait de sortir d'une presse clandestine. En me l'offrant il me dit : « On l'a édité pour répondre au désir des âmes ferventes qui avaient reçu la direction de l'Abbé de Maredsous. Elles souhaitaient qu'un livre leur permît de la méditer et d'en ressusciter en elles le bienfait ». La modestie de cette ambition était soulignée, je m'en souviens, par le ton de mon interlocuteur. Or, le succès du livre fut immédiat, déconcertant. Et lorsque tombèrent les barrières de la guerre, il devint vite universel, au sens humain comme au sens géographique du mot. Une bienfaisante pluie venait d'être versée sur un désert aride. *Animæ vestræ sitiunt vehementer !*

Depuis trente ans, la faveur ne s'est pas ralentie. Tout laisse prévoir que c'est définitif. L'œuvre de Dom Marmion est devenue un des classiques de la spiritualité.

Quel est le secret d'une si puissante emprise ? Serait-ce seulement que, ce que tous disent il l'a mieux dit que d'autres ? Ou bien son message est-il original ? Pour le pouvoir juger, tentons d'abord de le définir.

⁂

Tout lecteur de Dom Marmion discerne vite les deux dominantes de sa théologie : Le Christ et l'adoption divine. De la première déjà témoignent les titres de ses ouvrages : *Le Christ vie de l'âme, Le Christ dans ses mystères, Le Christ idéal du moine.* Ce dernier surtout est révélateur : rien n'indiquait que les vertus et les observances de la vie monastique eussent à être présentées sous cet angle précis. Mais comment résister à la pression intérieure ? *Omnia et in omnibus Christus.*

Non moins insistant — on dirait presque « tyrannique » — est l'autre leit-motiv, l'adoption divine. J'aurai l'occasion d'y revenir bientôt.

Laquelle de ces deux idées-sources fut chez lui première ? La pensée spontanée de Dom Marmion allait-elle d'abord à la personne du Christ, ou est-ce directement le mystère de la filiation divine qui inspira tout son enseignement — points de vue moins complémentaires, d'ailleurs, que s'impliquant l'un l'autre ?

Il me paraît sans intérêt de tenter une décision. Cependant quand on lit la « Consécration à la sainte Trinité » on est disposé à penser que la contemplation passionnée du Christ fut à l'origine (1). Ce n'est que peu à peu que Dom Marmion vit s'en expliciter devant lui les richesses. Un jour vint où l'importance de la filiation divine pour la vie de notre âme lui fut révélée, sans doute par la lecture de saint Paul. A quel point elle s'empara de son

(1) Sa rédaction est très réfléchie. Comme le dit dom Thibaut, elle se rattache directement à la longue note intime datée du 20 janvier 1906. (Cf. *Dom Columba Marmion*, p. 182-184 et 190.) Ni l'un ni l'autre ne parle de l'adoption divine. On en découvre cependant une timide notation dans quelques notes datées de 1887 (p. 69).

esprit, avec quelle force, toutes les pages de ses livres le répètent à l'envi.

⁂

Quelle qu'ait été la genèse de sa pensée si ferme, l'un de ses caractères les plus évidents est de concentrer tout sur le Christ.

Ceci le distingue déjà de cette classe assez nombreuse d'auteurs spirituels qui, envisageant l'idéal de la perfection surtout comme un effort personnel vers une grande pureté de vie, se sont appliqués à régler soigneusement la conduite des ascètes. La tradition littéraire de l'ancien monachisme est très moralisante (2). Déjà les *Institutiones* de Cassien sont telles : Après avoir décrit brièvement la vie des moines d'Orient, elles traitent uniquement des sept vices et de la manière de les combattre.

Saint Benoît réagit délibérément contre cet esprit trop stoïcien, en substituant à *l'amor ipsius boni, l'amor Christi* (3). L'esprit de Dom Marmion est ici fidèlement bénédictin. Il appartient à la lignée des auteurs spirituels qui depuis saint Paul, saint Ignace d'Antioche, saint Augustin, saint Bernard et tant d'autres, « ne veulent savoir que le Christ ».

Ceci est une première discrimination.

⁂

Tous les auteurs « christocentristes » ne contemplent cependant pas le Christ de même façon ni dans la même lumière.

Pour les uns, il est surtout le Maître de toute vérité, le révélateur de Dieu et des secrets divins, *Ipse enarravit*. Lumière jaillissant de sa conduite comme de sa

---

(2) Voir à ce sujet l'appréciation de Mgr Vansteenberghe, dans l'*Histoire du christianisme*, de dom Poulet (vol. II, Moyen-Age p. 1008-1010) et les observations parues dans les *Recherches de Théologie anc. et méd.* 9 (1937) 325-6.

(3) On le voit faire cette substitution significative dans un texte qu'il empruntait à Cassien (ch. VII de la *Règle*, éd. Butler, p. 40)

parole : Jésus est pour les hommes, ses frères, l'exemplaire sublime de la vie en Dieu et pour Dieu.

Saint Grégoire le Grand fut le Docteur incomparable de cette contemplation du Christ. Dans la préface de Noël, il en a magistralement résumé la portée : *Per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit, ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per Hunc in invisibilium amorem rapiamur* » (4).

D'autres voient davantage en Jésus le Sauveur. Ils s'attachent surtout à passionnément recueillir la révélation du mystère rédempteur, *passionis eius habere documenta*. Jésus descendit *pro nostra omniumque salute*. Les réalités salvatrices pénètrent sa vie et son œuvre; leur réseau vient nous enserrer de grâce, de pardon, de prière, dans son Eglise et par ses sacrements. L'*Ita dilexit* du Père s'est incorporé et circonscrit en Lui. Nous ne finirons jamais de chanter : *Redemisti nos*.

Ce culte du Médiateur rejoint sans peine, notons-le, l'élan spontané de l'âme vers Dieu. Le Christ, son objet, étant Dieu même, l'aspiration foncière du cœur humain vers la Vérité et l'Amour, peut monter, absolue, vers Lui. Il n'est pas seulement la Voie, mais tout autant la Vérité et la Vie.

⁂

Nulle âme n'est, je crois, insensible à aucun de ces aspects du Christ, encore que chacune s'attache de préférence à celui auquel la portent son tempérament et l'inspiration de la grâce.

Est-il besoin d'ajouter que la vision du Christ ainsi dévoilée est infiniment riche et féconde ?

Elle ne nous introduit cependant qu'au seuil du secret de sa divinité. Elle nous le fait contempler égal à son Père dans l'unité de la substance divine, plutôt qu'elle ne nous le montre dans la vivante Trinité des Personnes.

---

(4) Voir, dans les *Questions liturgiques et paroissiales* 18 (1923) 273-283 les raisons d'attribuer cette préface à saint Grégoire, et les passages qui y correspondent dans son œuvre.

Cependant la théologie de saint Jean et de saint Paul ne nous avait pas laissés sans lumière sur cette vie intime de Dieu. Elle nous avait révélé la génération, au sein du Père, du Fils unique image de sa substance; elle nous avait dit quelque chose des rapports qu'exprime l'auguste appellation du Gloria de la messe : *Filius Patris*.

Bien plus : nous avions été instruits que c'est à ce mystère intérieur du Fils de Dieu que se rattache essentiellement la vie de notre âme. La grâce qui, au baptême, suscite cette vie en nous, est participation à la filiation du Christ : fils de Dieu nous le sommes à l'image du Fils unique, devenu par là premier-né d'une multitude innombrable de frères. Par la médiation de l'Incarnation qui l'assimile à nous, nous reçûmes du Christ l'empreinte filiale venue des profondeurs de sa génération éternelle. L'Esprit-Saint, « connexion du Père et du Fils », continue ainsi en nous incessamment l'œuvre de transfiguration qu'il avait opérée dans l'humanité du Sauveur; en nous elle crée l'adoption filiale, vie divine dont le cri est : Père.

Ces vérités sont, on le sait, un bien commun de la théologie (5). Il est paradoxal qu'on doive ajouter qu'elles ne règnent pas avec la même unanimité sur la spiritualité catholique.

On est surpris de constater, en consultant l'histoire, combien souvent, et à quel point, la vie spirituelle a été considérée, analysée et enseignée, en faisant abstraction de la structure trinitaire des rapports de l'âme avec Dieu, au bénéfice d'une vision plus uniquement — sit venia verbo — « théiste ». Le fait mérite d'être sommairement rappelé : plus éloquemment que bien des considérations, il illustre la portée et le bienfait du message de Dom Marmion.

Saint Ignace (6), le plus « chrétien » cependant et le plus johannique des Pères apostoliques, pour qui le Christ est « notre vie » (*Eph.* 3, 2; *Magn.* 1, 2) et qui a poussé

---

(5) Le P. E. Mersch en a donné une synthèse excellente dans le vol. II de *Théologie du Corps mystique*, ch. XIII : *Filii in Filio*. Paris, Desclée, 1944, p. 10-68.

(6) Consulter *Ignace d'Antioche. Lettres*. Ed. P. Th. Camelot (Sources chrétiennes, 10; Paris 1945) surtout p. 25-29.

si loin l'unité mystique avec le Sauveur, la comprend dans l'ordre affectif plutôt qu'il n'est saisi par sa réalité ontologique. L'idée que la filiation divine créée en nous au baptême nous assimile au Fils unique, et que la vie spirituelle est une progressive « transformation à l'image du Fils, pour qu'il soit le premier-né parmi de nombreux frères », ne semble pas l'avoir frappé autant que le « sentite in vobis quod in Christo Jesu » de l'épître aux Philippiens.

Saint Irénée sera singulièrement plus réaliste lorsqu'il écrira que « le Fils de Dieu est devenu fils de l'homme, afin que celui-ci, recevant l'adoption par là qu'il est mêlé au Verbe de Dieu, devienne fils de Dieu » (7).

Il ne fut pas suivi par tous. Deux siècles plus tard Grégoire de Nysse, authentique mystique cependant, semble parfois plus éloigné encore qu'Ignace de cette théologie. Le thème de Grégoire est surtout celui de la montée vers Dieu platonicienne, très approfondie, très enrichie, mais se développant suivant une ligne où n'apparaît pas clairement la structure trinitaire et filiale (8).

Vers le même temps, Evagre le Pontique, dont la pensée allait avoir dans les milieux monastiques tant de retentissement, exposait un idéal à peine différent. Son sommet est bien la contemplation de la Trinité, mais saisie plutôt en son unité essentielle qu'en sa vivante pluralité. Du Christ et de son rôle, Evagre dit surtout, que c'est de Lui que doit nous venir le suprême charisme de l'union (9).

Par contre saint Cyrille d'Alexandrie n'a cessé d'insister sur la déification de l'âme et la filiation adoptive : « Si

---

(7) Voir dans *Filii in Filio* du P. Mersch (cf. supra, note 5) les principaux textes (p. 30-32).

(8) La *Vie de Moïse* (éd. J. Daniélou, *Sources chrétiennes*, 1; Paris 1942) le montre bien. Voir cependant les nuances relevées par le P. Daniélou, *Platonisme et théologie mystique* (Aubier 1944), surtout p. 26-27.

(9) Sur ceci voir M. Viller, *Aux Sources de la spiritualité de saint Maxime*, dans *Rev. d'Ascétique et de Mystique* 11 (1930) 247-256.

nous appelons Dieu père, c'est à cause de notre conformation au Fils » (10).

Bien davantage encore saint Jean Chrysostome, que son tempérament de moraliste disposait mal, semble-t-il, à intégrer si vitalement dans sa prédication cette haute doctrine. C'est son commerce assidu avec saint Paul qui lui en révéla la vertu illuminatrice pour toute la vie morale. On a dit que « aucune idée n'a marqué plus fortement sa doctrine spirituelle : elle affleure presque à chacune de ses pages » (11). Il en a sculpté les formules les plus vigoureuses : « Parce qu'il est véritable Fils de Dieu, il nous donne la filiation » (12).

La spiritualité des Pères latins n'est pas plus uniforme que celle des grecs.

Seul saint Léon vit profondément la mystique paulinienne. Son verbe somptueux la traduit avec une émotion qu'on sent spontanée. C'est lui qui voit dans le Christ montant au ciel « la nature du genre humain associée à la gloire de celui à la nature duquel elle était unie dans le Fils ». Avec plus de précision encore il dira ailleurs que l'homme est devenu *particeps generationis Christi* (13).

Le cas de saint Augustin est beaucoup plus complexe. Sa pensée religieuse a évolué, subissant l'influence de deux découvertes successives : celle de Plotin, puis celle de saint Paul. La première l'avait secoué d'un frisson qui fut inoubliable. Plus tard, s'étant assimilé la doctrine paulinienne du Christ total, il insistera à tout propos sur l'unité vitale la plus stricte des membres avec le Chef, du Fils de Dieu avec ses frères, encore que ce qui dans cette unité le frappe surtout, c'est l'aspect psychologique et moral. Son âme d'une sensibilité voisine de celle de saint Ignace d'Antioche, ne pénètre pas habituellement

---

(10) Ce texte (P. G. 75 c. 976) et d'autres dans H. du Manoir de Juaye : *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie*. Vrin, 1944; p. 163-184.

(11) L. Meyer, *Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne*, Beauchesne, 1934, p. 97.

(12) *In Psalm.*, 44, 3 (P. G. 55, 187).

(13) Les deux textes sont dans le Bréviaire romain, le premier à l'Ascension, le second à Noël.

jusqu'à la réalité organique de la filiation adoptive. Et surtout, lorsqu'il se retrouve plus librement lui-même, c'est suivant l'ascension plotinienne (14) qu'il accède à Dieu, jusqu'à la contemplation de son infinité essentielle.

Disciple d'Augustin, saint Grégoire le Grand s'est tenu plus exclusivement encore que lui sur le plan psychologique : il fut un des plus profonds docteurs de l'expérience spirituelle. Moins apte à la spéculation, il ne semble pas avoir été touché par l'aspect trinitaire de la vie intérieure (15).

Or Augustin et Grégoire devinrent les éducateurs du Moyen-âge. L'extraordinaire diffusion de leurs ouvrages en témoigne et explique que partout l'on retrouve leur empreinte. La spiritualité médiévale n'est pas uniforme, mais dans l'ensemble, elle apparaît plutôt théiste, au sens expliqué plus haut.

Son chef-d'œuvre le plus célèbre est certainement l'*Imitation de Jésus-Christ*. Aucun traité ne montre mieux à quel complet effacement de la mystique paulinienne aboutit la tendance psychologique. Le titre du livre dit assez son idéal : le chrétien — le moine en particulier — est invité à suivre le Christ son maître et son modèle. Le premier chapitre l'expose avec netteté : « *quatenus vitam eius et mores imitemur, si velimus veraciter illuminari et ab omni caecitate cordis liberari : summum igitur studium sit in vita Jesu Christi meditari* ». Voici tout ce que dans ce chapitre l'auteur trouve à dire sur la Trinité : « *Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare si careas humilitate unde displiceas Trinitati ?* » C'est incontestable, mais c'est aussi révélateur.

L'*Imitation* ne laisse pas, pour autant, d'être un très grand livre. Son auteur savait sonder l'âme humaine et, sans illusion comme sans pitié, il la confond et la stimule. Sa phrase sobre, incisive, fouille et éclaire, comme un

---

(14) Le P. P. HENRY a étudié à ce point de vue la contemplation d'Augustin et de Monique à Ostie, racontée dans les *Confessions* (*La vision d'Ostie*, Vrin, 1938).

(15) Sa pensée a été analysée par dom A. MÉNAGER, *La contemplation d'après saint Grégoire le Grand*, dans *Vie Spirituelle* 9 (1923), 242-282.

projecteur. L'austérité morale cependant n'y est pas tout : elle s'accompagne de l' « interna conversatio ». Telle que l'entend l'*Imitation*, celle-ci est toute intimité avec le Christ, et toute aspiration de la créature vers son Créateur.

Il nous paraît inutile d'insister : la spiritualité de l'*Imitation* est voisine de celle d'innombrables traités excellents, écrits avant et après elle.

Plus près de nous se présente le cas, si significatif, de sainte Thérèse. Lorsque, dans sa progression intérieure, la sainte s'imagina un instant que penser à l'humanité du Sauveur pouvait constituer un obstacle à la spiritualité de sa prière, la considération majeure qui la ramena à une vue plus saine fut la crainte de manquer d'humilité : « Dieu regarde avec complaisance une âme qui, par humilité, met entre elle et lui son divin Fils, comme médiateur ». (*Vie*, ch. XXII). Elle ne songe pas à un rôle plus essentiel du Christ-homme.

L'école française elle-même, qui a pourtant si profondément médité le mystère du Verbe incarné et de son sacerdoce, n'a pas vu non plus dans la filiation adoptive la clé de nos rapports avec la divinité (16).

Réagissant M. Tanquerey s'est récemment avancé nettement dans ce sens, en deux de ses opuscules spirituels destinés « aux élites » (17). Leur titre déjà était une indication. « Notre incorporation au Christ », « Notre participation à la vie divine ». On s'étonne un peu cependant qu'il n'ait pas marqué avec force la puissante structure qui ramène à l'unité ces deux aspects de notre mystère filial.

Citons pour finir l'excellent petit memento de vie spirituelle que le P. Y. E. Masson a écrit pour la *Bibliothèque catholique* de Bloud et Gay. Il ne s'écarte pas de la note devenue presque classique. Le Christ y est étudié parmi les « Artisans et auxiliaires de la vie spirituelle », en tant que « fondement », et cela pour trois

---

(16) Je crois inutile d'insister. On trouvera dans POURRAT, *La spiritualité chrétienne* (2e éd.) III, 531-567, le résumé des thèses de l'école française.

(17) *Pour la formation des élites.* Tournai, Desclée, 1931.

raisons fort bien développées par l'auteur : comme cause exemplaire, comme cause méritoire et satisfactoire, comme cause efficiente, Jésus étant ici-bas instrument de la Divinité et, là-haut, opérant encore en nous par les sacrements et par le contact spirituel de la foi (18). Ce schème, on le voit, n'assigne aucune place au mystère de l'adoption divine dans le Christ.

⁂

L'esquisse qui vient d'être tracée n'a pas la prétention de donner leur valeur et leurs proportions aux diverses tendances dont elle évoque quelques tenants. Peut-être même son meilleur service sera-t-il de suggérer que soit repris le sujet avec une base plus large et une application plus attentive. Je crois cependant qu'elle suffit à montrer que la spiritualité trinitaire — au sens exposé plus haut — est loin d'être dominante.

Cette constatation n'implique, faut-il le dire, aucun blâme. L'attitude religieuse foncière de l'homme est celle de l'être fini devant l'Infini. Elle procède d'une soif d'absolu qui est en nous, et de notre tourment que rien ne se trouve, qui la satisfasse, tant que notre âme n'a pas trouvé Dieu. Cet incessant gémissement de la créature est par elle profondément senti. Il saisit tout l'être humain. C'est pour cela que, irrésistiblement, il s'impose à lui au point que l'homme ne cesse d'être religieux qu'en se dénaturant.

L'entrée du Christ dans l'itinéraire spirituel des humains n'a pas changé cette aspiration si directe. Il en a au contraire assuré et fortifié l'exercice, par son enseignement, son exemple, sa rédemption, et tout ce qu'elle nous a apporté de secours et de réconforts.

L'âme peut en rester là, et l'histoire atteste que la spiritualité la plus héroïque, et même la plus haute mystique, y ont trouvé leur aliment substantiel. Ajoutons que son indépendance de toute dogmatique révélée la rend accessible à tous et très simple.

---

(18) *Vie chrétienne et vie spirituelle* (1929). Ce plan est développé p. 118-140.

Il n'en est pas moins vrai que ce chemin ne rencontre pas le mystère du Christ tel qu'il fut révélé à saint Paul et par lui à l'Eglise, ou, du moins, que cette voie ne conduit pas à scruter les profondeurs de la vie divine en nous, le mystère que l'incarnation du Fils de Dieu a communiqué à l'âme, par la grâce filiale qui la régénère et lui fait pousser son grand cri : Abba ! Père !

⁂

Ce sont ces vérités si sacrées et si centrales que Dom Marmion, après quelques tâtonnements, a vues clairement. Il en fut comme fasciné, et dès lors vendit tout pour s'approprier ce trésor et le distribuer. Je n'ai plus à démontrer ce fait évident. Les travaux réunis ici, et dont je ne fais que souligner les conclusions, l'ont mis dans une lumière qui me dispense d'y rien ajouter.

Je rappellerai seulement quelques phrases particulièrement éloquentes :

D'abord dans la synthèse générale par laquelle s'ouvre *Le Christ vie de l'âme* (p. 6-9) :

> 1. Dieu est Père. Eternellement, bien avant que la lumière créée se levât sur le monde, *Dieu engendre un Fils auquel* il communique sa nature, ses perfections, sa béatitude, sa vie.
>
> La vie est donc en Dieu, *vie communiquée par le Père et reçue par le Fils...*
>
> (De) tous deux... procède cette troisième personne que la révélation appelle d'un nom mystérieux : l'Esprit-Saint...
>
> 2. *Cette vie divine,* si transcendante, que Dieu seul a le droit de vivre, cette vie éternelle communiquée par le Père au Fils unique et, par eux à leur commun Esprit, *Dieu décrète d'appeler des créatures à la partager...* Par nature, Dieu n'a qu'un Fils; par amour, il en aura une multitude innombrable : *c'est la grâce de l'adoption surnaturelle.*
>
> 3. Réalisé en Adam... puis traversé par le péché... ce décret d'amour sera restauré... Voici que le Fils unique... s'unit dans le temps à une nature humaine... *La vie divine communiquée en plénitude à cette humanité* fait d'elle la propre humanité du Fils de Dieu...

> 4. Mais ce Fils unique... n'apparaît ici-bas que « pour devenir le premier-né de tous ceux qui le recevront »... *il est constitué le chef d'une multitude de frères, auxquels, par son œuvre rédemptrice, il rendra la grâce de la vie divine... en sorte que* LA MÊME VIE DIVINE QUI DÉRIVE DU PÈRE DANS LE FILS, QUI DÉCOULE DU FILS DANS L'HUMANITÉ DE JÉSUS, CIRCULERA, PAR LE CHRIST, DANS TOUS CEUX QUI VOUDRONT L'ACCEPTER; ELLE LES ENTRAINERA JUSQUE DANS LE SEIN BÉATIFIANT DU PÈRE.

J'ai marqué par des chiffres les quatre étapes de ce raisonnement fondamental et en ai souligné les termes les plus essentiels. L'articulation entière de la pensée est visible surtout dans la dernière phrase : La même vie divine qui découle dans l'humanité de Jésus circulera par lui en nous pour nous entraîner jusqu'au Père. Ainsi se referme une immense parabole.

Voici maintenant la pénétration du fait divin dans toute la vie morale. J'en emprunte la formule au *Christ dans ses mystères* (p. 59).

> C'est pourquoi toute notre vie spirituelle doit se rattacher à cette vérité fondamentale, tout le travail de la perfection doit se ramener à savoir garder fidèlement et à faire s'épanouir dans la plus large mesure possible *notre participation à la filiation divine de Jésus.*

On notera le dernier membre de ces directives magnifiques. Il rattache fermement la moindre de nos actions au mystère le plus secret de la vie intérieure de Dieu même. Or, ce n'est pas dit en passant :

> Ayant pris notre nature humaine, il nous fait *partager,* par la grâce, *sa filiation divine.* (*Christ dans ses mystères,* p. 268.)

Dom Marmion ne dit pas seulement *sa nature divine,* mais *sa filiation divine.*

Commentant ailleurs (*Christ dans ses mystères* p. 56 et 141) la parole de saint Jean : « à ceux qui croient en son nom, qui sont nés de Dieu », il explique ainsi notre union au Verbe par la foi :

> Si nous recevons par la foi, c'est-à-dire si nous croyons qu'il est le *Fils* de Dieu, le Verbe *nous fait part de* ce qu'il a de meilleur, *sa filiation divine...* Quand notre foi

est vive et que nous nous donnons tout entiers à Jésus, il nous entraîne avec lui, il nous fait pénétrer *in sinu Patris*.

Ces textes disent en quelques mots ce qu'une foule d'autres répéteront, développeront, conduiront jusqu'aux extrêmes conséquences. La doctrine paulinienne s'y trouve prêchée tout entière. Comme le fait justement observer Dom Thibaut (19). « Du texte de saint Paul sur notre ressemblance au Christ (*Rom.* 8, 29), Dom Marmion a souvent rapproché, et avec raison, le décret relatif à notre filiation adoptive (*Eph.*, 1, 4) : ici et là un même décret de prédestination, commandant toute l'œuvre de notre sainteté; mais le premier texte complète celui-ci en en concrétisant pour ainsi dire l'objet : l'adoption est une participation, par similitude, à la filiation divine du Christ, et c'est en travaillant peu à peu à notre parfaite conformité à l'image du Fils des complaisances, que la grâce d'adoption atteindra en nous sa plénitude. »

⁂

Ceci posé, il est facile de préciser enfin où se trouve l'originalité de Dom Marmion, et quelle est sa place dans l'histoire de la spiritualité.

1. Elle n'est pas dans le fait d'avoir accordé à la filiation adoptive une valeur de choix dans sa doctrine spirituelle : Beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui. Cependant je ne sais si aucun lui a jamais reconnu cette importance et donné pareil relief : elle devient chez lui le centre rayonnant d'où tout part, vers lequel tout converge. Il est plus notable encore que son visage soit ici si peu celui d'un système mais, au contraire, de la plus vivante vérité, directement sensible à l'âme.

2. Ceci nous conduit au second trait, beaucoup plus personnel : la pénétration profonde de toute la doctrine dans la vie morale. Encore une fois, ce souci n'est pas nouveau, mais chez Dom Marmion il jaillit sans effort,

(19) *L'idée maîtresse de la doctrine de dom Marmion*, p. 37.

sans recours à aucun artifice. La conviction dont il procède était si vive en lui qu'il la fait aussitôt passer de l'esprit dans le cœur. Elle orientera désormais la vie entière. Tout en sera informé. Le stimulant moral suscité par un conscience si profonde et si permanente de notre participation à la filiation du Verbe et, donc, du sens infiniment sacré donné au nom d' « enfant de Dieu » et à toute la vie, devient incomparable.

Nous avons là l'une des raisons les plus certaines de l'extraordinaire emprise du message de Dom Marmion. La théorie spirituelle la plus belle, la plus vraie, s'avère, comme tout ce qui est abstrait, impuissante à soulever et à soutenir efficacement, à elle seule, les hommes. Nous ne sommes empoignés et entraînés que par le concret. Or Dom Marmion est étonnamment concret, direct, vivant et vivifiant. C'est à vivre, plus qu'à penser, que l'homme, être sensible et affectif, aspire. Il ne se donne qu'à celui qui le prend tout entier.

3. Pour que cet asquiescement soit celui de la masse, une dernière condition est indispensable : la simplicité. Le plébiscite silencieux que signifie l'universelle diffusion des ouvrages de Dom Marmion est dû sans aucun doute à la puissante aisance avec laquelle sont présentées comme toutes simples les vérités les plus élevées. La théologie de la Trinité et de sa vie intime, de la génération éternelle du Verbe, de sa communication à l'humanité sacrée du Fils de Dieu, de son écoulement en l'âme par assimilation au Premier-Né, tout cela n'est pas d'intelligence facile. Les auteurs spirituels qui en écrivent produisent le plus souvent des traités passablement indigestes, où sont développés en termes abstraits les éléments assez compliqués de la structure surnaturelle. Que de prêtres ont même renoncé à les faire entendre au peuple chrétien !

Or c'est le peuple chrétien — pour peu qu'il ait quelque désir de Dieu — qui a reçu et qui demande la nourriture à lui dispensée par Dom Marmion. D'innombrables lettres en témoignent sans cesse, parties des âmes les plus humbles, les plus simples, les moins instruites de la théologie, peu lettrées et de culture élémentaire.

Les qualités du professeur ont bien servi le docteur et l'apôtre. D'abord, nul raffinement inutile dans la doctrine.

Dom Marmion se montre le plus classique des théologiens. L'enseignement de saint Thomas lui est familier, mais il se borne à en vulgariser les propositions principales. Il ne suppose chez son lecteur aucune formation théologique. Inlassablement il redit et explique les notions mêmes les plus élémentaires. Les thèmes exploités sont peu nombreux, et il ne craint pas de se répéter.

La source inépuisable de sa pensée est l'Ecriture, en particulier saint Paul (20), ce saint Paul réputé si abscons que nos prédicateurs n'osent aborder en chaire les épîtres liturgiques.

Dom Marmion n'a pas ces timidités : il ne cesse de citer l'apôtre et d'inculquer sa doctrine, sans que jamais cette exégèse si franche ne rebute le lecteur. Ce qui ne signifie pas un enseignement rendu superficiel, aminci, réduit aux grandes lignes, à quelques aperçus généraux. Il est au contraire merveilleusement riche, profond, varié, saisissant, par toutes ses implications morales et spirituelles, et par je ne sais quel dynamisme d'encouragement et de foi — une foi absolue, sonore, qui aime marteler ses affirmations et entraîne irrésistiblement.

Les trois traits que j'ai tenté de fixer, me paraissent caractériser l'œuvre entière, sa présentation et sa vigueur efficace. La physionomie qui s'en dégage est, je crois, unique dans l'histoire de la spiritualité. On n'a jamais adapté si heureusement au peuple chrétien la plus haute doctrine spirituelle.

Cet enseignement était nécessaire, il est puissant. Il révèle aux âmes des choses si essentielles, et si graves, et si émouvantes, que jamais plus elles ne l'oublieront.

D. B. CAPELLE

(20) Dom Marmion a étudié saint Paul avec prédilection. Les textes qu'il en cite sont presque toujours ceux que reprend la liturgie. Il a dit lui-même ce qu'il doit, à ce point de vue, à sa vie chorale. Voir *La vie liturgique de dom Columba Marmion*, dans *Questions liturgiques et paroissiales* 15 (1930), 22-28.

30679. — Imp. LAHURE, Paris. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Pié, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Premier trimestre 1948. - N° d'ordre 10.660.